LA VIE SPIRITUELLE

N° 343 Août-Septembre 1949

SOMMAIRE

★

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

.. LOCHET. L'APÔTRE DANS LE MYSTÈRE DE L'ÉGLISE..... 115

L'une des plus grandes tentations de l'apôtre c'est l'impatience : sa pitié pour les hommes s'ajoutant à son admiration pour le don de Dieu lui font désirer pour tous et pour tout de suite la libération de l'humanité. Or, l'Église elle-même — la condamnation récente des communistes ne le suggérerait-elle pas, hélas, à quelques-uns ? — peut paraître faire obstacle à ce zèle généreux. La tentation d'impatience devient ainsi une tentation contre l'Église.

M. l'abbé Lochet (dont on n'a pas oublié le bel article sur L'Union à Dieu, me de tout apostolat, *dans* La Vie Spirituelle *de novembre dernier) répond cette tentation en situant solidement l'apôtre dans les mystères de foi dont il n'est que le héraut.*

hanoine CADOUX. LES NOCES DE CANA 155

Le fameux texte de saint Jean, 2, 4 : quid mihi et tibi, mulier ? *fait le désespoir du traducteur. Le chanoine Cadoux propose ici une traduction très neuve, et d'autant plus séduisante qu'elle s'appuie sur l'intimité de Jésus et de sa Mère et leur commune attente de la Passion.*

NGLORE. LA RICHESSE DU PAUVRE ET DE SAINTE SURA 163

Où l'on découvre que le style hagiographique n'est pas nécessairement terne et conventionnel.

NOTRE SANCTIFICATION

A. RABUT, O. P. ACCUEILLIR DIEU 168

Il faut une grande vérité intérieure, beaucoup de foi, de souplesse et de pauvreté en esprit pour accéder à ces actes libres et pleinement « humains », moments majeurs de notre vie, où il nous est donné d'accueillir Dieu.

L.-J. CALLENS, O. P. LE SENS SPIRITUEL DU REPOS 178

Période de vacances. Sont-elles pour Dieu, comme le repos du sabbat ?

M. DELBREL. LE BAL DE L'OBÉISSANCE 195

Dieu nous parle et nous fait signe à chaque instant et en toutes circonstances. Une laïque a perçu l'invitation de Dieu à l'occasion des bals du 14 juillet.

CHRONIQUES

V. VERGRIETE, O. P. LE PÈLERINAGE DES ÉTUDIANTS A NOTRE-DAME DE CHARTRES 198

A TRAVERS LES REVUES

Cité fraternelle. — Ecclesia. — Témoignage chrétien. — Prêtre et Apôtre. — Études. — Bulletin du Cercle Saint-Jean-Baptiste. — Masses ouvrières. — Revue du Clergé africain. — La Revue Nouvelle. — Évangéliser. — Le Semeur, p. 200.

LES LIVRES

Voir en page 3 de couverture la liste des livres recensés, p. 208.

Livres reçus, p. 223.

L'apôtre dans le mystère de l'Église

Ce titre est trop ambitieux. Il est impossible de développer ou même d'esquisser un tel sujet en quelques pages. Il s'agit ici simplement de quelques indications doctrinales qui suggèrent les dispositions surnaturelles nécessaires à l'apôtre, prêtre ou laïc, pour s'engager à fond dans le mystère de l'Église et pour résoudre les problèmes que cet engagement même lui pose parfois.

Ces problèmes sont ressentis plus que jamais actuellement. De tout temps il y a eu des apôtres, mais la caractéristique de l'apôtre moderne est, semble-t-il, de réfléchir sur son apostolat, de prendre conscience de son rôle et de ses responsabilités dans l'Église. Il se juge par rapport à elle, mais par contre-coup il la juge par rapport à lui. Cette prise de conscience ne va pas sans difficultés. Il en va un peu ici comme dans la vie de famille. Quand l'adolescent découvre sa propre personnalité et l'affirme dans le monde, il commence par passer au crible de son jugement ce qu'il a reçu du milieu familial. La première position risque d'être sévère : position de réaction trop souvent. Crise de l'esprit familial. Elle peut aboutir à une rupture si l'homme se choisit lui-même en rejetant ce qu'il a reçu des siens. Mais elle peut aussi se dénouer dans un progrès si le recul qu'il prend par rapport à son milieu lui apprend à en apprécier les valeurs et si l'homme consent par choix aux liens vivants dans lesquels a grandi l'enfant. Il ne peut s'agir pour l'apôtre de passer au crible de son jugement personnel les décisions et les institutions de

l'Église, car il y entre un élément surnaturel qui le dépasse. Il faut donc le souligner dès le début, ce serait faire fausse route que de s'engager dans cette voie critique et s'exposer à d'insurmontables difficultés. Mais la prise de conscience de ses responsabilités personnelles peut bien solliciter sa foi à un effort décisif pour entrer plus profondément dans le mystère de l'Église afin de s'y engager totalement. Il n'y a point, pourrait-on dire, d'adulte en apostolat qui n'ait surmonté cette crise.

I. La tentation contre l'Église.

Le drame de l'apôtre est cette disproportion énorme entre ce qu'il désire et ce qu'il réalise. Le rayonnement de son action est si étroit et le rayonnement de son cœur si large! Ne lui demandez pas de se contenter de sa tâche et de se désintéresser du reste comme un quelconque employé. Il est l'homme sur qui « pèse le poids du monde comme s'il en avait la charge ». S'il se tourne vers les hommes, il les aime tous, il voudrait tous les sauver. S'il se tourne vers Dieu, il n'a pas assez de son cœur pour l'aimer, il lui faudrait le cœur de tous les hommes. De quelque côté qu'il se tourne, son projet est universel. C'est ici qu'il rencontre l'Église, ou qu'il la découvre s'il en est déjà. Elle vient au-devant de son désir. Comme toute société, elle se présente comme une réunion d'hommes qui, par l'échange de leurs services, font aboutir ensemble un désir que chacun porte en soi et est incapable de réaliser à lui seul. Mais, à la différence de toute société humaine, dans l'Église Dieu même est engagé avec nous pour réaliser le plus humain tout ensemble et le plus surhumain de nos désirs : le salut de l'humanité. Avec quelle joie l'apôtre sent son élan personnel rejoindre la démarche collective de l'Église et l'action de Dieu dans le monde. Il s'y engage totalement, il attend les ordres pour parvenir au but. En elle, enfin, il va sauver à la mesure de son désir, réaliser une rédemption catholique.

Bientôt, hélas! voici que surgissent les obscurités, les anxiétés et parfois les déceptions et les doutes. Dans l'Église même, il

semble à l'apôtre que son désir de salut n'aboutit pas. Même si son église paroissiale est remplie, il pense à ceux qui sont dehors. Parmi ces hommes, qu'il coudoie dans la rue et dont il ne peut se désintéresser, combien en atteint-il ? Combien l'Église en atteint-elle ? Que dire s'il pense à l'échelle du monde, s'il se sent solidaire de millions d'hommes qui vivent et respirent et meurent autour de lui sans que le message du salut les ait atteints? Que dire surtout s'il pense à l'échelle de l'histoire humaine, s'il plonge son regard dans la profondeur de ces dizaines de milliers d'années où des hommes ont vécu, ont souffert, ont cherché et sont morts et où l'Église, semble-t-il, n'était pas encore? Voici qu'elle semble soudain terriblement petite pour le grand dessein qu'elle poursuit. Est-elle capable seulement d'étreindre l'humanité qu'elle veut soulever pour la sauver?

Ce n'est pas tout, voici que cette Église dont il attendait une aide pour le salut lui semble parfois un obstacle. Sur un plan tout personnel, il lui semble parfois que l'utilisation qui est faite de ses forces par les ordres et les défenses de la hiérarchie ne leur donnent pas de s'épanouir pleinement; parfois sa piété personnelle a du mal à s'accommoder des exigences de la prière liturgique; parfois enfin certaines aspirations de son cœur, certains aspects de son idéal se heurtent aux attitudes concrètes de l'Église de son pays et de son temps. Tout cela est pénible, mais n'est peut-être après tout que le sacrifice des goûts personnels, inévitable pour quiconque veut entrer dans un cadre social. Ce qui semble plus douloureux encore à l'apôtre, ce sont les difficultés qu'il rencontre dans son apostolat au sujet de l'Église. Il ne lui est pas si difficile de faire admettre le Christ que de faire admettre l'Église. Certains de ceux auxquels il s'adresse l'éprouvent cruellement dans son attachement à l'Église. Ils se disent prêts à suivre Jésus et son idéal évangélique, mais non l'Église et ses attitudes historiques. En milieu ouvrier, certaines manières de faire des hommes d'Église, certaines pratiques admises ou tolérées par l'Église éloignent ceux que le Christ semblait y attirer. En milieu intellectuel, la mesquinerie de certains procédés ou simplement la maladresse de certaines présentations de la doctrine retiendront l'adhésion de ceux que la simplicité de l'Évangile aurait séduits. Partout l'apôtre se heurte au même

mystère : pour sauver, il faut faire admettre non seulement l'incarnation de Dieu dans l'humanité adorable de Jésus, mais encore la continuation de l'incarnation dans la faiblesse humaine du peuple chrétien et de ses chefs; non seulement le mystère du Christ, mais le mystère de l'Église. Sous plus d'un aspect, il est plus déconcertant encore.

La tentation se glisse alors facilement, pour éliminer la difficulté, de tâcher de sauver sans exiger une adhésion aussi complète à l'Église. Pour certains, ce sera simplement une manière de faire pratique, pour d'autres cela deviendra une attitude réfléchie. On tente parfois de mettre en formule une méthode d'apostolat par le dévouement total et généreux. Cela au moins est ouvert à tous. N'est-ce pas d'ailleurs la charité qui sauve? Ne peut-on avoir la charité sans être dans l'Église ? Certains penseraient : même sans avoir la foi. Combien la voie du salut s'ouvre alors plus largement, que d'obstacles enlevés, il y a tant de braves gens prêts à rendre service. D'autres exigeront un idéal plus spécifiquement religieux de prière et même de vie intérieure, mais avec un certain mépris pour ce qu'on appelle la pratique religieuse. On concevrait des formes de vie spirituelle qui se passeraient de la soumission aux lois les plus élémentaires de l'Église. Alors qu'autrefois on commençait, de façon parfois indiscrète, par attirer aux sacrements, on risque parfois maintenant de ne même plus tendre à finir par là. On a tant souffert d'une pratique sans âme qu'on sent moins le danger d'une générosité sans pratique. Toutes ces formes de mentalité, et d'autres encore[1], tendent à réduire le conflit qui existe dans l'âme de l'apôtre entre son désir de sauver tous les hommes et la difficulté de faire admettre l'Église à tous, en minimisant les exigences d'adhésion à l'Église.

Position instable et dangereuse. On connaît la fermeté de l'Église à se présenter comme la seule voie de salut et à exiger de ses fidèles non seulement l'adhésion intérieure du cœur à sa foi,

1. Voir l'enquête de *Témoignage chrétien* (25 mars 1949) sur le pullulement actuel des sectes religieuses, qui attirent parfois des fidèles et même des militants pour leur donner une spiritualité qui se prétend évangélique en dehors de l'Église et parfois contre elle.

mais le rattachement extérieur à ses sacrements. Ce n'est pas intransigeance, mais conscience de sa mission. Dès lors, un militant qui n'accepterait plus ces directives essentielles, ou bien en viendrait à prêcher une religion à sa manière, il ne sera plus envoyé, il ne sera plus apôtre; ou bien, tout en se disant envoyé par l'Église, il enseignera une doctrine qui n'est plus la sienne : suprême illogisme.

Faut-il alors, par réaction, se croire tenu de penser que seuls sont véritablement atteints par le mystère du salut ceux qui, connaissant l'Église du dedans, savent assez ses grandeurs cachées pour ne pas se laisser troubler dans leur attachement par ses petitesses apparentes, ou encore ceux qui, surmontant toutes les difficultés personnelles et les barrières sociales, pénètrent du dehors dans l'Église et y prennent racine par une pratique régulière ? Les dimensions de la Rédemption paraissent alors bien étroites. Une nouvelle tentation contre l'Église nous guette, non moins dangereuse pour être plus subtile : celle d'une sorte de désillusion et de désespoir sur la réussite de son entreprise. Notre adhésion deviendrait une sorte de résignation à un labeur harassant et voué à l'échec. L'élan de notre action ne serait plus soutenu par la confiance dans le succès. La foi au salut tant désiré apparaît comme une merveilleuse illusion de jeunesse depuis longtemps oubliée. Ce n'est plus l'union à l'Église qui est menacée, mais l'amour de l'Église et la confiance en ses chefs.

Ce grand désir de sauver tous nos frères qui nous a poussés vers l'Église, l'Église serait-elle incapable de le faire aboutir? Le sort de l'apôtre serait-il de choisir entre la rupture avec l'Église et la résignation à l'échec dans l'Église? entre l'émancipation des structures sacramentelles pour atteindre les masses et l'acceptation de ces cadres dans la résignation à les voir échapper au filet salutaire?

C'est l'approfondissement du mystère de l'Église qui nous permettra d'échapper à ces alternatives. Il nous faut trouver en effet entre ces deux mentalités, ou plutôt au-dessus d'elles, la véritable attitude surnaturelle. Il faut s'élever enfin à un sommet d'où l'on découvre que non seulement malgré ses exigences sacramentelles, mais à cause d'elles, l'Église atteint les masses;

que non seulement malgré sa structure limitée dans le temps e dans l'espace, mais à cause d'elle, l'Église atteint l'humanit entière, en sorte que ce n'est pas malgré son adhésion à l'Égliss mais à cause d'elle et par elle, que l'apôtre verra son désir d'uni versel salut aboutir dans le mystère de la catholicité.

II. Orientations doctrinales.

Il ne suffit pas, pour aller au centre de ce problème, de jete un regard plus optimiste sur les résultats déjà acquis par l'ac tion de l'Église dans le passé ou dans le présent, ni même d montrer comment se manifestent en elle les promesses de pro grès magnifiques. Il restera toujours, actuelle et tragique, cett disproportion entre ce qu'elle fait et ce qu'il faudrait faire. C n'est pas au niveau de l'expérience et de l'histoire qu'on peu espérer trouver une solution, mais dans la lumière de foi qu éclaire le sens de l'Église. Pour le saisir, il faut prendre du recul non seulement pour voir la place de notre action de l'Égliss mais pour entrevoir la place de l'Église dans le dessein de Dieu

L'Église, Corps mystique du Christ, pour la manifestation d Dieu, Amour miséricordieux.

Dieu n'a qu'une idée, qui commande toute la constitution d monde et toute son histoire : se manifester dans son œuvre. l crée pour sa gloire. A travers la création et à travers les événe ments transparaissent progressivement les traits du divin visage L'histoire du monde est une apparition de Dieu dans son œuvre une lente et solennelle Épiphanie.

Dans la créature matérielle, à travers la profondeur des cieux il trace à grands traits une esquisse de sa puissance et de so immensité. Mais voici une image plus fidèle : l'homme porte e lui la ressemblance de l'esprit, qui comprend tout dans l'unité déjà quelques traits de l'amour qui est extase et don de soi. Bie plus, par la grâce se font jour en lui les sources d'une vie nou velle, l'élan d'un amour divin; à travers l'humanité transfigu

rée, voici que transpire le mystère le plus secret : Dieu est amour. Telle est la clé de l'organisation du monde : c'est une manifestation d'amour, une manifestation de Dieu comme Amour. Mais tout n'est pas dit. Dieu a encore quelque chose à dire de lui-même que ni la nature, ni l'homme, ni même la grâce première n'ont su exprimer. Cependant, c'est comme la fibre la plus secrète de son amour même : sa miséricorde. Dieu est amour miséricordieux. Il n'est pas seulement l'amour qui donne, mais l'amour qui pardonne. Il n'est pas seulement la bonté qui élève, mais celle qui relève. Il n'est pas seulement le Créateur qui se penche sur l'abîme du néant pour en tirer sa créature, mais le Père qui se penche sur l'abîme du péché pour relever son enfant. Toute l'histoire humaine s'organise pour cette manifestation de la miséricorde divine : elle sera une Rédemption. Le péché y est permis et ses immenses ravages pour donner la mesure de l'Amour divin et comme l'échelle de sa miséricorde. Les traits de la justice même ne font que souligner l'effusion de cette miséricordieuse bonté.

Toute l'histoire d'Israël est une manifestation progressive de cette miséricorde de Dieu sur son peuple. Elle est scandée par le refrain du psaume 135 : *car il est bon, car sa miséricorde est éternelle.* L'humanité représentée par le peuple de Dieu apparaît à chaque tournant de son histoire comme une misère sans cesse renouvelée et sans cesse secourue, et Dieu comme Celui qui ne peut résister à l'appel de cette détresse, même quand elle naît du péché, surtout alors, car c'est la plus totale : *et vidit cum tribularentur, et audivit orationem eorum*[2]. Sa miséricorde s'étend d'âge en âge et remplit la terre : *plena est terra misericordia tua*[3]. La pérennité de sa miséricorde manifeste l'éternité même de Dieu. Son caractère propre, c'est d'être fidèle. Dieu est le Fidèle. La grande idée de l'alliance est celle d'un don gratuit, une fois pour toutes consenti par Dieu à l'humanité et qui reste infrangible malgré les écarts et les reniements de celle-ci. Ainsi transparaît une bonté éternelle, car elle est absolument

2. Ps. 105, 44 : « Néanmoins il regarda leur détresse, lorsqu'ils entendirent leurs supplications. »

3. Ps. 32, 5; cf. ps. 24, 10 : « La terre est remplie de la bonté de Yawheh. »

au-dessus des fluctuations du temps et des défections de la créature, elle s'engage dans l'instant pour des siècles de siècles, une bonté infinie que rien ne lasse, que rien ne met à bout, plus grande que n'est grand le péché du monde. Cette bonté infinie, cette fidélité éternelle, cette miséricorde agissante, c'est Dieu qui s'annonce dans l'histoire de son peuple.

Cependant, tout cela n'est encore que préparation. Les secrets les plus profonds de l'Amour divin n'ont pas encore été révélés. Ils sont voilés par ces images mêmes qui les couvrent en les annonçant. Dieu médite une déclaration plus solennelle de son amour pour l'humanité et fait dans l'histoire un grand silence pour la prononcer. Tous les rayons de cette bonté ne sont que l'aurore avant l'apparition du soleil. Dieu même enfin apparaît dans l'histoire du monde. Le Verbe éternel est prononcé dans le temps aux oreilles de l'humanité. Ce qui était caché depuis le commencement devient manifesté, celui qui était l'Invisible devient le Visible. Or cette manifestation, préparée par tout le temps et par toute l'éternité, revêt un sens très spécial. Dieu dévoile dans le monde le secret de son être; or ce n'est pas une apparition de puissance, un éblouissement de lumière, c'est une déconcertante manifestation de bonté : *apparuit benignitas*[4]. Ce nom mystérieux qui n'a pas encore été dit, voici qu'on l'entend : il s'appelle Jésus, il est Sauveur.

L'Incarnation rédemptrice est substantiellement une manifestation de la miséricorde de Dieu. Le fait même le dit assez : Dieu a eu pitié de notre misère. Tous les actes du Christ le répètent, le détaillent à leur manière : Dieu apparaît et c'est une bonté agissante. On le voit et c'est une force qui guérit, une douceur qui pardonne. Ainsi toute l'histoire du monde prend son sens dans le Christ. Le déploiement du péché prépare le déploiement de la miséricorde, ou plutôt l'effusion de la miséricorde est présente au péché lui-même et se sert du mal pour une manifestation nouvelle de l'amour. L'histoire sainte du monde, c'est le mystère de l'amour plus fort que la haine.

Désormais tout est dit, puisque le Verbe, l'expression même de Dieu et, si l'on peut dire, son propre visage, est apparu dans

4. Tit., 3, 4.

e monde. Il n'y a plus de place pour une manifestation ultérieure de l'amour de Dieu, puisque l'amour même nous l'avons vu. On touche donc au terme de l'histoire du monde, puisque son but est atteint : ce sont les derniers temps : *Novissime, diebus istis...* [5]

Et cependant, si cette manifestation est parfaite puisque Dieu est là tout entier visible, à cause de cette adaptation même aux conditions humaines, cette manifestation de Dieu est capable de prolongements, exige même des prolongements. Dieu est là, manifesté, mais il s'exprime dans des gestes, des paroles, des attitudes humaines. Aucune n'est capable de dire tout ce qu'il faut dire. Du fait même de son incarnation, Dieu s'est lié en quelque sorte au conditionnement de l'espace et du temps, son message s'adresse à tous les hommes et son action dans le monde est limitée à telle époque et tel pays. Ainsi dans le Christ il reste toujours comme une disproportion infinie entre l'Amour divin qu'il porte à tous et les quelques témoignages qu'il peut en donner à quelques-uns. Même après trente ans de vie cachée, après des années de services, de soins et de pardons, après l'agonie et la flagellation et la Passion, après ces excès qui ont brisé sa vie et ouvert son cœur, il reste toujours des réserves infinies d'amour qu'il faudrait manifester en des actes nouveaux, porter à la connaissance de tous les hommes.

C'est de cette disproportion fondamentale entre l'Amour divin que le Christ doit dire au monde et ses actes d'homme qu'est née l'Église. Elle naît, nous disent les Pères, du Cœur transpercé de Jésus et comme de ce brisement même d'un cœur humain qui s'est épuisé jusqu'au bout à traduire l'amour d'un Dieu et qui s'y est trouvé comme impuissant. Cette impuissance a besoin d'un supplément. L'amour qui vit en Jésus a besoin d'autres cœurs pour se donner encore. Tout homme a reçu un corps pour manifester dans le monde les secrets de son âme et y graver les traits de son action; mais celui-ci a des richesses trop grandes pour les exprimer en un seul visage et les traduire en une seule vie. Il lui faut un supplément de corps, des moyens d'expression

5. Hebr., I, 1.

et d'action au-delà de son corps; un Corps mystique au-delà de son corps physique. Ce complément du Christ qui poursuit dans le monde la manifestation de l'Amour divin, ce Corps mystique qui achève sa mission dans le monde : c'est l'Église. C'est le Christ encore, car c'est la même manifestation de miséricorde rédemptrice, mais c'est le Christ répandu jusqu'aux extrémités du monde. De même que c'est l'Amour divin qui incarne le Christ pour se montrer en lui, de même c'est l'Esprit du Christ qui suscite l'Église, l'organise et la vivifie pour se montrer encore en elle : *sicut misit me Pater, Ego mitto vos*[6].

Ces perspectives éclairent d'en haut l'axe de la démarche de l'Église dans le monde et le sens de la mission de l'apôtre dans l'Église. C'est le cœur du Christ qui lui communique sa vie et la met en mouvement. C'est pourquoi elle est comme insatiablement avide de donner à l'humanité des témoignages plus pressants de l'Amour divin. Il lui faut aller au-devant de toute misère pour la soulager, au-devant de toute déchéance pour la relever, et pour finir à la recherche de toute souffrance pour l'assumer : *Caritas Christi urget nos*[7]. On dirait que les intarissables renouvellements de la misère humaine ne lui sont qu'une provocation à montrer les inépuisables richesses de sa générosité. Le Christ a soif encore de nouvelles actions et de nouvelles passions pour se manifester dans ses saints. Et comme il n'y a pas une forme de misère humaine sur laquelle par son Église il ne se penche, il n'y a pas non plus une forme de souffrance dont par son Église il n'ait assumé le poids. C'est pourquoi enfin l'Église comme le Christ se heurte au péché, ou plutôt s'achève en face du péché. Ce n'est pas un amour qui ne rencontre pas d'obstacle, mais un amour qu'aucun obstacle n'arrête, qu'elle est chargée de manifester. En face de l'immensité sans cesse accrue du péché des hommes, de leur ingratitude, de leur indifférence, elle manifeste l'inépuisable longanimité, la fidélité de l'Amour divin toujours prêt à pardonner. Elle organise dans le monde une manifestation : la manifestation de la miséricorde.

---

6. Jn, 20, 21 : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. »
7. 2 Cor., 5, 14 : « L'amour du Christ nous presse. »

Qu'on le comprenne bien, cela n'est pas une activité quelconque qui sollicite l'Église constituée, c'est l'ordre de marche qui réside à la constitution même de l'Église. Il y a une assemblée, il y a une Église précisément pour cela : parce qu'il faut être plusieurs pour s'aimer et donc pour manifester l'amour dans le monde. Cette société vit d'échanges, de services qui n'ont de sens que pour manifester d'abord la communion des personnes dans la même charité. Ces liens s'étendent au-delà de toutes les barrières humaines afin que se manifeste un lien plus large et plus fort que ceux de tous les groupements humains : un lien d'amour divin.

C'est pourquoi la loi interne de l'Église et comme le signe distinctif de ses membres, c'est la charité mutuelle : « A ce signe on reconnaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres[8]. » Les déficiences mêmes qui se trouvent dans certains membres de l'Église, loin d'être obstacle à l'éclat de la charité, sont une occasion de sa manifestation et montrent dans le visage humain de l'Église ce qui est le propre de l'Amour divin : la miséricorde. *Quare enim omnes laboramus, nisi quia sumus homines mortales, fragiles, infirmi, lutea vasa portantes, quae faciunt invicem angustiasi? Sed, si angustiantur vasa carnis, dilatentur spatia caritatis*[9]. Celui qui fait passer n'importe quelle réalisation avant celle-là, il n'a pas compris l'Église. Elle n'est pas venue d'abord pour porter au monde le témoignage de sa réussite, mais celui de sa charité. Ou plutôt, là où on peut dire de ses fils : « Voyez comme ils s'aiment », là seulement l'Église a réussi.

C'est dans cette Église que l'apôtre reçoit sa mission particulière en fonction de la mission de l'ensemble. Il est suscité par le Christ, dirigé par l'Esprit pour aider l'Église, par son insertion particulière dans le monde, à manifester l'Amour divin. Il faut qu'il soit pour ceux qui l'entourent comme « un mystère de Dieu[10] » et pour ainsi dire comme une apparition de sa miséricor-

8. Jn, 13, 35.

9. S. Aug., *Sermo 10 de verbis Domini.*

10. Cf. *La Vie Spirituelle*, novembre 1948, p. 413, Plé : « L'apôtre, mystère de Dieu ».

dieuse bonté. Car il faut que cette charité divine qui le traverse passe dans toutes les fibres humaines de sa volonté et de son cœur, il faut qu'elle se concrétise dans tous les gestes humains de son dévouement et de ses soins; c'est ainsi que s'achève en lui le mystère de l'Incarnation. A y bien regarder, tous les liens humains dans lesquels il se trouve engagé, liens de famille ou de travail, de quartier ou de loisirs, et jusqu'aux rencontres occasionnelles, sont destinés par Dieu à devenir conducteurs de ce merveilleux message de charité divine.

Cela est à la fois simplifiant et exigeant. Que cela éclaire l'orientation première de l'âme apostolique ! Il ne s'agit pas d'abord de juger les autres, mais de les aimer; il ne s'agit pas d'abord d'une propagande pour attirer à l'Église comme à une société dont on grossit les effectifs, mais d'une charité à rayonner; il ne s'agit jamais d'un parti à défendre comme d'autres partis, mais de tous nos frères humains, fussent-ils divisés entre eux, à réconcilier dans notre cœur. Alors cet amour agira non pas comme une contrainte, mais comme un appel, ainsi que Dieu même agit non seulement en respectant la liberté, mais en la suscitant.

Mais, pour s'accomplir, ce mystère est exigeant. Il ne s'agit pas simplement de donner aux autres des marques de bonté et de bienfaisance humaines, mais précisément le témoignage d'une charité qui, tout en restant très humaine, apparaisse surhumaine. Charité qui tend à la pure générosité, s'attachant avec une sorte de prédilection aux plus pauvres, aux plus délaissés, aux plus ingrats. Charité radicalement universelle, car il n'est aucune misère dont elle puisse se désintéresser et qui ne soit pour ainsi dire de son ressort, aucun homme auquel elle n'ait quelque chose à dire. Charité inépuisable, car, quand elle a fait tout ce qu'il est humainement possible de faire, il lui semble qu'elle n'a pas encore commencé. Tous ces sentiments que l'apôtre éprouve comme d'instinct, voici qu'il en découvre l'inspiration première : c'est la charité de Dieu qui est au travail en lui pour apparaître dans le monde.

Qu'il se laisse emporter par elle, et le mystère du Christ et de l'Église s'accomplira en lui. Son cœur devient insatiable de bien. Il voudrait toujours faire infiniment plus qu'il ne fait; il a le

sentiment qu'il n'a jamais réussi à dire tout ce qu'il voudrait dire, à faire ce qu'il faudrait faire. Toute misère à secourir l'attire, ses actes sont impuissants à réaliser les désirs de son cœur. C'est que l'amour qui le porte dépasse les possibilités de son action. Qu'il en souffre, mais qu'il sache qu'en cela il souffre Dieu; en cela aussi il ressemble à son modèle, le Christ. Comme lui il a une mission à remplir qui dépasse les possibilités humaines, un message à transmettre qu'il ne peut exprimer en entier. Mais, comme lui aussi, son cœur brisé à la fin suscitera d'autres apôtres, qui transmettront au monde ce qu'il n'a pu dire. Cette unité de charité dans la diversité d'action, c'est cela même l'Église.

Qu'il ne s'étonne pas alors de se heurter comme le Christ à l'obstacle du péché. L'amour qu'il porte au monde est un amour rédempteur. Voilà ce qu'il lui faut comprendre s'il ne veut pas être déconcerté par la dureté de sa mission. Ce n'est pas par un accident étrange qu'il rencontre la froideur, le mépris ou la haine. C'est comme sa loi de développement. Il faut que l'amour de l'apôtre se manifeste au monde plus persévérant que l'indifférence, plus tenace que la haine, plus fort que le péché. Un amour que rien ne lasse, qu'aucun obstacle ne rebute, qu'aucun refus ne brise, et dans lequel le pécheur lui-même reconnaisse enfin un amour plus qu'humain, l'amour même de Dieu pour lui. Que ces rencontres donc, si douloureuses soient-elles, ne soient plus pour l'apôtre seulement menace d'échec pour sa mission, mais provocation à la réaliser totalement.

Qu'il aille plus loin encore. Qu'il accepte de porter avec les pécheurs le cortège des misères, suites du péché. Les souffrances de la chair et les souffrances du cœur, le dégoût de l'atmosphère viciée par le mal, le goût de la mort. Tout ce qu'ils souffrent, qu'il en souffre. Que son insertion propre dans le monde et les liens humains qui lui sont particuliers lui deviennent l'occasion d'achever en lui ce qui manque à la Passion du Christ pour son corps qui est l'Église. Cela encore, il fallait que le Christ l'accepte en lui pour montrer sa miséricorde pour ce monde pécheur. Alors en lui aussi se trouve vérifiée la parole qu'on disait du Maître : « Voici l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde. »

Il ne fait pas cela tout seul, il le fait en union avec tous ceux qui, dans tous les temps et sous tous les cieux, ont accepté la misère humaine pour montrer l'amour de Dieu. Parce que ce geste s'accomplit dans l'Église, où tout est mis en commun par la charité, il est l'œuvre de tous et il appartient tout entier à chacun. Ainsi aboutissent enfin dans l'Église le plan du Père, le dessein du Christ, le désir intime de l'apôtre : embrassant le monde d'une étreinte totale, ils expriment sur lui, à la mesure de l'univers, la miséricorde infinie de Dieu.

L'Église, sacrement du salut universel.

Faut-il penser alors que toute l'histoire du monde n'est que la manifestation d'un amour sans cesse fidèle au-dessus d'une humanité sans cesse rebelle ? Que la vocation de l'Église est de répandre une charité inlassablement proposée et inlassablement refusée ? Que la mission de l'apôtre est de faire entendre sans répit un appel qui n'est jamais entendu ? Que toute l'action de Dieu aboutit à un échec et que la première condition de l'apostolat est de consentir à cette loi ?

Avouons-le, au niveau de l'expérience, l'histoire humaine nous reste douloureusement obscure et partiellement indéchiffrable. Tantôt on voit resplendir comme des traînées lumineuses qui semblent indiquer une montée vers le salut, tantôt on croirait plutôt le sombre destin d'une masse damnée. Ce n'est pas au niveau de l'expérience qu'il faut en juger, mais dans une lumière de foi. Dieu ne nous a pas laissés sans aucune clarté sur l'accomplissement de son dessein sur l'humanité. Tant que la manifestation du Christ total n'a pas eu lieu, ce n'est pas encore la lumière définitive, c'est la luminosité obscure du mystère, dans laquelle des signes nous sont donnés de la réalité à venir. Ce n'est pas seulement le visage de Dieu et sa bonté qui transparaissent progressivement dans l'histoire du monde, c'est aussi le visage de l'humanité et comme le pressentiment de son destin que Dieu nous donne d'y lire comme en un miroir. L'histoire n'est pas seulement une révélation de Dieu manifesté à l'homme, elle devient une révélation de l'homme pour lui-même, et ces deux mystères vont au-devant l'un de l'autre et se rencontrent dans le Christ et dans son Église.

Une certitude grandit dans l'histoire : non seulement Dieu est
ou, mais sa bonté est efficace; non seulement Dieu veut sauver,
ais il est Sauveur. Ce n'est pas une promesse, c'est un fait :
est l'histoire sainte.

L'histoire humaine est une histoire de salut. La portée, les
oportions de ce salut, Dieu les révèle progressivement dans
istoire d'Israël, puis de l'Église. Mais son dernier mot n'est
s dit. C'est pourquoi de même que l'histoire d'Israël lui res-
it mystérieuse, pour autant qu'il préparait l'Église, de même
istoire de l'Église nous reste mystérieuse encore pour autant
'elle prépare le Royaume des cieux. Cependant, si l'apôtre
ut comprendre son rôle et son efficacité véritable dans le
onde, il faut qu'il se situe avec l'Église, à sa place dans ce
ystère de salut.

Dieu a choisi un peuple pour manifester en lui ses desseins
storiques sur l'humanité. Ce peuple entier a un rôle prophéti-
ue dans le monde : il annonce par sa vie même les plans de
ieu sur l'histoire. Cela aurait pu être la manifestation et l'exé-
tion de la gigantesque punition d'un peuple récalcitrant, sym-
ole de la condamnation d'une humanité pécheresse. En fait, ce
t une histoire incessante de salut, de libération, de passage de
captivité à la terre promise, de l'exil à la patrie retrouvée. A
avers toutes les vicissitudes, à travers toutes les infidélités
ûmes, Israël, parfois puni, est pour finir toujours sauvé. L'his-
ire d'Israël, dans son ensemble et dans ses détails, est une his-
ire de salut, mais ce n'est pas encore la réalisation du salut.
stoire de libération, de conquête de la Terre promise, mais ce
est pas encore la vraie libération, la vraie Terre promise. Ce
est qu'une image temporelle du salut éternel. *Omnia in figura
ntingebant illis* [1].

Dieu s'adapte à la mentalité de l'homme qui ne réalise le spi-
uel qu'en partant du sensible, il lui apprend son salut éternel
ns une histoire temporelle; c'est pourquoi cette histoire a sa
alité et aussi son mystère.

Mais cette image reste étrangement disproportionnée au vérita-

1. 1 Cor., 10, 11 : « Toutes ces choses leur sont arrivées en figure. »

ble dessein de Dieu sur l'humanité. Tout ensemble, elle le fait connaître et elle risque de le cacher, par tout ce qu'elle a de trop charnel et de trop étroit. Dieu se réserve au moment opportun une manifestation nouvelle du salut de l'homme. Il s'agit de manifester ce qu'il prépare en deux dimensions nouvelles.

En largeur, voici que l'immense dessein de Dieu se révèle. Il s'agit non seulement de sauvegarder un peuple choisi en le sauvant de la catastrophe, mais de manifester un dessein de salut universel qui s'étend au-delà de toutes les frontières. Ou plutôt c'est un choix encore, mais un choix qui s'étend à l'humanité. En profondeur, le salut doit apparaître enfin sous son véritable jour; promesse des biens spirituels, promesse de Dieu même à posséder, car c'est lui enfin la vraie Terre promise de l'humanité. Le peuple juif, mis en demeure, pour réaliser le plan divin, d'avoir à se hausser à la hauteur de ces perspectives spirituelles et universelles, reste en majeure partie trop charnel et trop particulariste pour y ouvrir son cœur. Il s'attache à l'image pour l'opposer à la vérité, et c'est sa ruine. Il rompt avec le dessein divin. C'est alors que Dieu se choisit un peuple nouveau pour manifester ses intentions dans le monde. Peuple élu, peuple de Dieu, peuple sauvé, mais cette fois aux dimensions du monde : c'est l'Église. Elle sera ouverte aux nations : son premier titre est d'être catholique. Elle leur offrira la jouissance des biens divins : c'est un royaume qui grandit dans le temps, mais où l'on possède des biens éternels. Voici que le dessein divin sur l'humanité apparaît dans ses véritables dimensions : c'est un dessein de salut universel.

Serait-ce enfin la réalisation définitive du plan miséricordieux de Dieu sur l'homme? Serait-ce enfin la vraie Terre promise où l'on peut se reposer? En un sens, oui, car l'Église nous assure les vrais biens qui ne nous seront pas ôtés; elle est la réalisation dernière du plan de salut; elle en manifeste les vraies dimensions; il n'y aura rien après elle de plus grand ou de plus divin. Mais en un sens aussi l'Église, dans sa phase terrestre, n'est encore qu'une préparation de l'état définitif de l'humanité. Elle porte en son sein la réalité du peuple de Dieu, mais ce qu'il sera n'est pas encore apparu au jour, ou plus exactement n'apparaît que dans des signes précurseurs. La nativité du Christ n'est pas

encore achevée, on l'attend encore dans le monde. L'Église fait partie de cet avent. La liturgie de l'aurore s'accomplit en elle, celle du jour n'a pas encore été célébrée. Ainsi l'Église ressemble encore à la synagogue, en ce qu'elle trace dans le monde des signes mystérieux qui se projettent dans le ciel pour y tracer le plan de l'humanité nouvelle. Comme Israël, elle a encore, par rapport à la réalité définitive, une vocation prophétique, elle annonce le sort de l'humanité, elle le montre dans des signes qui font appel à la foi. Elle est elle-même ce signe de salut en qui nous avons foi. Mais elle dépasse Israël, parce que le signe qu'elle trace est à la mesure du salut qu'elle annonce; surtout parce qu'il contient déjà la réalité même des dons divins, qui sauvent effectivement le monde. L'Église n'est plus seulement une image du salut préparé par Dieu pour l'homme, elle est un signe efficace du salut réalisé par Dieu dans l'humanité : elle est le sacrement du salut universel.

Tel est le mystère de l'Église et l'explication de ses notes distinctives; elle porte en elle visiblement les invisibles dimensions du Royaume des cieux. Le chrétien reconnaît en elle le plan de la Cité céleste. Il la voit d'avance catholique : réunissant en elle toutes les nations, toutes les races, toutes les classes. Une, sans distinction qui sépare, l'humanité enfin réunie autour du Christ. Apostolique, car cette unité transcende le déroulement du temps et fait le lien de l'humanité à travers les siècles. Romaine, car cette unité qui s'accomplit dans l'espace le dépasse, et l'unité de la structure hiérarchique manifeste visiblement les liens invisibles qui rattachent toutes les parties de l'humanité à un seul centre partout agissant : le Christ.

Un seul peuple de sauvés, réunissant tous les temps, réunissant tous les peuples autour du Christ, telle est l'image de l'humanité qui vient, telle est l'Église.

Ce qu'elle représente, elle le réalise. En le montrant, elle l'accomplit. L'Église effectue invisiblement ce qu'elle signifie visiblement : un salut universel. C'est ici que nous sommes au cœur de son mystère. En un sens, son œuvre invisible ne dépasse pas son action visible, car elle ne fait qu'en accomplir la signification. Elle constitue un signe de salut universel. C'est pourquoi elle seule sauve, parce qu'elle sauve universellement. Par sa

structure même, elle confectionne dans le monde un signe unique et efficace de salut catholique. Il n'y a pas moyen d'être sauvé en dehors de l'efficacité de ce signe, en dehors du sacrement de l'Église. Mais en un sens aussi, ce qu'elle accomplit invisiblement dépasse, presque à l'infini, son efficacité apparente. Car si l'Église comme signe représente un salut universel, qui dépasse le temps et l'espace, comme réalité physique elle constitue ce signe de salut dans le cadre étroit de l'espace qu'elle occupe et du temps qu'elle remplit. Dans sa signification, elle est universelle et représente un salut qui atteint tous les hommes au-delà des frontières et tous les temps au-delà des siècles, dans sa réalisation elle est particulière et constitue ce signe avec la partie de la masse humaine et du déroulement de l'histoire qu'elle atteint physiquement. Tel est le mystère de l'Église : représenter par l'action de quelques hommes et en l'espace de quelques siècles le signe visible d'un salut qui atteint tous les hommes et remplit tous les siècles. Et tel est l'objet dernier de notre foi et de notre engagement dans l'Église : nous croyons que par la puissante miséricorde de Dieu, ce signe qu'il donne au monde, si modeste qu'en soit l'apparence, opère réellement ce qu'il signifie : le salut de l'humanité.

Ainsi, à travers vingt siècles de vie de l'Église, nous voyons la grâce du salut se répandre par les sacrements comme d'un seul élan à travers deux mille ans de l'histoire du peuple de Dieu. Qu'est-ce que cela dans l'ensemble de l'histoire du monde? Mais nous savons que le peuple de Dieu représente l'humanité et accomplit son mystère en lui; nous croyons que cette diffusion sacramentelle de la grâce dans l'Église représente et opère l'élan d'une grâce salvifique qui traverse l'humanité de part en part dans toute son épaisseur temporelle. Nous croyons en l'Église catholique, c'est-à-dire non seulement que nous pensons qu'à travers son histoire l'Église atteindra toujours, plus ou moins, par sa hiérarchie, l'ensemble du monde connu, mais nous découvrons à travers ce fait le mystère d'un salut qui s'étend aux dimensions de l'univers. La réalité du salut que l'Église opère dépasse immensément ce que nous en voyons, tout en réalisant exactement ce que nous en croyons à travers les signes qui nous en sont donnés. Comme une femme qui porte son enfant, l'É-

glise porte en elle déjà l'humanité entière et la nourrit de sa substance. Elle se trouve dans un état de tension interne vers ce jour de naissance où apparaîtra dans la lumière le fruit de ses entrailles. Elle est représentée typiquement par la Vierge de l'Avent qui porte et attend Jésus, l'humanité nouvelle. Cette attente est une merveilleuse espérance, car l'Église sait que le jour où apparaîtra enfin l'humanité nouvelle dans le Christ total sera pour elle à la fois la parfaite réalisation et un merveilleux dépassement de tout ce qu'elle a fait dans le monde[12].

Mais de ce dépassement même de l'Église militante par la triomphante, et du sacrement par la réalité, Dieu a voulu nous donner un témoignage et comme un signe avant-coureur dans l'histoire pour soutenir notre foi. Il semble bien que le plus grand événement de l'histoire du monde ait été ménagé pour nous préparer à attendre cet événement qui achève l'histoire. Le dépassement de la synagogue dans l'Église nous est le symbole et le gage du dépassement de l'Église de la terre dans la Cité du ciel.

Sans doute, il y a cette différence essentielle que la synagogue devait être dépossédée pour laisser place à l'Église, tandis que l'Église militante ne sera pas détournée, mais accomplie par la triomphante. Cependant, si les chefs du peuple ont été rejetés parce qu'ils se sont attachés à l'aspect temporel et limité du salut, l'Israël de Dieu, le petit reste fidèle s'efface devant le Christ et s'ouvre aux biens spirituels qu'il apporte à tous les hommes. Il chante en le recevant son *Nunc dimittis*, et le salue : *Lumen ad revelationem gentium*[13]. Dans cet effacement même, il trouve son accomplissement. Il avait rêvé parfois d'universalisme, voici son désir accompli au-delà de tout ce qu'il avait rêvé. L'attente est si parfaitement comblée qu'elle est dépassée. C'est la manière divine de tenir les promesses. Cet accomplissement et ce dépassement de l'Israël de Dieu dans l'Église, c'est

---

12. Cf. Mt., 13, 31, et 13, 29. Les deux paraboles par lesquelles le Christ nous éclaire sur le développement de l'Église, celle du grain de sénevé et celle du levain, ont pour axe ce contraste entre la petitesse du point de départ et la grandeur incomparable, la force de pénétration du résultat final.

13. Lc, 2, 29-32 : « Lumière pour éclairer les nations. »

cela qui est figuratif de l'accomplissement définitif et de la réalisation surabondante de l'Église militante dans l'Église triomphante. De même qu'Israël a vu réaliser toutes les promesses, avec une magnificence tout ensemble attendue et inattendue, de même l'Église verra un jour s'accomplir les promesses contenues dans le signe de salut qu'elle trace sur le monde d'une façon ensemble souverainement désirée et qui dépasse tout désir. De même que l'image s'accomplit dans l'universalité, prévue et imprévue du sacrement, de même le sacrement s'accomplira un jour dans la catholicité prévue et imprévue du ciel. L'axe de ce triple déploiement, c'est bien la manifestation de la miséricorde de Dieu dans la réalisation d'un salut universel.

C'est pourquoi l'Église peut encore reprendre à son compte les cris d'espérance par lesquels l'Esprit prophétique annonçait en Israël l'universalité du salut. Ce texte d'Isaïe qu'elle relit pendant tout l'octave de l'Épiphanie, pour elle encore c'est une promesse, un pressentiment, déjà une vision exultante. « Lève donc les yeux, Jérusalem nouvelle, regarde autour de toi. Tous les peuples sont là. Ceux mêmes que l'on croyait si loin, séparés par des immensités infranchissables, les voici arrivés. Comment sont-ils venus ? Ils rejoignent au terme les enfants grandis au sein de la famille, pour chanter avec eux les louanges du Seigneur. Étonne-toi, admire, sois dans l'abondance, voici que les richesses du monde, l'héritage des peuples, tout conflue vers toi[14]. »

Cette transmission des promesses faites à la synagogue en faveur de l'Église recèle encore un autre mystère, mystère qui se trouve au centre même de la vocation de l'Église et de son développement. Elle livre dans l'histoire humaine, et de façon visible, un secret invisible qui dépasse toute l'histoire et en donne sans doute la clé. C'est comme une mélodie qu'un musicien de génie esquisse et reprend dix fois au cours d'une symphonie, pour la faire éclater enfin dans la finale en accords triomphants parce qu'elle fait résonner au cœur l'unité totale et comme l'inspiration première de tout le morceau. Ce rythme fondamental de l'histoire, c'est cette préférence donnée par Dieu

14. Cf. Is., 60, 1-6.

ce qui est petit sur ce qui est grand, à ce qui est pauvre sur ce ui est riche, à ce qui n'est rien sur ce qui semble quelque hose. Mélodie divine de l'histoire qui trouve son expression éfinitive sur les lèvres de la Vierge Marie : *Deposuit potentes de ede et exaltavit humiles; esurientes implevit bonis et divites imisit inanes*[15]. De là une série de renversements mystérieux, e supplantations paradoxales des aînés par les cadets, des rands par les petits, des fécondes par les stériles. Ce n'est pas eulement Jacob préféré à Esaü, Joseph triomphant de ses aînés, avid, le petit pâtre, élu pour régner, Sara la stérile appelée à evenir mère de l'enfant de la promesse; c'est encore Marie, humble Vierge, appelée à être la Mère du Messie et de l'humaité nouvelle, de préférence à toutes les femmes d'Israël, c'est Église enfin, l'assemblée des nations, pauvre de toute promesse ivine et de toute domination temporelle et cependant appelée, lle la dernière venue, de préférence à la synagogue et à toutes s puissances du siècle, à être la Reine de l'éternel Royaume, Mère de l'humanité à venir. Mais, par-delà tous ces signes qui ous en sont donnés dans son histoire, c'est sans doute l'humaité entière, fille cadette de Dieu mystérieusement préparée pour upplanter dans l'univers spirituel la créature première-née, ange déchu : Lucifer; c'est le Christ crucifié renversant la puisance de Satan; c'est l'Église dans sa pauvreté et sa faiblesse ictorieuse des forces de l'enfer; et pour finir c'est Jésus triomhant entraînant dans son ascension glorieuse l'humanité à traers les profondeurs des sphères angéliques jusqu'à la droite du ère[16].

Pourquoi ce plan de Dieu? Pourquoi choisit-il sans cesse ce ui est le plus petit pour dépasser ce qui est le plus grand? Sans oute pour mieux manifester l'éclat de sa puissance, l'indépenance et la gratuité de sa miséricorde : *neque volentis, neque urrentis sed miserentis est Deus*[17]. En définitive, c'est son secret : *O altitudo divitiarum sapientiae et scientiae Dei, quam*

15. Lc, 1, 52.

16. Cf. Daniélou, *Mystère de l'Avent*, p. 160.

17. Rom., 9, 16 : « Il ne s'agit donc ni de vouloir ni de courir; tout dépend de la miséricorde divine. »

incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viae ejus[18].

Avec le Christ, l'Église entière et l'âme de l'apôtre sympathisent à ce dessein dont ils sont les heureux bénéficiaires. Ces perspectives éclairent de haut les exigences de leur action, les lois de leur développement et le sens de leurs destinées : *abscondisti haec a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis! Ita Pater, quoniam sic fuit placitum ante Te*[19].

La première loi de la vie de l'Église est une loi de lutte. Elle ne triomphe que si elle combat. Elle est d'abord une Église militante. Ce n'est pas indépendamment du grand drame spirituel de la chute des anges que l'humanité accomplit son destin. Toute son histoire s'inscrit comme la péripétie ultime de ce drame qui la dépasse. Elle est jalousée, tentée, éprouvée par des forces spirituelles hostiles qui l'assiègent et cherchent à l'empêcher de réaliser le plan de Dieu. Il semble que la permission de Dieu et la trahison des hommes ait même laissé prendre à ces puissances du mal une certaine emprise sur les forces du monde qui leur donne un pouvoir en apparence redoutable. Déjà l'Apôtre le constatait, le Pontifical le rappelle aux diacres; ils s'engagent dans une Église : *quae semper in procinctu posita, incessabili pugna contra inimicos dimicat, unde ait apostolus : Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiae in caelestibus*[20].

Mais cette lutte n'est permise que pour manifester la miséricorde de Dieu. Sa puissance se manifeste en faisant triompher ce qui est faible sur ce qui est fort. Ainsi ce n'est pas sur ses ressources humaines que l'Église s'appuie dans ce combat, mais sur sa faiblesse même, qui conditionne son ouverture à la grâce[21]. Toute l'histoire de l'Église, toutes ses entreprises obéissent à

18. Rom., 11,1 23 : O profondeur inépuisable de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses desseins sont donc impénétrables et incompréhensibles ses voies ! »

19. Mt., 11, 25 : « Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles, et de l'avoir révélé aux tout-petits. Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir.» »

20. Pontifical du diaconat, Eph., 6, 12.

21. 2 Cor., 12, 9-10.

une loi paradoxale de dépouillement pour la vie[22]. L'apôtre aura sans cesse à tenir compte de cet espèce de renversement de toutes les appréciations et de toutes les tactiques humaines, quand il s'agit de l'œuvre de rédemption, faute de quoi il ne comprendra rien à l'action de Dieu dans sa propre vie, aux attitudes de l'Église dans le monde et pour finir au mystère même du Christ. Le premier, c'est par le dépouillement suprême de la Croix qu'il a mérité sa bienheureuse résurrection et sa glorieuse ascension. C'est cette descente jusqu'au fond de la misère humaine qui lui vaut cette remontée à la droite du Père, où il entraîne l'humanité, pour combler les places laissées vides par la défection des anges : *Factus obediens usque ad morte mortem autem crucis, propter quod Deus exaltavit Illum et dedit Illi nomen quod est super omne nomen*[23]. C'est la même loi qui agit dans l'Église et l'entraîne par la croix au triomphe.

Une question cependant s'impose à l'esprit que nous ne pouvons éluder : si Dieu a décidé de sauver le monde, pourquoi tarde-t-il tant à le faire? S'il veut faire triompher son Église, pourquoi ne lui donne-t-il pas de s'implanter plus largement dans les peuples, de pénétrer plus largement dans les masses? Pourquoi l'histoire lui est-elle si souvent contraire?

Mystère de la maturation de l'Église. Il faut que le signe de salut qu'elle donne au monde soit accompli avant d'être rempli. De même que la préparation du Messie a fait sentir son absence à Israël avant de le combler de sa présence, de même Dieu creuse dans l'humanité le désir de l'universel salut avant d'en combler l'attente. De même que les prophéties ont tracé les traits du Messie avant que son visage n'apparaisse, afin que soit manifestée l'unité du dessein divin, de même le sacrement de l'Église

22. Elle apparaît tout ensemble la Vierge sainte séparée pour Dieu de tout commerce terrestre, mais aussi l'Épouse toute donnée et ouverte par son consentement au don de Dieu, par là même enfin elle obtient la fécondité de la Mère. En tout cela Marie est type de l'Église. L'une et l'autre réalise toutes les richesses du mystère de la femme symbolisant la création devant Dieu : Vierge, Épouse et Mère.

23. Phil., 2, 8 : « Il s'abaisse lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'exalte souverainement et lui donna le nom qui est au-dessus de tout nom. »

marque les proportions du salut afin que sa réalisation soit enracinée dans l'histoire du monde. C'est à Dieu de décider de la plénitude des temps pour l'heure du dernier avènement du Christ, comme il a décidé du premier. Mais de même que tout le désir et tout l'effort d'Israël et sa confiance aux promesses hâtaient la venue du Messie vers laquelle il était tendu, de même toute l'attente et tout l'apostolat de l'Église hâtent cet avènement dernier du Christ dont elle est, par une loi intime, en mystérieuse gestation.

Tel est le sens et le dynamisme de la période de l'histoire humaine dans laquelle nous vivons. L'humanité est sauvée, mais il faut encore qu'elle l'apprenne, il faut lui porter l'Évangile. Tous les hommes sont appelés au salut, mais Dieu veut qu'ils y consentent, et pour cela qu'ils le sachent. Dieu prépare la Cité nouvelle où les hommes se retrouveront, mais, avant de la réaliser, il en trace sur le monde par l'Église un signe auquel il faut adhérer par la foi.

Période dramatique : si le salut est acquis pour l'humanité, il reste à chaque homme à en prendre possession par la foi. C'est par l'Église que cela doit s'accomplir, c'est pourquoi elle a si grande hâte de porter partout l'Évangile, car la profession de la foi est le signe le plus assuré du salut de chacun. Sans doute Dieu, qui se sert des moyens humains, peut s'en passer, il peut présenter son salut à qui il le veut et comme il le veut. C'est pourquoi aucune prévision humaine ne peut être donnée sur le nombre des élus. On ne peut l'affirmer grand, mais on ne peut non plus l'affirmer petit. Ainsi que conclut justement saint Thomas : *melius dicitur quod soli Deo cognitus est numerus electorum in superna felicitate locandus*[24]. La révélation qui nous en est donnée nous invite à penser l'ultime réunion de l'humanité, à la fois comme un choix des élus dans un jugement et comme la manifestation d'une universalité de salut. Les deux aspects semblent inconciliables, c'est pourquoi il reste un mystère; nous n'en verrons l'intime conciliation que quand l'avènement du Christ nous révélera l'épanouissement dernier de la justice de

24. Ia, q. 23, a. 7 c : « Il est meilleur de dire que c'est de Dieu seul qu'est connu le nombre des élus. »

ieu dans l'effusion suprême de sa miséricorde. Tout ce que ous pouvons pressentir à travers les signes qui nous en sont nnés dans l'histoire, c'est que cet événement sera une dernière anifestation de Dieu dans son adorable et ingénieuse et toute-uissante bonté et apportera la réalisation parfaite dès désirs de action et de la constitution même de l'Église catholique. D'ici , il nous reste toujours assez d'incertitude pour agir avec force, sez d'assurance pour agir avec confiance.

Dans cette perspective, on comprend immédiatement que l'œu-e essentielle de l'Église, c'est d'édifier en elle-même par ses crements la structure visible du salut universel, dont Dieu complira, à l'heure venue, l'efficacité. Tout ce temps qui s'é-oule entre le premier et le second avènement, ce temps de l'É-ise est une ère sacramentelle.

Enfin, la disposition fondamentale qui marque ce temps et outient l'action de l'Église, c'est la confiance. Cet espèce de écalage entre ce que nous voyons et ce que nous attendons est n appel à la foi et à l'espérance. Ceci est essentiel à l'œuvre de Église. Dieu permet précisément qu'elle ne réalise pas immé-iatement son projet, qu'elle semble même parfois échouer, pour isser place à cette confiance en lui. C'est là, comprenons-le, le essort même de son action et le secret de son succès. Ce n'est as tant la puissance de son efficience que l'intrépidité de sa onfiance qui obtiendra pour finir la réalisation de son désir [25]. 'est pourquoi cette réalisation ne sera pas mesurée sur des pos-ibilités humaines, mais sur les possibilités mêmes de Dieu u'elle fait intervenir.

Ainsi se rejoignent les deux aspects du plan divin sur l'Église. est jusqu'au bout une manifestation de grâce, de gratuité et de iséricorde. Cependant, le salut reste tout entier une œuvre de humanité, œuvre à laquelle elle donne toutes ses forces dans Église. Mais cette œuvre, c'est précisément un sacrement de dut, qui agit par la foi, par la confiance en Celui qui seul en complit l'intention et en réalise le sens. L'attitude la plus pro-

25. Ps. 32, 16 sq. : « Non salvatur rex per multam virtutem, ecce oculi omini super metuentes eum, et in eis qui sperant super misericordia ejus. »

fonde de l'apôtre dans l'Église, c'est donc une imperturbable confiance en Celui qui, malgré toutes ses faiblesses humaines, à travers le signe à la fois bien petit et bien grand qu'elle en trace dans le monde, répondra à son espérance en accomplissant en elle le mystère de l'universel salut. L'Esprit lui redit au cœur la parole inspirée : *nolite amittere confidentiam vestram quae magnam habet remunerationem. Patientia enim vobis necessaria est, ut voluntatem Dei facientes, reportetis promissionem ; adhuc enim, modicum aliquantulum, qui venturus est veniet et non tardabit*[26].

III. Applications pratiques.

Ces grandes perspectives générales peuvent paraître un peu loin du donné concret de l'action apostolique, en réalité elles le dirigent jusqu'en ses détails, elles en sont la structure même. Elles ne peuvent prétendre former une théologie complète de l'apostolat, mais elles suffisent à suggérer ce que doivent être les dispositions intimes d'un apôtre dans l'Église.

Le sens de l'Église.

La première disposition de l'apôtre, c'est la foi. Il a foi dans l'Église, c'est-à-dire que, par-delà ce qu'il en voit, une lumière surnaturelle lui découvre ce qu'elle opère dans l'invisible. Il croit à ce plan, il s'engage dans cette action, il fait confiance à l'Église. A travers l'histoire temporelle de l'Église, il découvre l'instrument du salut universel. C'est ce qui donne son sens et sa portée à son action. Dans l'Église, elle devient pour lui objet de

---

26. Hebr., 10, 35 : « N'abandonnez donc rien de votre assurance; une grande récompense lui est réservée. Car il vous faut de la persévérance pour faire la volonté de Dieu et obtenir ainsi ce qui vous a été promis. « Encore un peu, bien peu de temps; celui qui doit venir viendra, il ne tardera pas. »

. Cette action est mystérieuse, elle a des répercussions dans nvisible. C'est ce qui soutient son courage et en même temps riente. Il sait que son influence réelle dans le monde dépasse n efficience apparente, pour rejoindre l'élan premier de son ojet de salut universel, mais il sait aussi que son action per- nnelle n'obtient ce rayonnement merveilleux que par son inser- n dans l'Église. C'est cela même qui fait de son action un ostolat. Un homme qui a une forte personnalité peut bien oir une influence sur d'autres et constituer une œuvre ou un ouvement aux dimensions de son génie et de son activité. Ré- ire plus ou moins l'apostolat à ce déploiement d'une action et ne ingéniosité personnelles, c'est le méconnaître entièrement. s'agit d'une entreprise aux dimensions surhumaines, il s'agit sauver le monde. On ne peut le faire qu'en se soumettant à ction de Dieu, en entrant dans son plan, c'est-à-dire en travail- nt au sacrement de salut universel dans l'Église. Ce travail-là, lui seul, a une portée et une efficacité apostoliques. On devient ôtre non pas le jour où on cherche à avoir une influence, mais jour où on met cette influence au service de l'Église. Il n'y a apôtre que par l'Église et pour l'Église.

Cette conviction profonde engendre les dispositions fondamen- les de l'âme de l'apôtre. Tout d'abord rien ne lui est plus cher ue son rattachement à l'Église. C'est la condition de tout ce u'il est et de tout ce qu'il fait. Il est apôtre par sa foi dans le ystère de l'Église, foi qui se manifeste et s'accomplit par son sertion visible dans ses structures. Il travaille pour constituer ns le monde un signe visible et efficace de l'unité et de la tholicité du salut. Ce signe ne peut se construire que dans la pendance de la hiérarchie. En dehors de cet ordre hiérarchi- ue, il n'y a plus ni unité visible, ni catholicité, il n'y a plus sacrement du salut, plus d'Église, plus d'apôtres. La soumis- on hiérarchique est la structure même de l'action apostolique. n'est pas une simple question de discipline, de coordination s efforts, c'est une question d'existence. Celui qui cherche à aliser des plans personnels en dehors de la soumission hiérar-

---

27. 1 Cor., 1, 25.

chique, il n'a pas compris ce qu'est l'apostolat, il en méconnaît le mystère. Il croit peut-être faire du plus grand et du plus intelligent, il fait du plus petit parce qu'il fait de l'humain, au lieu de faire du divin. Il risque de s'apercevoir trop tard que « la folie de Dieu est plus sage que la sagesse des hommes[27] ».

Ce sens de l'Église oriente les aspirations apostoliques. Il ne s'agit pas de concevoir et de réaliser un plan personnel, de souhaiter et de promouvoir le succès de notre œuvre, de notre mouvement, de notre paroisse, et par là de nous-mêmes. Il s'agit d'entrer dans les plans de l'Église et de promouvoir son succès. Parfois l'apôtre devra sacrifier toute réussite actuelle à la préparation de la réussite à venir de l'Église. Tel missionnaire en pays musulman, par exemple, est assuré de dépenser toute sa vie sans résultats appréciables au dehors, il ne souhaite même pas obtenir tel succès immédiat qui compromettrait l'avenir. Par ce renoncement même, il est pleinement apôtre. Il travaille pour l'Église.

Cette manière de voir permet de sentir plus vivement la solidarité qui lie les apôtres dans l'œuvre commune. Nul ne peut rien entreprendre seul, elle est l'œuvre d'hommes liés entre eux, et pour ainsi dire de leur lien même, œuvre d'une continuité, d'un organisme. Nul dans l'organisme n'est méprisable, chacun sert à tous pour l'œuvre commune. Tous ceux qui dans l'Église concourent d'une manière ou d'une autre au maintien de la hiérarchie et de l'ordre sacramentel concourent par le fait même au salut commun. Aussi la loi de la réussite apostolique n'est pas de chercher à recueillir et à compter les fruits d'un succès personnel : autre est celui qui sème, autre celui qui récolte; mais tous se réjouiront ensemble de l'œuvre accomplie ensemble : *Alius est qui seminat, alius qui metit et qui metit mercedem accipit et congregat fructum in vitam aeternam, ut et qui seminat simul gaudeat et qui metit*[28].

---

28. Jn. 4, 36-37 : « Le moissonneur reçoit un salaire et ramasse le fruit pour la vie éternelle, de façon que le semeur se réjouisse aussi bien que le moissonneur. »

Le sens sacramentel.

Une autre conséquence pratique de ces perspectives générales, c'est l'importance de l'ordre sacramentel. L'objet principal du travail apostolique est de constituer dans le monde le sacrement du salut universel. Ce sacrement est constitué par la structure hiérarchique de l'Église et par l'insertion de fidèles de tous les pays dans cette organisation hiérarchique; cette insertion s'opère visiblement par la réception des sacrements. On ne saurait donc minimiser sans erreur l'importance de l'ordre sacramentel dans l'œuvre apostolique. Elle tend essentiellement à amener aux sacrements pour constituer le sacrement qu'est l'Église [29].

Cette orientation a une double valeur. Elle a d'abord fondamentalement une valeur sociale. Le salut s'opère socialement par la constitution de ce signe de salut catholique qu'est l'Église. Œuvrer par l'adjonction de nouveaux éléments, c'est donner à son action une portée universelle, la seule qui réponde aux exigences de l'apostolat chrétien.

La vie sacramentelle a de plus une importance personnelle pour le salut de ceux que nous y attirons. Leur salut n'est assuré que par leur foi au plan sauveur que Dieu réalise dans l'Église, par un certain rattachement à son mystère. Sans doute ce rattachement peut consister pour certains dans un désir authentiquement surnaturel, quoique invisible et parfois implicite. Il reste que, s'il est sincère, il tend à s'exprimer dans des gestes extérieurs dès lors qu'ils deviennent possibles. C'est pourquoi la pratique des sacrements reste le signe le plus certain de l'appartenance à l'Église et de l'insertion personnelle dans le mystère du salut. Sans doute, ce n'est pas encore la réalité même du salut, mais un signe qui le prépare, car on ne peut dire que celui qui pratique soit par le fait même assuré d'être sauvé. Il n'en est pas pour autant sur le même pied que celui qui ne pratique pas, car la réception des sacrements est le signe normalement efficace de la grâce. En sorte que bien que nous puissions

---

29. Cf. Bouyer, *Revue de Sciences religieuses*, mai-octobre 1948. Il définit l'Église, « totalité corporative créée et hiérarchisée par les caractères sacramentaux sous la direction du Souverain Pontife ».

toujours avoir des appréhensions pour le salut de ceux qui pratiquent et des espérances pour le salut de ceux qui ne pratiquent pas, nous pouvons dire que seuls ceux qui reçoivent les sacrements sont visiblement dans la voie qui mène au salut pour eux-mêmes et dans la structure qui opère le salut du monde. Cette conviction suffit pour rappeler sans cesse à l'apôtre que l'axe de son action est orienté vers la participation de tous ceux qu'il atteint aux mystères sacramentels dans l'Église. Mais, évidemment, il se rappellera en même temps que ces rites n'ont pas un pouvoir magique et supposent chez ceux qui s'en approchent une foi vivante, qui leur en fasse saisir le sens, faute de quoi ces actes perdraient leur valeur religieuse et deviendraient formalisme ou superstition. C'est pourquoi, s'il est empressé à conduire aux sacrements, il est en même temps discret et parfois saura être sévère pour n'y admettre que ceux qui s'en approchent dans un esprit religieux. Mais cela même est un ressort pour son action. Il tend précisément à répandre la foi dans le Christ, non pas pour en rester là et pour dispenser de l'entrée dans l'Église et de la pratique des sacrements, mais pour y préparer. La préparation pourra être longue, elle reste toujours tendue vers ce terme. L'important est de mettre chaque chose à sa place : non la foi sans la pratique religieuse, ni la pratique sans la foi, mais la foi pour préparer à la vie sacramentelle.

Il est à souhaiter d'ailleurs que les fidèles entrent dans ce respect des sacrements. Il faudrait non seulement qu'ils acceptent les exigences plus grandes de leurs prêtres pour leur faire prendre au sérieux le caractère sacré des engagements du mariage, de la première communion ou du baptême, et par le fait même la nécessité d'une préparation religieuse et d'une réflexion personnelle, mais encore qu'eux-mêmes se montrent activement exigeants pour ceux qui entrent par les sacrements plus avant dans la vie de l'Église et ses responsabilités. Le jugement porté par le peuple sur le sérieux des candidats au sacerdoce ou au baptême ne serait-il pas une fonction des fidèles dont il faudrait retrouver l'équivalent dans les jeunes communautés chrétiennes ? Il nous faut des chrétiens responsables de la dignité de la communauté ecclésiastique et de la valeur sacrée de ses sacrements.

Cette attitude vis-à-vis des sacrements ne commande pas seu-
ment une manière de faire extérieure, mais inspire une disposi-
ón intérieure, qui est comme l'atmosphère même de toute la
e apostolique. Il s'agit d'éviter deux excès. Éviter d'une part
tristesse et l'inquiétude presque désespérée de celui qui ne
ge du résultat de son action que par les statistiques décevan-
s de la pratique sacramentelle. Mais aussi la sécurité trompeuse,
l'assurance paresseuse de celui qui croirait que le salut est
nné aussi bien en dehors des sacrements et sans insertion visi-
e dans l'Église. L'apôtre trouvera l'équilibre entre ces deux
titudes, dont l'une mène à trop de rigueur et au décourage-
ent et l'autre à trop de facilité et à la présomption, en repla-
nt son action dans l'ensemble du mystère de l'Église. Il sera
autant plus ardent à promouvoir la vie sacramentelle qu'il
it que non seulement ce contact avec les sacrements est le
ge le plus assuré du salut de ceux qui s'en approchent, mais
core qu'il porte des fruits invisibles de salut pour toute l'hu-
anité. Son souci d'action sacramentelle n'est pas fondé sur le
sespoir de sauver ceux qui lui échappent, mais sur l'espoir de
s enserrer dans les mailles solides de ce filet salutaire. C'est
ut-être avec un petit troupeau qu'il célèbre la divine liturgie,
ais avec eux, dans l'Église, c'est en pensant à tous ceux qui ne
nt pas là qu'il s'offre lui-même et qu'il offre le Christ pour le
lut des assistants et du monde entier : *pro nostra et totius
ndi salute.*

prit missionnaire et sens de la Croix.

On saisit dans ces perspectives à la fois la nécessité de l'esprit
ssionnaire et son sens précis. Il est essentiel à l'Église de con-
tionner un signe de salut qui atteigne visiblement toutes les
rties de l'humanité connue, pour en atteindre invisiblement
profondeurs inconnues. Depuis saint Paul, elle tend sans
se à cette catholicité parfaite, car elle sait que quand le
nde sera enserré en sa totalité dans le filet salutaire des sacre-
nts, alors Dieu, réalisant la signification mystérieuse de ce
ne, accomplira l'unité du salut préparé pour tous les peuples.
st donc, par sa constitution même, toute l'Église qui est en

travail incessant pour atteindre le monde entier, ce ne sont pas seulement quelques-uns de ses membres qui se spécialisent dans cette œuvre de pénétration, ce sont tous ses membres et toutes ses activités qui y tendent. Il est impossible d'être chrétien si en même temps on n'est pas missionnaire.

Ceci permet de comprendre plus exactement l'orientation de ce travail missionnaire. Il ne s'agit pas tellement d'atteindre individuellement tous les hommes que d'établir sur toute la surface du globe et dans toutes les profondeurs de l'humanité la structure visible, hiérarchique et sacramentelle de l'Église, signe efficace de salut universel. Comme l'a dit le P. Charles, le but des missions, c'est « implanter partout l'Église ».

Cette entreprise est gigantesque, ou plus exactement surhumaine. C'est une lutte et un combat, c'est une conquête et la fondation d'un Royaume. Mais ce Royaume n'est à confondre avec aucun parti politique, aucune société civile; c'est pourquoi il les déconcerte tous, il ne rentre pas dans leurs cadres. L'apôtre qui se mettrait simplement au service d'un parti, ou d'une classe ou d'une nation laisserait se dégrader le sens de son message et contribuerait à faire méconnaître le visage de l'Église. L'Église peut bien apporter à tous les peuples les biens de la civilisation, elle peut soulager les misères de toutes les classes, elle peut porter remède à tous les désordres sociaux, les biens qu'elle apporte sont transcendants par rapport à tous ces avantages humains. Elle se sert de tous les progrès humains, elle n'est pas à leur service; elle les procure par surcroît, elle vise plus haut. C'est pourquoi le militant qui voudrait réduire son activité à promouvoir une organisation sociale meilleure, ou à répandre une bienfaisance temporelle sans référer tout cela à l'instauration de l'Église par la foi au Christ et la vie sacramentelle, ne ferait plus de l'apostolat.

Enfin il faut ajouter que si le but de l'Église n'est pas d'instaurer un nouvel ordre politique, ni de procurer les biens temporels, mais d'établir le Royaume de Dieu, dans lequel on jouit des biens éternels, pour obtenir ce but surnaturel elle ne peut user que de moyens surnaturels. Ce n'est pas un projet humain qu'elle réalise avec des forces humaines. Sa loi de vie, c'est de réaliser quelque chose de surhumain dans le dépouillement de

moyens humains. Sa pauvreté c'est sa force, car c'est ce qui fait éclater en elle la puissance de Dieu. Cela ne veut pas dire que l'Église ne peut employer pour son action les richesses et les ressources de ce monde, toutes les inventions des techniques modernes. Mais, à la différence d'une entreprise humaine qui compte sur ces forces pour aboutir, l'Église ne compte pas sur elles, elle en use comme n'en usant pas. Au moment même où elle s'en sert, elle considère toutes les richesses de ce monde comme pauvreté en face du but à obtenir, toutes les forces comme impuissance. Mais cette pauvreté et cette faiblesse ne la découragent pas, car elles l'assurent du secours de Dieu. D'apparaître ainsi dépouillée et comme désarmée en face des énormes puissances politiques de ce monde ne l'effraie pas, car son bouclier est invisible, c'est la puissance de Dieu. C'est pourquoi il y aura toujours dans l'Église la double manifestation équilibrée, l'un usage universel des ressources humaines au service du Royaume et d'un dégagement constant de tous les moyens humains, afin qu'apparaisse bien sa transcendance. Chaque apôtre, chaque famille religieuse aura à intégrer ces deux aspects, suivant qu'il sera appelé à manifester plus spécialement l'un ou l'autre, cela donnera une orientation particulière à sa spiritualité. La pauvreté est pour tous, les uns insisteront sur la pauvreté dans l'usage, d'autres sur la pauvreté dans le dépouillement. Il reste que jamais l'apôtre n'attendra le succès de son apostolat, ni d'un changement de pouvoir politique, ni d'un appui humain quelconque, mais de Dieu seul, cela lui évitera bien des désillusions et aussi bien des déviations et des compromissions.

Il faut aller plus loin : non seulement l'apôtre ne compte pas pour réussir sur les ressources des puissances de ce monde, mais il ne compte même pas sur ses ressources personnelles. C'est ce qui fait pratiquement l'allure surnaturelle de son action. Dans l'action humaine, il y a un projet qui s'élabore, des moyens qu'on découvre pour le réaliser, l'énergie qu'on met en œuvre pour aboutir; c'est le déploiement harmonieux de cette visée, de cet élan et de ce repos qui est le soutien et la joie de l'action. Sur le plan surnaturel, tout cela n'est pas détruit, car la grâce ne supprime pas la nature, mais dépassé. Si l'apôtre déploie toute son ingéniosité et met en œuvre toutes ses forces, ce n'est pas

tant comme une richesse dont Dieu ait besoin que comme une pauvreté dont Dieu veut bien se servir pour un but transcendant. Le ressort de son efficacité n'est plus en lui-même, mais en Dieu; ou, plus exactement, dans ce don, suscité par la grâce, qu'il fait à Dieu de sa propre déficience pour provoquer l'effusion de sa miséricorde.

« La communication de la vie divine, écrit le cardinal Suhard, est l'origine comme la fin de tout apostolat. Réalité transcendante située au-delà des prises de l'homme livré à lui-même, elle s'offre à l'apôtre dont l'attitude foncière doit être celle de l'humble accueil » (*Essor ou déclin de l'Église*, p. 46).

C'est pourquoi l'activité apostolique recèle un mystère aux yeux des hommes et de l'apôtre lui-même. Il y a toujours disproportion entre ce qu'il désire, ce qu'il fait et ce qu'il espère. Ses perspectives et ses calculs dépassent toujours ses ressources. Il compte sur Dieu. Sa vie est un projet qui dépasse son action. C'est précisément cette transcendance de sa véritable vocation, de ce qu'il est appelé à faire dans le monde, cette transcendance de son destin par rapport à ses fonctions qui lui permet une sorte d'indépendance spirituelle par rapport aux situations qu'il occupe et aux activités qu'il exerce. Il n'est pas diminué par un emploi modeste, car il peut avoir une grande vie, un grand rayonnement dans de petites tâches. Il n'est pas gonflé par des charges importantes, car si grande que soit son œuvre humaine, elle n'est qu'une goutte d'eau offerte pour l'immensité des buts qu'il poursuit. Son cœur est toujours au-dessus de ce qu'il fait. Son centre est ailleurs, ou plutôt à la fois au-dedans et au-delà. Son influence progresse, non tant par de plus vastes entreprises que par un approfondissement vers ce centre intime, immanent et transcendant à toute action, où il offre tout ce qu'il fait et tout ce qu'il souffre comme un appel à la grâce. C'est pourquoi le progrès de l'action apostolique n'est pas tant dans un déploiement de plus en plus puissant et rapide des moyens humains que dans une donation de plus en plus totale, dans une remise et dans un assouplissement de toutes nos ressources aux procédés divins, vers la mise en œuvre de l'infiniment petit par l'infiniment grand. A son terme, l'activité apostolique tend à être moins une agitation et plus un rayonnement, elle s'unit davantage à

la Source, elle ressemble davantage à l'activité paisible et calme de Dieu, à travers le temps elle est en marche vers la vie éternelle.

Mais ce dépassement progressif des assurances trop humaines de l'action ne se fait pas sans nous. Il faut que nous ayons l'occasion de manifester dans des actes cette visée surnaturelle qui assure l'efficacité de l'entreprise sur Dieu en donnant plus de valeur à la donation qu'à l'efficience. L'obéissance nous en donne l'occasion. C'est sans doute un des buts de la soumission hiérarchique de purifier ainsi notre action en en faisant beaucoup moins la réalisation de nos plans personnels que l'offrande totale de nous-mêmes et de nos projets à la volonté de Dieu représentée par nos supérieurs. C'est pourquoi l'apôtre qui a vraiment le sens du dynamisme proprement surnaturel de son action préfère de petites tâches dans l'obéissance à de grandes œuvres en dehors d'elle.

Cette loi profonde de l'efficacité surnaturelle de l'apostolat, qui ne s'appuie pas sur les moyens humains, mais sur la grâce de Dieu, est comme inscrite dans la structure même de l'Église par l'état contemplatif. Celui qui n'a aucun sens de la vie contemplative, il y a quelque chose dans l'apostolat qui lui échappe. Les contemplatifs ne sont pas des oisifs dans l'Église, ils ne sont pas sans rayonnement. Mais ils rappellent visiblement à tous, en se dépouillant des activités extérieures, que le secret le plus intime de l'apostolat, c'est l'offrande. Par leur renoncement total aux joies de l'action, ils communiquent aux apôtres la force des dégagements nécessaires pour maintenir leur activité dans la pureté surnaturelle. Par leur exemple, ils leur apprennent à ne pas compter trop sur les puissances humaines, ni même sur leurs propres forces. Par leur état de vie, ils sont les témoins du stade définitif où l'apostolat s'accomplira comme pur rayonnement de l'intimité d'amour avec Dieu. Comme les vierges sur le plan de l'amour, ils sont sur le plan de l'action des précurseurs de l'éternité.

Par contre, d'ailleurs, par les exemples concrets de leur dévouement, les apôtres rappellent incessamment aux contemplatifs les exigences réelles du don de soi. Ils les aident à maintenir la noblesse d'une vocation qui tomberait au-dessous de l'action

si elle n'était que fuite des engagements et recherche de la tranquillité et qui ne peut s'accomplir qu'en la dépassant en générosité sur la voie du renoncement. Ainsi ces deux états se complètent dans l'Église et manifestent les deux aspects complémentaires et en apparence contradictoires de l'action apostolique : elle met en œuvre toutes les ressources humaines, mais en définitive elle ne s'appuie que sur Dieu.

Quelle que soit d'ailleurs la vocation à laquelle on est appelé, on n'échappera pas à la nécessité du renoncement au goût naturel d'agir, aux projets et aux succès personnels. On n'évitera pas le mystère de la croix. Dans cette lumière, loin de la fuir, on l'accueillera comme le moyen par excellence de réaliser les plus vastes ambitions. Ici s'accomplit le paradoxe de l'action surnaturelle : le renoncement à tout appui humain et à toute réussite particulière ouvre à la force divine qui atteint l'universel. Le sens de la croix rejoint l'esprit missionnaire. Dans le dénuement et l'immobilité, qui consomment le don de soi, le Crucifié agit sur l'univers et obtient toutes richesses à la mesure du don de Dieu. Arraché à tout soutien terrestre, il repose sur la force de Dieu, c'est pourquoi son rayonnement atteint le monde et accomplit enfin les racines de son désir missionnaire en un fruit de rédemption catholique : *si exaltatus fuero omnia traham ad meipsum*[30].

Une confiance imperturbable.

Il y a donc dans l'action apostolique un effort incessant à faire pour la maintenir sur son vrai plan. Nous sommes travaillés de désirs immenses et nous sommes saisis par l'expérience douloureuse de notre impuissance personnelle et de l'impuissance apparente de l'Église à les réaliser. Sur qui donc nous assurer, puisque tout appui humain nous fait défaut ? Qui comblera l'abîme entre nos projets et leur réalisation ? Qui rendra à notre action son entrain et sa joie ? Dieu seul. Si nous sommes plus forts que

---

30. Jn, 12, 32 : « Quand j'aurai été élevé de terre, je tirerai tous (les hommes). »

utes les puissances de ce monde et de l'enfer liguées contre
us, c'est parce que notre faiblesse s'appuie sur Dieu par la
i : *haec est victoria quae vincit mundum fides nostra*[31].
Est-ce à dire qu'il ne faut plus agir ? Au contraire, mais en
mprenant que ce qui fait la surnaturelle valeur de l'action,
est précisément qu'elle est une manifestation vécue de con-
nce. L'action, c'est de l'espérance non seulement en paroles,
ais en actes; c'est une espérance intrépide où l'homme engage
ellement son avoir et son être sur la parole de Dieu. Si l'on
ut s'exprimer ainsi, il joue sa vie même en pariant pour la
élité de Dieu : risque total dans une sécurité totale. C'est cela
ême qui plaît à Dieu et que pour finir il récompense. Il faudra
en que le monde s'aperçoive enfin que tous ces fous ont eu
ison!
Précisément parce que c'est la confiance apostolique qui est
uverainement efficace dans le monde, Dieu se plaît à l'exiger.
dirait que toute son action sur son Église et dans ses saints
tend qu'à l'approfondir. Les moyens humains leur échappent,
rfois l'œuvre accomplie elle-même semble s'écrouler; par-delà
us les échecs et toutes les défections, ils restent assurés de la
élité de Dieu. Elle leur suffit. Ils crient dans l'obscurité totale
ur confiance imperturbable. On dirait que Dieu se plaît à l'é-
ouver, à la provoquer, à voir jusqu'où elle ira. Ils entrent pour
nsi dire dans ce jeu divin. C'est un défi, ils le relèvent. Ils sont
onfusibles.
A ce prix, l'apôtre découvre un secret de paix et de surnatu-
le assurance. Il y a un équilibre de l'action entre une tension
p dure parce que trop humaine et un relâchement découragé
i ne peut être trouvé que par cette confiance en Dieu. Cette
ée plus haute sur le mode d'efficacité de l'apostolat permet
accepter sans grincement la soumission aux ordres des supé-
urs, et l'accord avec ceux qui travaillent sur le même plan,
ême au prix de certaines contraintes. Les sacrifices sont enfin
nsentis sans briser l'élan vers les buts poursuivis, parce que
ns cette perspective eux aussi mènent au but.

---

1. I Jn, 5, 4 : « La victoire qui a vaincu le monde, c'est notre foi. »

Cette lumière éclaire notre adhésion à l'Église. En elle aussi notre confiance est mise à l'épreuve. Pour mieux dire, elle est tout entière, par le sacrement de salut qu'elle opère, un immense geste de confiance qui attend son accomplissement de Dieu. Notre foi et notre action ratifient cette confiance de l'Église. Dieu la purifie au cours des siècles, il semble que toutes les puissances de ce monde soient mobilisées pour l'éprouver. Mais son espérance en sort affermie. Sa victoire dans le temps sur chacun de ses ennemis particuliers ne lui est qu'une image nouvelle et un gage de sa victoire définitive sur l'ennemi du genre humain. Elle s'appuie sur le Fidèle. Aussi, de même que les difficultés qui entravent parfois le succès de l'action ne nous laissent pas découragés, de même les persécutions qui s'abattent sur l'Église et la laissent parfois affaiblie ne nous troublent pas dans notre attachement. Nous savons que Dieu se sert de cette faiblesse, qu'il en fait l'instrument de sa force. Il nous est bon d'en prendre conscience en ce temps où l'Église est de tant de côtés attaquée et menacée, ce n'est pas seulement un attachement résigné malgré ses échecs, c'est un attachement aimant, à cause même des injures qui sont faites à notre mère, et de ces marques qui lui en restent et qui peut-être la défigurent, mais à travers lesquelles ses enfants la reconnaissent encore. En elle nous sommes heureux de suivre Jésus du prétoire au Calvaire.

Bien plus, notre foi nous fait pressentir que ces souffrances mêmes de l'Église préparent et accélèrent son triomphe. N'est-ce pas prévu ? *Nunc quidem tristitiam habetis, iterum autem videbo vos et gaudebit cor vestrum et gaudium vestrum nemo tollet a vobis*[32]. Il y a comme une pointe extrême de dépouillement et d'humiliation, où la confiance s'affirme d'une façon si pure et si déchirante qu'elle atteint le cœur du Père et provoque l'intervention décisive de sa miséricorde. C'est le dernier cri de Jésus en croix. C'est le sommet de toute vie apostolique quand l'action s'achève en passion. C'est le terme aussi de toute la vie

---

32. Jn, 16, 32 : « Et vous donc, vous avez maintenant de la tristesse, mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira et personne n'est en mesure de vous enlever cette joie. »

de l'Église. Son histoire obéit, semble-t-il, à un double rythme de développement et de dépouillement. Ces deux mouvements la conduisent à son terme triomphant. Ils ne sont contraires qu'en apparence. Sa croissance même la prépare à la mesure de la croix que Dieu lui destine. C'est quand elle aura été étendue sur le monde entier qu'elle pourra être crucifiée sur le monde entier et qu'elle le sauvera enfin tout entier.

En définitive, Dieu ne poursuit cette intensité de confiance purifiée par l'épreuve que pour faire voir enfin comme il sait la récompenser. Il paraît demander beaucoup, mais il sait que ce n'est rien, un effort dérisoire de quelques instants, en regard des biens immenses et des joies éternelles que sa fidélité prépare à ceux qui lui font confiance.

C'est ce triomphe de sa générosité que Dieu prépare à travers tout. Au fond, il ne demande tant que comme pour se justifier éternellement de tant donner. Il n'a fait le monde et dirigé l'histoire que pour provoquer la confiance totale de ses saints et combler leur désir, mais aussi il ne suscite les saints que pour combler par eux le monde de sa joie divine. Double déploiement de miséricorde, par lequel le sacerdoce s'inscrit au centre du plan divin et de ses intentions sur l'Église : Dieu ne demande davantage à quelques-uns que pour les enrichir, en donnant par eux à une multitude d'autres. Une fois pour toutes, le Christ est choisi comme prêtre unique, auquel tout est demandé jusqu'à la mort de la croix, parce que tout doit lui être remis pour la vie éternelle. Mais l'Église aussi dans le Christ est sacerdotale. Elle est choisie dans le monde pour être séparée, offerte, immolée, parce que Dieu veut lui donner l'héritage des nations pour les sauver. Les prêtres qu'elle consacre ne font que manifester et réaliser sacramentellement cette structure sacerdotale : le mystère d'une humanité qui par le don d'elle-même à Dieu obtient de donner Dieu aux hommes. Mais tout apôtre voit le sacerdoce de l'Église s'accomplir en lui. Il sait que si Dieu lui demande davantage, c'est pour lui donner plus encore, non seulement pour lui-même, mais pour une multitude d'autres[33]. Parce que sa con-

33. Cf. ps. 91, 13. Gen., 13, 16; 15. 5; 22, 17. Mt., 19, 28. Pour indiquer

fiance en Dieu s'est manifestée par son adhésion active au mystère de l'Église, il recevra la récompense de l'Église : le salut des nations. En elle et par elle, il sait que l'accomplissement dernier de son apostolat ne répondra pas seulement à son efficacité humaine, mais à la générosité de Dieu. Par-delà toutes les déceptions du temps, elle rejoindra dans l'éternité l'immensité de son désir initial. Dieu ne l'a mis au début que pour le combler à la fin. Aussi bien, s'il est conscient des richesses qui lui sont destinées en elle, son adhésion à l'Église n'est plus seulement résignée, ni même seulement aimante, mais enthousiaste.

C'est donc pour finir une atmosphère de confiance totale, de soumission pleine à toutes les impulsions de l'Église, de participation à toutes les pulsations de sa vie, à toutes ses souffrances et à toutes ses espérances qui doit devenir le climat surnaturel où s'épanouit l'âme apostolique. A travers toutes les épreuves son action se déploie non seulement avec force et avec paix, mais dans la joie, parce qu'elle vient de Dieu, parce qu'elle va à Dieu et repose sur Dieu. Qui l'empêchera d'atteindre son but ? « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?[34] »

LOUIS LOCHET.

---

la récompense du juste, le psaume prend comme terme de comparaison la plus abondante fécondité de la nature, mais les promesses divines recourent au sable de la mer et aux étoiles du ciel.

34. Rom., 8, 34.

LES NOCES DE CANA

Quid mihi et tibi mulier?
Nondum venit hora mea.

S'il est un texte dans l'Évangile qui a suscité des interprétations diverses et qui reste problématique, c'est bien celui des noces de Cana.

Quid mihi et tibi :

Femme, que voulez-vous de moi ?
(Lesètre, *L'Évangile.*)

Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ?
(Crampon, *Bible.*)

Femme, qu'importe à vous et à moi ?
(R. P. Lagrange, *L'Évangile de Jésus-Christ.*)

Femme, qu'attendez-vous de moi dans cette affaire ?
(R. P. Durand, *Verbum Salutis.*)

Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?
(F. Mauriac, *Vie de Jésus.*)

Femme, qu'ai-je de commun avec vous ?
(Romano Guardini, *Le Seigneur.*)

Une telle diversité indique que, faute de trouver à cette expression un sens qui s'impose, chacun la traduit selon ce qui lui paraît le plus vraisemblable. Nous savons que l'expression *Quid*

mihi et tibi est assez vague par elle-même et qu'elle tient principalement son sens du contexte. Il est donc permis de penser que le contexte, ici, n'a pas une signification assez évidente pour s'imposer identiquement à tous.

Nondum venit hora mea.

Mon heure n'est pas encore venue. De l'avis commun, cela veut dire : mon heure de faire des miracles n'est pas encore venue. Mais cette interprétation, communément admise, a des inconvénients. En voici quelques-uns :

Si l'on en juge par la réaction de son Fils, la Sainte Vierge lui demande une chose pour le moins inopportune, intempestive. On peut s'étonner de cette maladresse.

De plus, en ajoutant : « Faites tout ce qu'il vous dira », nonobstant la déclaration formelle de son Fils, elle paraît maintenir son point de vue avec obstination.

Jésus lui-même se met dans une situation étrange. En effet, il déclare tout haut que son heure n'est pas venue de faire des miracles, sans ménager la susceptibilité légitime de sa mère publiquement désavouée. C'est une dureté choquante, et gratuite au surplus. Il eût si bien pu se contenter d'un signe discret de désapprobation, comme l'y engageait la discrétion même de la demande.

Mais il y a plus grave. A peine a-t-il déclaré que son heure n'est pas venue de faire des miracles que, séance tenante, il se désavoue lui-même et fait le miracle demandé.

En vérité, c'en est trop, semble-t-il. Et certains commentateurs ne craignent pas de le dire. « Puéril serait-il de nier que chacun de ces mots nous heurte » (R. P. Perroy, *Récits évangéliques*). « Si Marie, à Cana, apparaît dans sa vérité profonde, dans un élan de foi totale en Jésus, la réponse qu'elle reçoit n'est pas sans poser des problèmes, voire sans nous tourmenter un peu » (Daniel-Rops, *Les Évangiles de la Vierge*).

Enfin, nous voulons signaler un autre inconvénient, extrinsèque, il est vrai, mais grave à notre avis, celui de favoriser une minimisation de la Vierge Marie comme femme et comme mère, celui de la présenter comme une femme ordinaire et comme une

ère tenue à l'écart. C'est une opinion qui tend à se répandre,
pas seulement dans le peuple, à la suite de certains écrits. Une
inion qui fait la partie belle à la conception protestante de la
ère du Christ. Une opinion qui blesse profondément l'instinct
ial et traditionnel des chrétiens envers leur mère. On est allé
n dans ce sens et même jusqu'à dire que Jésus avait coutume
traiter durement sa mère. En voici un exemple typique, et
un écrivain contemporain de large audience : « Son leschou,
-il, lui en a-t-il adressé de douces (paroles) avant la toute der-
ère du haut de la Croix. » Ou encore : « Aucune parole du
rist à sa mère, relatée dans l'Évangile, sauf la dernière, qui
manifeste durement son indépendance à l'égard de la femme.
mme s'il s'était servi d'elle pour s'incarner, et il était sorti
cette chair, et il n'y avait plus rien de commun entre elle et
.. « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? »
vait-il jeter à sa mère devant toute la noce[1]. »

On peut se récrier; il y a de quoi. Cependant, il faut bien
connaître que l'auteur prétend s'appuyer sur les textes de
Évangile et nommément sur le texte des Noces de Cana, et que
s textes lui donnent apparemment raison.

Quant à nous, nous avons peine à prendre notre parti de telles
nséquences et nous pensons qu'il y a place pour une interpré-
ion différente. Et nous nous permettons, très humblement, de
oposer la nôtre, qui, pour insolite qu'elle soit, aurait l'avan-
ge, si elle était retenue, d'éliminer d'emblée tous les inconvé-
nts précités d'une part, et, d'autre, part, de « manifester la
oire » de l'intimité qui régnait entre les cœurs de Jésus et de
rie.

Jésus va commencer sa vie publique ce jour-là même. En effet,
miracle de Cana, vite connu, en fera tout de suite un homme
rs série, à qui la vie cachée ne sera plus permise. Mais au mo-
ent du dialogue en question, c'est-à-dire avant le miracle, la vie
ivée de Jésus n'était pas encore close. Il pouvait encore se per-
ettre, pour la dernière fois d'ailleurs, de se faire inviter avec
mère. Nous sommes juste au point de clivage de la vie cachée

. F. Mauriac, *Vie de Jésus.*

et de la vie publique. On ne verra plus ensemble désormais Jés
et Marie jusqu'au Calvaire. Et ce rapprochement du Calvaire
de Cana, loin d'être artificiel, nous paraît au contraire char
d'intention et de signification.

Étant donné le caractère particulier de saint Jean et la rais
profonde des additions qu'il fait aux autres Évangiles, on
frappé de constater qu'il est le seul à signaler la présence
Marie au Calvaire, comme il est le seul à rapporter l'épisode
Cana, où Marie tient une place en relief. Qu'il ait eu soin, et
seul, de placer Marie à l'entrée comme à l'issue de la vie pub
que de Jésus n'est pas sans faire réfléchir; et les deux événemer
rapportés par saint Jean ne sont pas sans projeter leur lumiè
l'un sur l'autre[2].

Voici donc Jésus et sa mère à une noce. A quoi pense une mè
auprès de son fils à une noce? « Pour moi aussi viendra l'heu
des noces de mon fils. » A quoi pense Jésus à une noce? On pe
conjecturer, même avant toute preuve positive, qu'il pense
aussi à ses noces prochaines. Mais précisément nous avons da
ce sens l'appui de l'Écriture. Nous savons, en effet, que deva
les spectacles de la vie, Jésus pense instinctivement à l'analog
supérieur qu'ils suggèrent. Il fait la traduction spirituelle de
chose vue. Jésus transpose immédiatement : Eau Vive, Eau de
Grâce; Souffle du Vent, Souffle de l'Esprit; Naissance, Rena
sance par l'eau et l'Esprit-Saint; Pêcheur de poissons, Pêche
d'hommes; Sel, Sel de la Terre; Lumière, Lumière des Ame
Moisson, Moisson des Ames, etc.[3], et cela est marqué très par
culièrement dans l'Évangile de saint Jean. N'est-il pas norma
dans ces conditions, que Jésus réagisse de la même façon deva
le spectacle d'une noce, alors surtout que toute une traditio
toute une littérature prophétique l'y portait? Quand on conna
le tour d'esprit de Notre-Seigneur, joint à sa formation script
raire, on ne doute pas qu'une analogie devait s'imposer à
dans ce cas. N'est-il pas venu sur la terre précisément pour ré
liser ses noces? Et à l'heure où nous sommes, n'est-il pas dé

2. Jn, 2, 1-12; 19, 25-28.
3. Jn, 3, 1-21; 4, 1-42; 6, 25-72. Mt., 4, 13-22.

fiancé ? Jean-Baptiste nous le dit sans ambage : « Celui qui a l'épouse, c'est l'époux. Mais l'ami de l'époux qui est là et qui l'entend est rempli de joie à la voix de l'époux. Et cette joie m'a été accordée pleinement[4]. »

L'Ancien Testament, les prophètes en particulier, avaient tellement popularisé cette analogie des noces, ou de l'alliance, ou du mariage de Dieu avec son peuple, que Jean-Baptiste n'éprouve pas le besoin d'expliquer davantage sa pensée au peuple qui l'écoute. Il se sait compris sans peine. Bien mieux, c'est Jésus lui-même qui applique à sa propre personne cette analogie : « Faut-il que les amis de l'époux s'attristent et jeûnent pendant que l'époux est là ?[5] » Et nous savons quel usage en a fait saint Paul, notamment dans sa lettre aux Éphésiens[6]; et saint Jean, lui aussi, dans son Apocalypse[7].

Appuyés sur ce contexte, nous pouvons maintenant aborder l'interprétation du texte.

Jésus, aussi bien que sa mère, constate la pénurie de ses hôtes et il s'en émeut comme elle. Ils sont d'accord à l'avance, et tout naturellement, sur ce qu'il y a à faire : donner du vin à leurs hôtes démunis. Il n'est nullement question de divergence ni l'hésitation pour l'un ni pour l'autre; et le ton assuré de leurs paroles le montre bien. C'est que, selon nous, les paroles de Notre-Seigneur : *Quid mihi et tibi mulier? non dum venit hora mea*, se rapportent non seulement aux réalités matérielles et humaines de la noce, mais à leur analogue supérieur, à leur traduction ou transposition spirituelle qui occupait ou même absorbait alors la pensée de Jésus. Et cet analogue supérieur, c'était la pensée et la vision anticipée de ses noces avec l'Église, quand son heure sera venue. Et de même que la vue du froment sur les collines lui fait penser à la moisson des âmes, ou que la vue du pain multiplié pour les foules lui fait penser au pain de sa chair distribué en nourriture, ainsi le vin des noces l'amène à penser au vin de son sang qu'il donnera bientôt, quand son heure sera

4. Jn, 3, 26-31.
5. Mt., 9, 14-17.
6. 5, 21-33.
7. Apoc., 21, 2, 17

venue, aux invités de ses noces. Et cette heure suprême, qu'il appelle solennellement « Mon Heure », c'est d'abord la Cène du jeudi saint, quand il prit le calice du vin, le bénit, le donna à ses apôtres en disant : « Prenez et buvez-en tous, car ceci est le calice de mon sang, le sang de la nouvelle éternelle alliance des nouvelles et éternelles noces qui est répandu pour vous et pour la multitude. » Et c'est ensuite aussi le Calvaire, où son sang répandu coulera, jusqu'à ce que, de son corps endormi dans la mort, de son flanc ouvert par la lance, sorte, avec les dernières gouttes de sang et d'eau mélangés, son épouse l'Église, comme Ève était sortie du flanc du premier homme endormi : *Da nobis per hujus aquae et vini mysterium, ejus divinitatis esse consortes* » offertoire. Et c'est enfin toutes les messes où la Cène et le Calvaire se reproduisent pour assurer aux convives de tous les temps et de tous les lieux le vin des noces mystiques, le précieux sang de Notre-Seigneur. Voilà ce qu'envisage le Christ pour le temps où Son Heure sera venue. Et c'est chose remarquable, précisément, que chaque fois qu'il emploie cette expression « Mon Heure », c'est pour désigner l'heure suprême de sa vie, son heure « H » à lui, l'heure de son sang répandu pour le breuvage de son Église[8].

Si telle est donc la pensée de Jésus aux noces de Cana, telle doit être aussi l'expression de sa pensée, la signification de ses paroles. Il s'ensuit qu'en partant, comme dans toutes les analogies, de la réalité terrestre évoquée dans le *quid mihi et tibi*, — — qu'est-ce que cela pour moi et pour toi que donner du vin matériel à ces noces-là ? combien cela nous est facile et nous coûte peu à moi et à toi. — l'esprit du Christ s'élève à l'analogue supérieur, à ses noces avec l'Église et au vin de son sang qu'il lui faudra donner quand son heure sera venue. Alors ce sera une chose terrible pour lui et pour sa mère, *mihi et tibi*. Mais pour le moment : *quid mihi et tibi?* que c'est facile à cette heure en comparaison de ce que cela sera pour moi et pour toi quand « Mon Heure » sera venue de donner, à mes noces, le vin de mon sang.

---

8. Mt., 26, 45. Mc. 14, 35-41. Jn. 17, 1; 7, 30; 12, 23; 13, 1.

Cette interprétation une fois admise, tous les inconvénients
tés plus haut tombent d'eux-mêmes.

Plus d'inopportunité ni d'obstination dans l'intervention de
ame; ils sont en plein accord, elle et lui, pour le miracle à réa-
ser; plus de dureté dans les paroles de Jésus à sa mère; et plus
contradiction entre ses paroles et ses actes. Leur langage
vèle entre eux une entente tacite pour une réalité d'un autre
dre, où toutes les contradictions apparentes se résolvent dans
mité de leurs pensées et de leur vouloir. Plus de minimisation
la Très Sainte Vierge comme femme et comme mère; elle
est plus la femme méprisée ni la mère rudoyée, mais au con-
aire, par un changement de perspective complet, elle apparaît
udain comme la partenaire et la confidente étonnamment exer-
e de son Fils. Déjà, le seul fait que Marie se contente de dire
son Fils : « Ils n'ont point de vin, sans plus, montre à quel
oint ils se comprennent à demi-mot et se font confiance. *Intel-
genti pauca* : à ceux qui se comprennent, un rien suffit. Cela
it penser à l'expression de Marthe et de Marie pour demander
guérison de leur frère : « Seigneur, celui que vous aimez est
alade »; cette discrétion de langage en dit plus long que les
scours.

Mais ce qui en dit encore beaucoup plus long, c'est la réponse
Jésus à la demande de sa mère : *Quid mihi et tibi? mulier,
ndum venit hora mea* », avec la signification que nous avons
égagée de ces paroles. Que la Sainte Vierge ait pu comprendre
ne pareille chose par simple allusion, indique amplement que
s réalités évoquées par cette allusion : l'Heure suprême de
sus, l'Heure de ses noces avec l'Église, l'Heure du vin de son
ng répandu et donné en breuvage aux convives, lui étaient
abituellement et immédiatement perceptibles en son âme.

Quoi d'étonnant dans ces conditions que Jésus et Marie se
ient retrouvés au Calvaire? Depuis Cana, nous savons que le
ndez-vous était prévu et voulu.

Peut-être nous serait-il permis d'aller encore plus loin dans le
rallélisme entre Cana et le Calvaire, en pensant que ici comme
, la Sainte Vierge a demandé à son Fils le miracle du vin pour
s invités aux noces : *Vinum non habent*. De sorte que, par un
ccord, bien normal au fond, de leurs intentions, de leurs cœurs

et de leurs volontés, le père et la mère de Jésus auraient « donn aussi bien l'un que l'autre leur fils unique pour engendrer le autres enfants. En réponse à quoi viendrait la parole de Jé mourant à sa mère : « Femme, voilà ton Fils »; et à saint Jea « Voilà ta Mère. » A l'une, maintenant que tu m'as sacrifié p ta nouvelle maternité : « Voilà ton Fils. » A l'autre, maintena qu'elle t'a engendré au prix de son Fils unique : « Voilà Mère. »

Quand on voit la Sainte Vierge et son rôle de cette haute quand on voit la mère associée si intimement au Père que le deux vouloirs n'en font qu'un; si intimement associée au F que leurs deux âmes, leurs deux cœurs n'en font qu'un; si in mement associée à l'Esprit-Saint que, sous son ombre, naît au bien le Christ en chacun de ses membres que le Christ en tête, on est bien placé pour comprendre, autant qu'homme p le comprendre ici-bas, ce qu'est la Mère de Dieu et quelle pla elle doit tenir dans notre vie de fils de Dieu, de fils de Marie de frère de Jésus-Christ.

Selon cette nouvelle exégèse, nous traduirions donc ainsi texte : « Quid mihi et tibi, mulier? nondum venit Hora mea *Qu'est-ce que cela pour moi et pour toi, femme? mon He n'est pas encore venue*; avec cette signification précise : « Q peu nous coûte, à Moi et à toi, de donner du vin pour ces noc là, alors que pour mes noces, quand mon Heure sera venu c'est le vin de mon sang qu'il nous faudra donner, Moi et toi

Chanoine Cadoux.

LA RICHESSE DU PAUVRE ET DE SAINTE SURA *

Nous ne savons pas grand'chose sur elle. Mais nous savons de grandes choses : une cathédrale — une « bourse qui ne s'use pas » (Lc, 12, 35) — des assassins convertis — une source ouverte. Voici les poutres apparentes au plafond de sainte Sura, le reste de sa vie nous ne le connaissons pas. Et pourant il est nécessaire, indispensable, comme les murs pour porter le oit de la maison. Presque toujours les livres nous montrent les saints rrivés au plus haut de l'élévation. Ils oublient de nous dire qu'au épart ces saints avaient les pieds sur la terre, les mains dans l'eau e vaisselle.

Nous savons que Sura vivait femme, femme de Hollande. Elle manait, buvait, dormait, comme nous. Travaillait, sans doute aussi, omme nous. Mais à quel ouvrage ? Je ne le sais pas. Pour qu'elle

---

* N.D.L.R. — Nous sommes heureux d'annoncer par ces pages le nouveau nctoral dont elles sont extraites (*Les Saints de tous les jours*), actuellement n cours de rédaction et de publication aux Éditions B. Arthaud (Paris-Grenoble). On voit le côté franchement communiant et spirituel d'une telle euvre, où l'histoire, la psychologie et la légende sont enfin discrets, et où a Communion des Saints reprend tout son sens de présence et d'élévation Dieu. Le caractère universel du dogme est souligné par la participation à elle œuvre d'écrivains et Pères français et étrangers contemporains, de rières et textes anciens, de textes liturgiques... et par sa publication simulnée en France et à l'étranger.

nous soit bien vivante, voulez-vous la voir au milieu de nous? Voulez-vous la voir servante? La servitude est un état de perfection. « Je suis la servante du Seigneur. » Voulez-vous la voir journalière de Dieu et des autres? Balayant la maison des autres? Pelant leurs légumes dans une petite cuisine à carreaux rouges et blancs? Quand le catéchisme vous a appris pour de bon, pour de vrai, que Dieu est partout, il n'y a pas de maison triste, de travail triste sous le soleil, et Sura est joyeuse jusqu'au bout des doigts, jusqu'aux pieds, jusqu'aux cheveux... Elle lave le linge, repasse, ouvre la porte. Elle l'ouvre à tout le monde qui frappe. Même aux marchandes de dentelles. (On lui a pourtant défendu!) « A qui frappe on ouvrira » (Lc, 11, 10). Il en serait parlé dans le royaume de Dieu que Sura n'ouvre pas à quelqu'un qui frappe, encore mieux aux marchands de dentelles. « Une fois qu'ils sont entrés, on ne peut plus se débarrasser de ces gens-là », disent les maîtres. Alors, c'est Sura qui choisit une pièce de dentelle. Mais elle la laisse dans le panier de la marchande, et elle lui donne toujours sa paye du mois pour le seul plaisir d'avoir choisi. Ou bien c'est à un marchand de balais, à un marchand de tapis, à tous pauvres ambulants.

Elle prépare aussi les repas. Elle a même un livre de cuisine pour les plats difficiles. Un livre qui dit :

« Râpé ou non, le gruyère joue un rôle dont l'importance augmente encore lorsque commence la longue période du carême. A la fois aromatique et nutritif, il relève la fadeur des riz et des nouilles, se mêle aux œufs, s'insinue dans les salades, constitue ces petites entrées dont raffolent les petits appétits[1]. »

« Est-ce là un jeûne auquel je prends plaisir, dit mon Dieu? » (Isaïe, 58, 5). En ce temps-là, Sura s'applique comme d'habitude aux repas des maîtres, mais, elle, elle fait la petite souris : les petites souris sont grises comme de la cendre, et elles grignotent les choses dures...

Avez-vous déjà vu une petite souris bâtir une église? Une femme aussi humble? « Tout est possible à celui qui croit » (Mc, 9, 23). Sura a les yeux de la foi aussi grands que les yeux de la charité. Et elle aime Marie, pleine de grâce. Elle va lui parler comme à une voisine

1. *Cuisinons*, février 1938.

soir, quand la journée est pleine de travail jusqu'aux étoiles. Elle sse la rivière, elle entre dans le petit bois où se dressent une croix une Marie au pied de la croix. Elle salue : « Je vous salue, rie... » Et ce n'est pas une salutation mondaine, du bout des lèvres, ais une jubilation d'archange, un ras de joie... Elle va tous les soirs ns le petit bois...

Mais voilà comment elle a bâti son église :

Je pense qu'un soir elle est mise à la porte. (Les chrétiens ne res- nt pas longtemps à la même place, on leur offre vite l'occasion de ire scandale.) Elle aura ouvert, une fois de plus, à une marchande dentelles. Je pense aussi que, ce même soir, une voisine lui a perdu bourse en allant payer le cordonnier. Une vraie bonne chance, rait Sœur Marie-Lucie. Voici donc Sura à la porte, à la nuit, et ns le sou. Vous songez peut-être : « Une mince épreuve pour une inte! » Toute épreuve a sa dureté. Et Sura, avant d'être sainte, ne st pas. C'est justement là, ce soir-là, que se joue presque toute sa inteté. Et il faut brider ce corps qui brait pour la faim, la soif, le mmeil, de toute la force de sa charité et de son espérance : elle vient perdre une place où elle avait le logis, le manger, l'au-jour-le- ur assuré, et tous ses mois à distribuer aux pauvres. Elle aurait pu gretter cette désobéissance aux hommes, cette obéissance à Dieu, ui la mettait à la rue. Et, regrettant, tout perdre, *tout* : l'amitié de ieu. Mais elle ne regrette rien. Et cette pauvre voisine confuse qui égaré la bourse, qu'est-ce que Sura aurait pu lui passer! Ce soir-là u'elle avait terriblement besoin de cette bourse pour dîner et se oucher dans quelque hôtel. Eh bien! cette voisine, Sura la remercie. t elle s'en va coucher sous un porche, se disant : « Dieu m'a retiré a bourse pour ne pas que je la perde. Il me la rendra demain, quand j'en aurai vraiment besoin pour quelque chose qui vaille la eine. » Et elle s'endort comme un tout petit enfant sans histoire. oilà une confiance à forcer la main à Dieu!

Et, le lendemain, elle retrouve sa bourse au commissariat de police. u même instant qu'elle remet la main dessus, quelqu'un dit dans a bouche : « Avec ça je bâtirai une église. » Une inspiration! Sura ompte sa bourse : *un, deux, trois*. Trois deniers! Oui, avec ça elle âtira une église. « Tout est possible à celui qui croit. » Et le mira- le est déjà là, l'église est déjà bâtie. Elle est déjà énorme dans le

verbe : « Je bâtirai une église. » Après, ça n'est plus qu'une question de maçons et de pierres les unes sur les autres. « Et je glorifierai la maison de ma gloire » (Isaïe, 60, 7). Alors, aussitôt les trois deniers dépensés pour l'église, les trois ouvriers et sa nourriture, Sura en retrouve trois autres dans sa bourse. La première fois, elle croit avoir payé l'entrepreneur et les ouvriers en rêve. Et elle veut les repayer. Mais ils s'en défendent. Et elle se dit : « Pourtant, je me suis nourrie, et voilà que j'ai toujours autant. » La seconde paye des maçons se trouve miraculeusement remboursée, comme la première. Et Sura finit de s'étonner. C'est le surcroît, « et cela vous sera donné par surcroît » (Lc, 12, 31), qui se réalise au fond de sa petite bourse noire, par l'opération de la Trinité. Elle reçoit un denier du Père, un du Fils, un du Saint-Esprit. Et ces trois deniers se renouvellent jusqu'à la fin de sa vie. Un peu la même aventure qu'à la veuve de Sarepta : « La farine qui était dans le pot ne manqua point. Et l'huile qui était dans la cruche ne diminua point » (1 Rois, 17, 16). Voilà ce qui nous arriverait, à nous aussi, si nous n'avions pas plus que Sura d'inquiétude pour le lendemain.

L'église, Sura la dédia à Notre-Dame, à cause de cette joie, peut-être, qu'elle avait de la saluer.

A voir ça, à voir cette cathédrale monter, on l'a crue riche, Sura, dans le pays. Je connaissais une femme qu'on a crue riche aussi dans mon pays. Elle s'appelait Zita. Elle cherchait sa vie dans les poubelles. Mais on disait : « Elle est riche comme Crésus. Elle a une paillasse bourrée d'or. » Les gamins crevaient ses vitres avec des pierres, et elle finit par ne plus en avoir. Elle est morte écrasée par un camion, et on n'a trouvé chez elle qu'une paillasse de pauvreté. On devait dire de Sura les mêmes choses : « Elle est riche comme Crésus, elle a plein d'or dans sa paillasse. » C'était tentant pour les pauvres pêcheurs de Dordrecht, qui n'étaient pas pêcheurs d'Évangile. Ils sont passés par la fenêtre de Sura, une nuit, et lui ont coupé la gorge avec un petit couteau à poissons. Elle n'a pas crié. Elle a souri. Et de l'eau a jailli de son cou, de l'eau claire, de l'eau de fontaine. « En ce jour-là une source sera ouverte... pour le péché et pour l'impureté » (Zacharie, 13, 1). « Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive s'écouleront de son sein » (Jn, 7, 38). Les deux hommes n'ont pas su tout de suite ce que ça voulait dire. Ils n'avaient qu'une idée :

disparaître le corps. Après ils fouilleraient la chambre, parce cette petite bourse noire avec trois deniers dedans, là sur une », c'est de l'attrape-nigauds ! Il y a autre chose de caché ! J'ima- qu'ils ont jeté Sura dans la rivière. Mais la source continuait de r de la paillasse. Alors ils ont jeté la paillasse. Ils ne compre- nt pas encore ce que ça voulait dire. Et la source continuait de r du sol. Et quand l'eau leur eut baigné les pieds, cette eau ur le péché et pour l'impureté », les voilà lavés, décrassés de leurs péchés et de leur crime. Ils en ont horreur. Ils courent au , lui disent tout. Et Sura, qui aime ses bourreaux comme deux s enfants nouveau-nés à la lumière, reprend son corps de mar- pour venir demander leur grâce au juge, qu'ils puissent vivre me de bons pêcheurs, des pêcheurs d'Évangile.

aimerais qu'une fois, au moins, nous allions tous ensemble nous à ces eaux qui coulent toujours de la gorge de Sura. Et que, ous avons besoin de toucher et de voir pour croire, sa cathédrale ïe nous persuade de la richesse du pauvre. *Amen*.

ANGLORE.

ACCUEILLIR DIEU

La vie humaine peut se construire sur le roc ou sur le sabl
et le Christ vient nous donner les moyens d'échapper au
sables, dont l'emprise est tellement étendue et mena
çante. Sous des apparences brillantes parfois se poursui
une déperdition lamentable de ce qui est en l'homme l
plus précieux : « Que sert à un homme de gagner l'univers...
si la consistance de son âme se dissout, si son rapport avec Die
est faussé (et ce sont deux noms du même mal). Contre ce risqu
Jésus apporte une renouvellement intérieur, qui est l'effet à la foi
d'une miséricorde gratuite et d'un acte libre de notre part : l
liberté humaine peut s'ouvrir au don de Dieu ou s'y fermer
Aussi les divers thèmes de l'Évangile convergent-ils vers un
idée pratique fondamentale : l'accueil de Dieu. Accueillir Dieu
c'est reconnaître son Envoyé, le Christ, et les envoyés de Jésus
les apôtres; puis le prochain, qu'il faut admettre et aimer. C'es
encore être disponible à tout ce que les événements, les besoin
des autres, nos appels intérieurs peuvent contenir de parole d
Dieu à nous adressée; c'est, à l'occasion de tous les instants d
la vie, être ouvert à l'offre de salut qu'ils portent, recevoir l
transformation de notre être à laquelle ils nous invitent. Tout c
qui vient de Dieu doit être reçu comme tel[1]. Il y faut une atti
tude d'attente, le sens de l'Absolu, le prosternement affectueu

1. Cf. Mt., 10, 41-42 : Celui qui reçoit un prophète à titre de prophè
obtiendra une récompense de prophète..., etc.

vant la Lumière ; et le renoncement total à la tentation (si iversellement dénoncée par l'Écriture) de nous crisper sur us-mêmes et de construire par nos propres moyens une perfec- n née de nous seuls.

Essayons donc de comprendre la nature des actes d'accueil de eu, ou de cette orientation foncière de l'être qui, imprégnant aque acte, en fait un accueil. Le contenu de l'accueil est un fini, un inépuisable, qu'aucune parole ne décrit adéquatement qu'on peut seulement essayer de suggérer. Il est multiforme, exigence n'est pas la même pour tous les hommes ni à tous les stants. Ce qui est demandé au jeune homme riche ne l'était pas la Cananéenne, dont pourtant la foi fut déclarée grande (Mt., , 28). De plus, le disciple normalement progresse, il est convié un itinéraire spirituel concrètement imprévisible, où ses actes ouverture à Dieu auront à s'amplifier et à s'approfondir. Aussi eut-on envisager un *contenu élémentaire* ou initial de l'accueil Dieu, correspondant à peu près à ce qui est demandé à tous, moins à titre de point de départ (mais nous n'essaierons pas délimiter un contenu minimum, en deçà duquel il y aurait à oup sûr refus, détermination trop délicate et sans doute impos- ble); on peut envisager ensuite un *contenu plénier*, où l'accueil rend toute sa dimension, et qui vaut pour tout homme comme léal à poursuivre, même si beaucoup ne doivent pas y arriver out à fait.

Le contenu élémentaire est une droiture, une sorte de saine anchise de l'âme, capable de donner son adhésion à ce qui est ien; en particulier, lorsque le Christ se présente à elle, elle recon- aît qu'il y a en lui une valeur incontestable. C'est l'attitude de ierre à la pêche miraculeuse : « Éloigne-toi de moi, car je suis n homme de péché, Seigneur » (Luc, 5, 8) — peut-on saisir la ureté spirituelle du Christ sans se sentir soi-même impur ? — ais Jésus ne s'éloigne pas, il fait de Pierre son ami. A l'inverse, es pharisiens *dénigrent* et appellent diabolique ce qui est pur : C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons » (Lc, , 15; Mc, 3, 22; Mt., 12, 24); dans ce refus, dans cette fausseté ui préfère appeler mal ce qui est bon, réside le blasphème con- re l'Esprit, barrage radical contre toute grâce ultérieure (et en e sens irrémissible).

Il vaut la peine de réfléchir sur l'attitude intime des pharisiens, dénoncée par Jésus d'un bout à l'autre de sa vie publique elle éclaire remarquablement par contraste la droiture que le Christ demande tout d'abord. Hypocrisie, orgueil, injustice sociale, avarice, formalisme... ce sont là des conséquences visibles les ultimes ramifications issues d'une même racine cachée. C'est cette racine que Jésus met en cause, et elle consiste en un mensonge fondamental de l'âme, en une déviation foncière du cœur de l'intelligence, de la volonté : une déviation dont les auteurs sont inconscients, mais dont ils sont responsables.

L'Évangile indique nettement deux aspects de ce gauchissement intime. D'une part, les pharisiens négligent, comme s'ils étaient au-dessus de cela, l'engagement de toute la personne qu'exige, sous peine d'être une plaisanterie, le culte de Dieu. « Ils disent et ne font pas. Ils lient de lourdes charges et les mettent sur les épaules des hommes, mais eux ne consentent pas à les remuer du bout du doigt... Sous le semblant de vos longues prières, vous dévorez les maisons des veuves » (Mt., 23, 3, 4 et 14; Mc, 12, 40; Lc, 20, 47, et 11, 46). D'autre part, ces hommes sont devenus inaptes à discerner les vraies valeurs morales, à placer les points importants au-dessus des broutilles, à reconnaître quand elle se présente à eux la vraie sainteté : « Vous qui payez la dîme de la menthe et du fenouil et du cumin, et qui avez passé sur les points les plus graves de la Loi, la justice et la bonne foi... Guides aveugles, qui filtrez le moustique et avalez le chameau » (Mt., 23, 23; Lc, 11, 42). La bonté et la grandeur du Christ leur échappent, ils ne sont pas prêts à recevoir une Lumière qui ne vient pas de leurs cadres coutumiers, qui se passe de leurs galons et de leurs titres, c'est-à-dire qui ne vient pas d'eux-mêmes — qui les dérange et qui les condamne, qui requiert d'eux l'effort de se laisser transformer.

Dès lors, nous comprenons le processus qui se développe en l'âme pharisaïque selon un quasi-déterminisme. Chaque fois que la lumière nous est présentée, elle exige de nous le prosternement de l'être devant la vérité, l'acceptation intégrale du jugement que la vérité porte sur notre vie, et la volonté d'agir en conséquence. L'âme pharisienne préfère ne pas voir tout à fait en face l'exigence de Dieu. Elle redoute d'instinct la vérité de Dieu,

la jugerait sans égards, qui réclamerait un changement de vie
ne dépense de générosité. Elle biaise avec la vérité, voilà ce
est grave, elle ne la rejette pas en principe, elle fait profes-
n de s'y soumettre, mais elle en émousse la pointe. Elle évite
se sentir personnellement appelée à un geste décisif, elle ne
e pas utile de se mettre personnellement en mouvement.
me ne prend pas conscience de son imperceptible mensonge,
en prendre conscience serait déjà se laisser juger. Or voici
: l'imperceptible mensonge évolue dans l'ombre, prend des
ensions insoupçonnées, prolifère monstrueusement, accumule
destructions derrière une façade intacte. Et de cette faute
itre la lumière, la sanction la plus directe est l'obscurcisse-
nt du regard, la confusion de la paille et de la poutre. Il n'y
qu'un remède : le retour résolu à l'absolue droiture d'inten-
n; l'humble retour à l'acte libérateur : s'avouer coupable,
e prêt à tout changer en soi s'il le faut. Cet acte d'audace
se le cercle où l'homme s'est enfermé, où son entourage le
intient, où les habitudes de tout un monde l'accrochent. Les
rtes sont ouvertes à l'influence transformante de Dieu.

Quiconque veut vivre de l'Évangile doit examiner en quoi il
nbe personnellement sous l'accusation terrible que le Christ
resse aux pharisiens de tous les temps[2].

Le contenu plénier de l'accueil chrétien de Dieu nous est
mirablement suggéré par la prière du publicain, opposée à la
vertu » pharisaïque (Lc, 18, 10-14), surtout si on en prolonge
leçon par l'enfance spirituelle, la parabole des ouvriers de la
zième heure, et aussi l'épître aux Romains. Les saints de tous
âges ont spontanément retrouvé, souvent en contraste frap-
nt avec la mentalité de leur milieu, ce secret qu'on oublie trop
enseigner, même dans les noviciats : prendre une conscience

---

2. La recherche de droiture — qui est la base, qui est sans doute ce qu'il
it « avoir » au départ pour qu'il nous soit donné davantage (Mt., 13, 12)
me semble assez remarquablement exprimée par le roman de Morgan, *Le
ge Gaskony* : au centre de nous-mêmes il y une voix qui résonne, la vie
damentale et cette voix est claire ou voilée; le tout est de chercher à ce
'elle soit claire. On dira peut-être qu'à ce livre manque la Révélation. Il
prime du moins avec force et pureté l'orientation d'âme sans laquelle la
vélation ne peut être reçue comme telle et perd tout sens pour l'homme.

approfondie de sa misère et faire de la détresse même où cet
conscience nous plonge un *appel éperdu* au Père; cet appel à
fois tragique et illuminé de confiance transfigure l'être humain
car il est l'ouverture la plus totale de l'âme et la réception de l
grâce. Connaître sa misère ne suffit pas; il faut au moins la sent
en sa référence à Dieu, et alors on est convié à lui donner so
vrai nom, qui est péché; il faut encore que la détresse soit appe
et prière, invocation *invocare* : appeler Dieu en soi). On appell
d'autant plus fort que l'on a plus confiance et aussi que l'on sen
davantage l'intensité inexprimable de sa misère. Elle n'est jamai
tristesse, plutôt étonnement : je n'aurais pas cru que ce fût à c
point-là; mais c'est à un tel point qu'il n'y a rien à faire. Il es
rare qu'elle apparaisse d'abord comme une perversité criminelle
mais on la ressent plutôt comme attachement aux vanités, ten
dance à la dispersion : l'action ordinaire des hommes est vide
et si par hasard notre regard devient clair, nous sommes surpri
de l'illusion immense, enfin constatée, qui envahit toute vi
humaine, faisant croire importants des buts insipides et inanes[3].
Mais, même le sachant, nous restons impuissants contre la mon
tée des vanités en nous. S'en apercevoir ne doit pas conduire à
l'amertume ou à une résignation vieillote, mais à la joie énergi
que de celui qui est libéré. Alors les moyens sur lesquels l'homme
superficiel mise spontanément : effort, discipline, orientation
instinctives, civilisation..., sont reconnus absolument hors de
proportion avec le mal. À moins qu'ils ne soient parcourus pa
un souffle divin, dont nous ne disposons pas, et qui doit être
demandé : une sorte de miracle est possible, par lequel ce
moyens ou d'autres ou notre simple réceptivité deviennent por
teurs de grâce et indiciblement efficaces. L'Évangile connaît
comme les Psaumes et le Livre de la Sagesse, le merveilleux
bonheur d'être juste ; il est vrai qu'une misère fondamentale

3. Voir dans *Revue de Paris*, mars 1947, le *Journal d'un condamné à mort*
celui qui a pris contact avec la mort avant que la lucidité et la force l'aien
quitté rit des activités et des préoccupations où les hommes tourbillonnen
où lui-même a tourbillonné longtemps; seuls l'amour vrai, l'amitié et l
recherche mystique (l'effort pour trouver Dieu) n'apparaissent pas illusoire
— peut-être aussi l'art, mais ce n'est pas sûr.

heure, mais cela n'a plus aucune importance, c'est dans l'or-
, et en un sens c'est bien; elle cessera d'être péché si Dieu
t son trésor en nos vases d'argile. L'acte religieux par excel-
ce, détresse-appel, abîme-invocation, mort-naissance, parti-
e de la Croix et réalise l'entrée dans la vraie vie.
e placer dans « l'axe de détresse », comme Péguy l'a pres-
ti, apparaît donc comme le seul moyen de n'être pas fermé.
l'homme n'a de valeur authentique que par réception (à sa
sure, mais à sa pleine mesure) de la valeur de Dieu, si notre
ision consiste à nous complaire dans une valeur close de Dieu
donc fausse (et ce sont là des thèmes fondamentaux de l'Écri-
e), il est normal que l'ouverture valorisante exige la nudité
l'âme. C'est d'une vertu de pauvreté qu'il s'agit : accepter
perdre les soutiens habituels qui font la satisfaction illusoire
l'homme. Accepter d'abord de vivre sans s'estimer soi-même :
st là une clef, une condition initiale, comme sainte Thérèse de
ieux, par exemple, l'a vigoureusement compris[4]. Non qu'il
lle s'exagérer ses défauts : il suffit bien de se voir comme on
, mais cela même demande une sorte d'héroïsme. Il y a dans
s vies une foule de satisfactions qui sont sources de divertisse-
ent, au sens de Pascal : elles nous écartent de la considération
cide de notre destinée. Et c'est cela qui nous ferme. La ferme-
re la plus hermétique est garantie par la complaisance phari-
ïque de l'homme en sa propre vertu. Il faut à n'importe quel
ix rompre avec cette complaisance et toutes satisfactions com-
rables, créatrices de fausses sécurités et d'assurance trom-
use. Très souvent nos attaches sont si fortes, notre répugnance
stinctive devant la vraie pauvreté d'âme est si peu déracinable
t notre manque d'imagination empêchant de concevoir jus-

4. Le livre de Van der Meersch, *La petite sainte Thérèse*, me semble l'ex-
osé le plus intelligible, pour qui n'est pas théologien, du point essentiel. Il ga-
erait sans doute à indiquer plus explicitement que la prise de conscience
hérésienne du néant humain est appel éperdu et confiant à Dieu. Avec cette
ule réserve, il est à conseiller pour comprendre ce qu'il y a de théologal
ez Thérèse. Peut-être a-t-il voulu rendre la leçon accessible à ceux même
ombien nombreux aujourd'hui) qui ne sont pas très sûrs de l'existence de
ieu. Mais la référence explicite à Dieu donne seule son sens évangélique à
expérience du néant humain.

qu'où cette pauvreté doit être poussée) qu'une détresse effecti
est nécessaire : la maladie, la faim, le mépris... En elle-même
misère extérieure n'est rien, il faut même l'appeler un mal,
une certaine harmonie physique, par exemple, peut être pl
favorable à une pleine possession par l'homme de sa libert
Seulement notre liberté s'enlise d'ordinaire dans le médiocr
une attention à soi-même emprisonne l'âme en d'épaisses car
paces — si nous ne sommes pas acculés à un point de détres
où nous perdons la partie, où nous renonçons par force à no
pomponner et nous parfumer. Encore faut-il dans ce cas évit
la crispation sur ce qui reste : l'abandon à Dieu ne va pas
soi, même pour celui qui meurt. L'essentiel n'est pas la mo
temporelle ou ses ébauches, mais l'utilisation de tout, mort o
vie, pour l'ouverture à Dieu, la disponibilité et l'invocation. L
renoncement est une attitude de principe, antérieur à la questio
de l'usage ou du non-usage, et s'exerçant également dans le
deux cas. Il n'est aucunement l'interdiction de trouver de la joi
dans l'usage, mais une purification et une multiplication de cett
joie, comme le montre l'exemple de saint François d'Assise, d
saint Louis et de bien d'autres. Le renoncement est l'acte d
l'âme qui se libère d'une glu et se met en position d'en êtr
toujours libérée. Mais les opérations de détachement intérieu
sont favorisées par l'amorce au moins d'un détachement maté
riel; il y a une valeur symbolique de la maladie et de la pau
vreté : rien comme elles ne nous fait comprendre l'existence
effarante d'une autre maladie et d'une autre insuffisance, qu
sont la misère de l'âme. Dans presque tous les cas, un aspect d
dénuement, comparable à une mort, jouera un rôle primordial
dans notre sanctification — avec une rénovation ou une nais-
sance, qui peut être ou n'être pas psychologiquement ressentie,
et une prière qui varie de la supplication angoissée à la très sim-
ple union d'amour.

S'adresser à Dieu par le Christ, pour recevoir de lui, serait
donc le geste évangélique le plus caractéristique : il est bien
entendu, d'ailleurs, que l'initiative du don de miséricorde appar-
tient à Dieu, et nous ne faisons qu'y répondre. Deux notions de
l'Évangile, la foi et l'enfance spirituelle, sont particulièrement
expressives de ce que Jésus demande.

La notion évangélique de foi est reprise de l'Ancien Testament. 'hébreu AMaN (croire) signifie proprement *s'appuyer sur la orce d'un autre*[5]. Dieu seul est par lui-même bon, heureux, énéreux, saint, parfait; et l'homme n'est tout cela que s'il par- cipe à l'excellence de Dieu, s'il reçoit de lui une solidité ou ne validité qu'il ne peut acquérir ni maintenir autrement. Pla- er sa confiance en l'Absolu de Dieu et sa sainteté, implorer son ecours, lui obéir, renoncer pour cela à nos plans trop humains t à nos idées toujours contestables, être prêt à tout ce que Dieu emandera, ce sont des formes et des éléments nécessaires de la oi. Croire, c'est d'abord ne pas balancer entre l'Absolu de Dieu t les apparences sur lesquelles les hommes fondent d'ordinaire urs jugements et leurs actions[6]. C'est aussi demander l'aide de ieu et s'ouvrir sans réserve à son influence. Ainsi la femme ananéenne dont Jésus exauce la prière : « Femme, ta foi est rande » (Mt., 15, 28), et le centurion de Capharnaüm : « Je n'ai rouvé autant de foi chez personne en Israël » (Mt., 8, 10; Lc, 7,), se font admirer par les mêmes traits : aveu de leur misère, econnaissance de la puissance divine, imploration et remise de oi au Christ.

---

5. D'où prendre au sérieux, considérer comme stable, donner sa confiance, roire (ceci à l'hiphil; au qal : élever, fortifier; au niphal : être fort, stable, érieux). Ainsi :

Is., 7, 9 : Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas; littéralement : i vous ne vous laissez pas *stabiliser*, vous ne serez pas *stables*.

2 Chr., 20, 20 : Appuyez-vous sur la *force* de Yahvé et vous serez *fortifiés*. Même racine que AMeN (c'est sûr, d'accord) : croire, c'est dire Amen à ieu. (Nous devons ces indications au R. P. Hardouin-Duparc.)

6. Noter les exemples de foi de l'épître aux Hébreux. Croire, c'est être sûr ue les promessss de Dieu se réaliseront : ainsi Moïse « comme s'il voyait ce ui est invisible » (11, 27) et apercevait comme une réalité solide ce qui est nnoncé par Dieu et n'apparaît pas encore aux hommes. Il appartient au même geste de l'âme d'accepter sans discuter et malgré les préférences humai- es le dessein de Dieu et sa volonté. Moïse renonce au titre de fils de la fille le Pharaon, aimant mieux être maltraité avec le peuple de Dieu (11, 25). es croyants ont souffert les moqueries, ont erré, ont péri par les tortures 11, 35 et suiv.). Et au sommet Jésus, exemple suprême de foi, a souffert sur a croix, parce que c'était la carrière ouverte par Dieu pour y courir (12, 2). Dans l'Évangile la notion de foi est plus riche encore et plus profondé- ment humaine, impliquant habituellement détresse et imploration.

L'enfance spirituelle est aussi une attitude d'espoir et de ré
ceptivité : l'enfant est un être qui n'essaie pas de construire pa
lui-même sa vie et de boucler sa perfection par ses propres
moyens, c'est un être *de besoin*, il attend à peu près tout de plu
grands que lui. Ainsi le vrai chrétien aura toujours conscienc
de son abîme d'insuffisance, et il criera vers Dieu pour être
comblé aussi bien en sainteté qu'en bonheur. Les « orgueilleux »
dont la mention est fréquente dans l'Ancien Testament[7], son
ceux qui croient n'avoir pas besoin de Dieu; à l'inverse, le dis
ciple du Christ implore, espère et, attendant son bien essentie
d'un don de Dieu, se met en état de le recevoir. L'exemple du
Christ, spécialement le soir du jeudi saint, montre ce que l'act
d'abandon religieux comporte de tendresse et d'énergie.

Comment notre accueil de Dieu évoluera-t-il d'une droiture
initiale encore sommaire à la plénitude de l'appel mystique?
C'est le secret de chacun et encore plus celui du Père. On peu
signaler comme une étape, ou plutôt, car elle comporte tous les
degrés de profondeur, comme une caractéristique de toutes les
étapes, ce que Kierkegaard appelle *l'intérêt passionné du sujet
pour sa propre béatitude*; cela peut s'exprimer encore : intérêt
passionné du sujet pour Dieu, ou pour la perfection de son rap
port avec Dieu. Ces divers aspects sont équivalents, mais psycho
logiquement l'attention se déplace : au début, on désire bien
vivre, puis on cherche le soi-même éternel et absolu, puis c'est
à Dieu en lui-même qu'on s'intéresse. Certes, l'orientation vers
Dieu est intégrante, elle assume bien des valeurs : force person
nelle, virilité de l'intelligence et de l'action, ouverture aux autres
hommes, contact intime avec le cosmos (et tout cela est vécu par
le Christ), mais de plus en plus ces aspects apparaîtront secon
daires devant la recherche de Dieu comme tel.

La liberté humaine est un mystère. Ce qui est certain, c'est que
nous en faisons d'habitude un usage dissociant, où la valeur de
notre vie tombe en poussière; c'est aussi, pour le chrétien, que
son usage intégral exige une sorte de saut en Dieu : nous misons

7. Ainsi Habacuc, 2, 4 : Celui dont l'âme s'enfle au dedans de lui n'est pa
dans le droit chemin, mais le juste vivra par sa foi (ces derniers mots son
repris, Rom., 1, 17, et Gal., 3, 11).

ut sur l'appel éperdu qui est accueil et déjà réception et grâce, l'encontre de nos idées spontanées, qui miseraient tout sur un age raisonnable de nos ressources, sans appel à un Transcen- nt — mais l'usage raisonnable s'est révélé, sauf appel, impos- ble[8]. Dans la rémission de soi-même à Dieu, la liberté, qui aint d'abord de se détruire, ne tarde pas à s'apercevoir au ntraire qu'elle accède à son intégrité. Alors que le divertisse- ent pascalien nous éloigne de connaître la situation fondamen- le de l'homme, il est une attitude fondamentale qui nous y ra- ène et s'y adapte, c'est celle que nous enseigne l'Évangile. Il faut sayer d'en percevoir la cime, acte religieux suprême, duquel ute la vie doit participer. Notre existence comporte des instants ajeurs, qui doivent commander tous les autres et leur donner le n; l'acte sommet de la liberté imprégnera une foule d'actions, ui lui garderont fidélité en s'efforçant de pratiquer la vertu — ne vertu qui ne risquera plus d'être pharisaïque. L'accueil de ieu dans l'oraison (toujours premier) resterait trop platonique inauthentique s'il ne s'incarnait à longueur de journée dans pratique des commandements et tout spécialement dans l'ac- ueil du prochain. Recevoir le prochain d'une âme entièrement ompréhensive et voulant son bien (avec discrétion et tact) cons- tue l'une des formes les plus réelles de l'accueil de Dieu.

A. Rabut, O. P.

---

8. Kierkegaard semble avoir remarquablement compris cette idée, au moins our l'essentiel, dans l'opposition des trois stades de vie : stade esthétique t vie de jouissance, consacrée à jouir des beautés immédiates et reflets vides) l'instant; stade éthique, cherchant le bonheur dans le devoir; stade reli- eux, avec saut dans l'éternel, foi pure, « négation » de tout le fini, ouver- ure d'âme qui nous rend contemporains du Christ et nous met en contact ésent avec lui. Le saut utilise et surmonte l'angoisse de la liberté saisie de ertige et incapable autrement d'un choix absolu.

La déréliction (*Geworfenheit*) de Heidegger me paraît être un premier pas ns la direction juste — et pour certains tempéraments très particulièrement liable; un second pas suffirait pour être tout à fait au centre; encore ce cond pas doit-il être franchi, et il demande que l'on porte avec l'Évangile ute son attention et sa plus pure énergie sur le rapport du sujet à Dieu.

LE SENS SPIRITUEL DU REPOS

Le repos. Il y a celui que nous nous octroyons au terme d'u labeur pénible. Si ce labeur a été prolongé, il a tout acca paré en nous : nos forces dont il a épuisé les réserves notre puissance d'application et notre tension nerveuse il a atteint la vigueur même du corps. Aussi sentons-nou le besoin d'une halte avant la reprise. L'esprit se détend et oubli ses inquiétudes, l'imagination s'apaise, le corps lui aussi part cipe à ce calme bienfaisant et il y trouve une occasion de se res saisir. Le repos est une loi de la vie.

Il y a aussi celui que Dieu nous impose, et c'est le drame d certaines existences, drame douloureux s'il en est et dont il es difficile de bien saisir au premier abord l'opportunité. Vous étie engagé dans une activité heureuse et apparemment bénie. Vot vie, votre action, votre cœur, toutes vos forces se trouvaien appliqués à un apostolat auquel il semblait que vous aviez to donné. Et soudainement, sans que rien ait pu vous en expliqu le motif, voici que tout s'arrête. Vos forces sont à bout, la mala die vous atteint et une immobilité totale deviendra pour vo une exigence à laquelle vous serez bien obligé de vous soumettr si dure et si inexplicable qu'elle vous apparaisse. C'est le my tère de certaines vies brisées dans leur élan et pour de longs mo réduites à se morfondre dans le silence d'un hôpital ou d'u sana, sans qu'il soit possible pour elles d'entrevoir le jour o l'épreuve cessera.

Considéré sous ce double aspect de cessation libre mais néce saire d'une activité et de brutale séparation d'un labeur aimé o

main de Dieu se manifeste, le repos peut-il revêtir une valeur
pirituelle, a-t-il un « sens » divin? Voilà ce qu'il importe de
voir et ce que nous voudrions rechercher ici.

A première vue, pourquoi pas? Pourquoi le repos serait-il
celu de cette orientation surnaturelle que nous voulons donner
notre vie tout entière? Le chrétien, en effet, ne regarde pas sa
le avec des yeux ordinaires. Il craindrait de s'égarer ou, tout au
oins, d'en méconnaître en partie la véritable grandeur. Selon
heureuse formule de sainte Catherine de Sienne, il doit cons-
mment avoir « le regard dilaté par la pupille de la très sainte
oi ». Là se trouve pour lui la manière originale de juger toutes
noses : il soumettra son activité à une lumière supérieure qui
ui vient de Dieu. Rien qui ne doive, selon lui, échapper à cette
larté sous peine de se sentir compromis. Sa vie va revêtir, dès
ors, un « sens » particulier et va s'apprécier selon une estima-
on surnaturelle produite et entretenue en lui par le Saint-
sprit.

Désirant rester dans cette ligne, pourquoi le chrétien ne juge-
ait-il pas aussi son repos à cette lumière? Ce repos représente
our lui une valeur de vie; il vient normalement s'insérer parmi
es activités multiples, il est commandé par elles, et selon la
anière dont il sera conçu, pratiqué, il agira sur l'ensemble de
existence. Bien compris, il pourvoira tout à la fois à la santé
u corps, à la productivité de l'esprit, à l'équilibre de la vie
out entière. Mais s'il y a déviation dans son utilisation, cette
elle ordonnance se trouvera détruite du même coup. Les direc-
eurs d'âmes ne le savent que trop : plus d'un, au moment des
acances, ne voit pas partir tel ou tel sans un serrement de cœur
arce qu'il entrevoit pour eux une réelle possibilité de déchoir et
e perdre ainsi le bénéfice de longs mois d'efforts patiemment
oursuivis.

Or, une activité chrétienne — et nous verrons que le repos en
st une des plus authentiques — qui ne rapproche pas de Dieu
t qui ne sert pas à resserrer notre intimité avec lui est pratique-
nent perdue sur le plan surnaturel, le seul qui nous intéresse
ésentement. Il semble qu'il faille trouver, dans ce manque
l'imprégnation chrétienne du repos, la raison de la lenteur de
ertaines âmes dans le progrès spirituel : on gaspille en peu de

temps ce qu'on a accumulé dans le travail de tous les jours. Peu même parmi les meilleurs, savent trouver en lui le secret d'une reprise énergique de leur activité et d'une vitalité renouvelée.

L'utilisation surnaturelle du repos, à vrai dire, est chose délicate. On rapprocherait volontiers son cas de celui de la maladie capables tous deux d'élever une âme et de la rapprocher de Dieu ou de devenir l'occasion pour elle d'une dégringolade morale dont les effets funestes font parfois sentir longtemps leur influence. De la maladie, l'auteur de l'*Imitation* dit sagement « La maladie ne rend pas l'homme fragile, elle montre ce qu'il est. » A la manière dont un chrétien conçoit son repos et l'utilise, on peut reconnaître aisément où il en est de son ascension vers Dieu et de son effort spirituel.

Ce sont ces constatations d'expérience qui nous ont amené à étudier le repos sur le plan spirituel. Y a-t-il un « sens spirituel » du repos? Quelles sont ses utilisations possibles pour la montée des âmes? C'est à ces deux questions que nous voudrions répondre.

*
* *

Le repos est d'institution divine. Cette institution est même l'une des plus anciennes vers lesquelles nous puissions remonter, puisque nous la trouvons mentionnée dès le premier chapitre de la Genèse. Il y est dit, en effet, qu'après avoir créé le monde en six jours, Dieu *se reposa* le septième (Gen., 2, 2)[1].

Cette vérité, si évidente qu'elle paraisse, est aussi l'une de celles que l'homme a le plus tendance à oublier. Chose surpre-

---

1. Nous rejoignons ici quelques-unes des conclusions du Congrès de Pastorale Liturgique de Lyon (1947). Les différents rapports de ce congrès ont paru aux éditions Robert Laffon (1948) sous le titre : *Le Jour du Seigneur*. Le thème du repos n'y est pas étudié pour lui-même. Il n'y est fait mention qu'incidemment à propos de la sanctification du dimanche. Les réflexions présentes ont voulu, tout en profitant de l'enseignement donné à ce congrès, considérer ce problème de la vie spirituelle pour lui-même et le situer dans la psychologie religieuse.

inte, il consent plus volontiers au travail qu'au repos, et ce est pas une de ses moindres épreuves que de se voir réduit à inaction par l'âge ou la maladie. Il lui semble qu'il ne « fait » us rien. Pour lui, « se reposer » devient rapidement synonyme paresse, et de là à se croire inutile, la distance n'est pas ngue.

Dieu le savait. Aussi dut-il le rappeler solennellement à Moïse en faire un des préceptes les plus impératifs de sa Loi. *Souens-toi du jour du repos pour le sanctifier. Tu travailleras six urs, et tu feras toute ton œuvre ; mais le septième jour est le pos du Seigneur, ton Dieu : tu ne feras aucune œuvre en ce ur-là.* Et il livre tout de suite le motif de son injonction : *Car Seigneur a fait en six jours les cieux, la terre, la mer et tout ce ui y est contenu, et il s'est reposé le septième jour : c'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du repos et l'a sanctifié* (Ex., 20, 11).

Ce caractère divin du repos, il importe de le bien comprendre in de demeurer dans la ligne même où Dieu l'a conçu. Au lieu e le considérer du simple point de vue humain, comme on le it la plupart du temps (et c'est en ce sens que l'on parle d'utisation et de valeur humaine des loisirs), nous en tirerons davange de fruits si nous l'envisageons à la clarté de son institution ivine, c'est-à-dire en demeurant strictement sur le plan de la ensée divine et de son prolongement spirituel.

Tel est donc le problème. Que nous dit l'Écriture du repos? ue nous révèle-t-elle des intentions de Dieu à son égard ? Nous 'avons qu'à gagner à entreprendre cette enquête qui nous livrera secret divin.

Un premier fait s'impose à nous : le repos fait partie de la loi ême du travail. Dieu a décrété que le travail serait la loi de 'homme ; mais il a décidé aussi qu'au terme de ce travail et omme son couronnement naturel, il y aurait le repos. « La harge qui s'accumule durant un jour est trop grande pour être omplètement résorbée par une nuit; il reste un excédent de fatigue et le besoin d'une compensation plus radicale. C'est une elle détente qu'après avoir vécu six jours, on attend non seulement d'une nuit, mais de la durée de vingt-quatre heures pleines. Il peut même arriver que ce repos hebdomadaire d'un jour

plein ne résorbe pas complètement l'excédent de tension et que des vacances de plusieurs jours restent nécessaires[2]. »

Cependant, nous n'aurions qu'une vue partielle du repos, une vue trop humaine, si nous le considérions uniquement comme la détente exigée par la périodicité des besoins de la vie. Il porte dans sa signification quelque chose de plus. La Bible nous invite à le considérer sous son aspect proprement religieux. R. Guardini s'est appliqué à mettre en lumière cet enrichissement nouveau. « L'homme, dit-il, est créé à la ressemblance de Dieu. Il domine en lieutenant de Dieu dans la création. Le jour du Seigneur (celui de son repos) lui procurait le renouvellement périodique de ses forces et surtout l'invitait à déposer sa couronne aux pieds de Dieu... Le sabbat avant la lettre était le jour où l'homme disait à Dieu : « Ce n'est pas moi le Seigneur, c'est vous; ce que j'ai fait, ce n'est pas mon œuvre, mais la vôtre. » Le contenu de ce sabbat des origines était adoration et jubilation, vérité et beauté[3]. » Et pour montrer à quel point il tenait à ce repos, comme s'il lui était d'une certaine manière nécessaire, Dieu a voulu lui-même nous en donner le premier l'exemple.

Le fait est indéniable : il appartient à l'Écriture. Mais pour indéniable qu'il soit, il n'en est pas moins un « mystère » dans son interprétation. Pour nous en persuader, rappelons-nous qu'en transmettant ses commandements à Moïse, Dieu avait strictement précisé cette loi du repos parallèlement à celle du travail qui lui tenait tant à cœur. Et pour en marquer le caractère de particulière gravité, il l'imposa même, précise l'Écriture, *sous peine de mort*, ce qu'il ne fit pour aucun autre précepte de sa Loi. A n'en pas douter, il s'agit là d'une institution tout à fait centrale dans la vie du peuple de Dieu (Ex., 31, 14-15)[4].

Si vous interrogez, en effet, l'histoire d'Israël, vous y verrez

---

2. R. Guardini, *Le Jour du Seigneur dans l'histoire du salut*. Congrès de Lyon, 1947, p. 185.

3. *Op. cit.*, p. 187.

4. Cf. le bel exposé du R. P. Ubach, O. P., *Le Jour du Seigneur*, *les Sources bibliques*, pp. 81-104.

ie Dieu a fait de l'observation du sabbat, jour de repos par
cellence, la caractéristique la plus visible de son peuple. Avant
ême de l'entretenir du culte à lui rendre, Dieu parla de repos
garder. Un voyageur a raconté que lors d'un séjour aux Indes,
vendredi soir, il avait été étonné d'un spectacle inattendu qui
était offert à lui. La ville était toute bruissante du vacarme
abituel de la vie hindoue. Mais il y avait une petite rue où tout
ait tranquille. Il y voyait des maisons devant lesquelles brû-
ient de petites lampes à huile. En s'approchant, il comprit
ourquoi. Il vit, dans chaque maison, des hommes et des femmes
nchés sur de gros rouleaux de parchemin, tout couverts de
ractères hébraïques. C'était le quartier des Juifs, émigrés de
ur pays depuis une dizaine de siècles, mais restés fidèles à la
ande tradition de leur pays. C'était le sabbat du Seigneur,
lébré au milieu d'un peuple idolâtre et païen. Et le voyageur
ajouter cette réflexion : « Il n'est pas douteux que cette intran-
geance magnifique au sujet du sabbat explique pourquoi ils sont
ujours là comme un peuple distinct et n'ont pas été absorbés
ar les masses asiatiques. »

Cependant, se peut-il que le repos ait pour nous la même signi-
cation? Qu'il ait possédé ce caractère spécifique pour le peuple
uif, qu'il ait été le signe auquel on le discernait parmi les
ations, nous le comprenons. Toutefois, en ce qui nous regarde,
ous n'avons nul besoin de nous distinguer de cette manière
articulière. La spiritualité chrétienne n'est-elle pas entrée dans
et esprit en mettant plutôt l'accent sur le culte à rendre à Dieu
ue sur le repos à garder? N'est-ce pas là une indication de l'é-
olution des pensées?

D'autre part, ne pourrait-on pas dire que c'est là une manière
range de célébrer le « jour du Seigneur » par le repos? Qu'un
our soit mis à part pour l'adoration et le culte, soit. Nous l'ad-
ettons sans trop de peine. Mais pour le repos? Et pourquoi ces
esures contre ceux qui ne voudront pas se reposer? Ne peut-on
as adorer Dieu en travaillant? Ne faut-il pas dire, en définitive,
ue cet aspect du commandement divin appartient au judaïsme
ieul et ne nous concerne pas? Ne sommes-nous pas là devant un
récepte bien antique, étranger à notre vie d'aujourd'hui? Jadis
onction importante dans la vie du peuple juif, le repos a perdu

pour nous son sens réel et ne représente plus qu'une notion périmée.

Il est vrai que ce commandement représentait une institution spécifique de la vie religieuse et sociale du peuple juif. Mais prenons-y garde et ne croyons surtout pas qu'il ne contient plus rien pour nous et qu'il est à jamais vidé de toute sa vitalité spirituelle. A y regarder de près, il renferme une vérité permanente, et ici, sous un aspect particulier, nous discernons la valeur éternelle des préceptes divins. Par-delà Israël, c'est nous qu'ils atteignent. Ils sont toujours le *signe* de l'Alliance de Dieu avec son peuple. Ils nous atteignent dans les profondeurs mêmes de l'âme et peuvent toujours féconder notre vie pour l'élever jusqu'à Dieu.

Comment discerner ce qui nous est adressé pour que nous puissions incorporer cette vérité et en vivre?

Un texte d'Ézéchiel (20, 12) va nous livrer le secret de Dieu. Celui-ci parle à son peuple et, avec une complaisance marquée, il énumère ses multiples interventions à son endroit : le serment qu'il avait fait de le faire sortir du pays d'Égypte et de l'amener dans un pays qu'il avait exploré lui-même, « le joyau de tous les pays ». Il l'avait conduit au désert et lui avait donné une à une ses ordonnances, « afin que quiconque les pratique ait la vie ». Et voici que Dieu en arrive à la révélation de ce secret qui, pour lui, sera le signe particulier auquel on pourra, à travers les siècles, reconnaître l'amour de choix qu'il porta à Israël et comme le sommet de ses attentions délicates à son égard : l'institution du repos du sabbat. *Je leur donnai aussi mes sabbats pour servir de signe entre moi et eux, pour qu'ils connussent que je suis le Seigneur qui les sanctifie.*

Dieu n'a pas agi autrement avec nous. Il demeure fidèle; son amour n'a pas changé, et quand il nous enjoint le repos, il nous en dit la raison profonde : « Souvenez-vous que, dans votre vie, le travail ne doit pas avoir le dernier mot. Acceptez cette possibilité que je vous offre de vous sanctifier. Il ne faut pas que ce travail qui remplit vos journées devienne pour vous une obsession. N'en soyez pas esclaves et votre vie gagnera en profondeur. Apprenez à vous reposer avec moi et devant moi. »

C'est, en effet, une des données constantes de la spiritualité que celle-ci : nos œuvres n'ont de valeur, aux yeux de Dieu, que

elles sont faites pour lui. Mais comment nous maintiendrons-
us dans cet esprit si, de temps en temps, nous ne nous arrêtons
s pour nous retourner vers Dieu et ausculter notre vie sous son
gard ? Beaucoup, de nos jours, ont prêché l'évangile du travail;
ont glorifié le travail en lui-même, et ils n'ont pas pris garde
'ils étaient en train de transformer l'humanité en une four-
ilière sans Dieu, sans joie, sans liberté d'âme. Loin de nous,
rtes, la pensée de mésestimer la valeur humaine et spirituelle
travail; nous savons les hautes perspectives de vie et la puis-
nce de sanctification qu'il recèle. Mais nous devons à la vérité
dire que dans cette idéologie du travailleur qui doit « sacri-
r » sa vie au travail, il y a un grave danger qui nous menace.
ombien, de nos jours, ne se demandent même plus pour qui
pourquoi ils travaillent. Le travail chrétien, lui, ne trouvera
pleine fécondité que s'il est encadré de « zones » de repos
endant lesquelles le Seigneur pourra nous sanctifier.

Ce n'est pas tout. Il est possible de pousser plus avant encore
nalyse de ce texte du prophète. Nous pouvons aller jusqu'à
re ceci : dans ce repos que Dieu nous accorde comme un signe
un gage de son amour, nous devrons trouver une expression
ouvelle de notre besoin de Dieu. Comment cela ?

L'explication en est simple. Regardez autour de vous. Combien
e vies fiévreuses qui s'agitent de nos jours en des activités tou-
ours plus nombreuses. On court; on cherche à accumuler toutes
ortes de biens, on se perd dans les projets d'avenir. Au fond, que
eut-on ? Que cherche-t-on ? On veut penser et vivre avec plus
'intensité. Il s'agit de donner un rythme toujours plus rapide à
vie, à le « forcer », comme l'on dit. Là se trouve pour beau-
oup le secret du bonheur, le moyen par excellence de chasser
ennui de la vie, ce *taedium vitae* que les Anciens connaissaient
éjà et qu'ils ont finement analysé à la suite de Cassien. Oui, il
ut oublier les tracas, les vicissitudes de l'existence.

Alors la voix de Dieu se fait entendre : « De grâce, arrêtez-
ous; cessez de vous agiter. A vous comporter de la sorte, vous
llez vider votre vie de sa vraie substance. Apprenez donc à vous
eposer près de moi et devant moi; sachez reconnaître que « je
uis le Seigneur qui sanctifie ».

La ligne tracée par Dieu est nette. *Vous observerez le sabbat*,

car c'est pour vous une chose sainte ; celui qui fera quelqu ouvrage ce jour-là sera retranché du milieu de mon peuple (Ex. 31, 14). — *Ce sera entre moi et les enfants d'Israël, un signe perpétuité, car en six jours le Seigneur a fait le ciel et la terre et le septième jour il a cessé son œuvre et il s'est reposé* (Ex., 31 17). Ainsi ce repos sera à perpétuité un signe de l'Alliance entr Dieu et son peuple. Par l'observation de ce repos sacré, le peupl élu reconnaît dans un acte qu'il appartient à Dieu [5]. C'est la par de Dieu qu'il réserve comme un témoignage de son apparte nance. Nous voyons par là que l'argument social en vertu duque le repos est d'abord établi pour ceux qui ont travaillé — bien qu l'Écriture ne le méconnaisse pas — ne vient qu'en second lieu Tout l'accent est mis sur la grande raison d'être du sabbat : i est le jour mis à part par Dieu et pour Dieu.

L'important, en ce qui nous concerne, est d'entendre ce mes sage, qui n'a rien perdu de son actualité, et d'y répondre par un attitude sincèrement chrétienne. De nos jours, nous assistons à une revalorisation religieuse du dimanche. On aime revenir au sources de la liturgie pour y trouver un rajeunissement de l vitalité spirituelle. Une partie seulement du chemin serait fait si nous ne trouvions pas aussi le sens spirituel du repos qui, seul permet un culte vivant et vécu. Nous nous trouvons ainsi en pré sence de deux notions, culte et repos, que nous juxtaposons d'or dinaire et qui, en réalité, sont étroitement unies et se condition nent mutuellement. Seul le repos compris à la manière de Dieu permettra le culte authentique. Les âmes ferventes le savent, e ce n'est pas une de nos moindres joies que de constater l'empres sement de nos milieux d'Action Catholique à consacrer une par tie de leurs heures de repos à prier et à réfléchir en commun sur les problèmes multiples que pose leur vie de chaque jour. Retour à une conception surnaturelle du repos qui sauve de l'abêtisse ment où tant d'autres s'enlisent; acceptation aussi de la pri

5. Nous rejoignons ici une autre pensée de R. Guardini : « Le sabbat... c'es le jour où l'homme prend conscience de sa dignité : il est créature de Dieu image de Dieu, soutenu par Dieu en vue d'une rédemption à venir. C'est enfin, et avant tout, le jour où l'homme doit se souvenir de Dieu d'une ma nière plus particulière, de ce Dieu que les soucis de la vie ont tendance à lu faire oublier les autres jours » (*Le Jour du Seigneur*, p. 192).

uté divine : il s'agit de témoigner que notre Dieu est le seul gneur.

Cette analyse de la pensée divine relative au repos ne nous fait ; perdre de vue les exigences concrètes de sa réalisation. Car si is allons à Dieu avec tout notre être, corps et âme, c'est tout re être qui doit trouver les conditions favorables à un épa- nissement humain et spirituel toujours plus profond. Cela si il s'agit de le bien comprendre.

Qui ne sait, en effet, par son expérience personnelle, combien e belle nature repose et prépare l'éclosion des pensées reli- uses? La vue d'une vallée riante, le calme paisible d'une forêt, spectacle grandiose d'une chaîne de montagnes sont éminem- nt propres à faire trouver Dieu et établissent dans les condi- ns les meilleures pour que le repos donne tous ses fruits. La ation d'un cadre propice apparaît ici comme nécessaire. Nous is trouvons en présence d'une des conditions de toute vie : elle peut pas s'épanouir si elle ne trouve pas, autour d'elle, les nditions favorables à son plein épanouissement.

Cet aspect, qui ne nous échappe pas, ne nous retiendra cepen- nt pas ici. Le problème qui va nous occuper à présent est le vant : comment comprendre cette loi divine du repos? Nous -il permis de découvrir pourquoi Dieu y tient tant, d'une nière aussi formelle et aussi absolue? Car il doit avoir, à n'en s douter, des motifs souverains de nous imposer cette loi. nsi, après avoir essayé de découvrir la pensée de Dieu dans Écriture, nous passons tout naturellement sur le plan de la cherche théologique. Nous aboutirons par là même aux don- es spirituelles que cette notion de repos comporte en soi.

Deux stades dans notre recherche :

1) le mystère du repos en Dieu;

2) le nôtre considéré à cette lumière : l'insertion dans nos vies s motifs pour lesquels Dieu nous a ordonné de nous reposer.

MYSTÈRE DU REPOS EN DIEU.

La création n'ajoute et n'enlève rien à Dieu qui demeure abso- ment transcendant à son œuvre. Dans la mesure où l'on peut

parler de repos en Dieu, il s'agit d'abord de ce repos qu'il trou en lui-même, dans la plénitude achevée de son unité dans trinité.

C'est à ce repos que Dieu trouve en lui-même que nous sor mes appelés à participer dans la vision béatifique et sur cet terre dans la contemplation de Dieu.

Mais il est en Dieu un autre repos : celui qu'il trouve dans s œuvre, dans son action créatrice. Il nous est sans doute diffici de comprendre comment on peut parler de repos dans l'action.

La difficulté vient de l'idée erronée que nous faisons au poi de départ sur l'emploi du terme. Nous concevons le repos comm une réalité négative, comme une diminution, quand ce n'est p une complète cessation de vie et d'activité. C'est là que gît l'e reur initiale. Le repos n'est pas, de soi, une réalité négative; ne peut pas consister à ne plus rien faire, et cela aussi bien pou l'homme que pour Dieu. Le repos est une loi de la vie parce qu précisément, il est une des formes de la vie. Se reposer, travai ler, sont deux perspectives de la vie étroitement reliées ent elles et commandées l'une par l'autre. Or la vie est une activi constante. Toute vie implique le mouvement dans sa définition c'est là une affirmation qui se vérifie dans tous les domaines L'acte de dormir lui-même, qui, en fait, nous paraît être l forme la plus caractéristique du repos, est, lui aussi, un act vital. C'est un aspect de la vie, différent des autres sans doute mais faisant partie intégrante de la vie. Et la preuve que « dor mir » est un acte, c'est que parfois nous n'arrivons pas à l produire, il rencontre en nous des obstacles comme tous no autres actes vitaux.

Cette erreur écartée sur le sens du mot « repos », nous voyon qu'il est permis de l'appliquer à Dieu; il n'implique pas dans s signification la négation totale de l'activité. Se reposer, ce n'es pas cesser d'agir, c'est seulement cesser une activité pour en prendre une autre. Voilà pourquoi, nous référant encore à l Genèse, nous pouvons avancer que le repos en Dieu, comme il devra l'être pour l'homme, est un autre mode d'activité, un aspect nouveau de sa vie. L'Écriture nous le dit explicitement *Le septième jour, Dieu se reposa de toute l'œuvre qu'il avai faite et il vit que cela était très bon* (Gen., I, 31).

Ainsi, ce mystérieux repos du Dieu créateur, c'est l'acte de contemplation de son œuvre, acte qui suppose la connaissance valable et qui s'achève, si l'on peut dire, dans l'approbation finale : *Il vit que cela était bon.* Le repos de Dieu, c'est encore une fécondité, et la fécondité est une manifestation de la vie. Si nous comprenons bien ce mystère du repos divin, nous n'aurons pas de peine à saisir que le nôtre, étant d'institution divine, réclamera d'être, lui aussi, fécond. Il le sera si, créés comme nous le sommes à l'image de Dieu, nous le reproduisons dans le mystère de son repos.

Toutefois, pour le reproduire sans erreur, il nous faut comprendre les motifs pour lesquels Dieu nous a fait du repos, comme du travail, une loi sainte et absolue. Ces motifs s'inspirent de ce que nous venons d'analyser dans le repos divin. Il est facile de les ramener à trois : contemplation de l'œuvre accomplie; connaissance surnaturelle de sa fin; satisfaction de sa réalisation. Transposés dans notre vie humaine, ces motifs seront au principe d'une utilisation pleinement chrétienne du repos : il sera à l'image même de celui de Dieu.

LE REPOS DANS NOTRE VIE.

Sa conception se tire tout entière de l'examen des trois motifs sur lesquels Dieu a posé avec tant de netteté cette loi.

Premier motif : Dieu a imposé le repos à l'homme afin de lui permettre de jeter un regard en arrière, de pouvoir apprécier et contrôler, sous le bénéfice de l'éloignement, l'œuvre qu'il a entreprise. C'est un arrêt en vue de la contemplation de l'activité produite.

Quand la Genèse raconte qu'à chaque étape de la création *il y eut un soir et il y eut un matin*, qu'est-ce à dire, sinon qu'en chacun de ces mystérieux soirs, Dieu contempla son œuvre avant de la poursuivre et de l'amener à sa perfection. Il fit plus que de regarder, il la jugea : *et Dieu vit que cela était bon*, précise chaque fois l'Écriture.

Ce récit de la Genèse traduit à sa manière le parfait exemplaire de toute activité humaine, telle qu'elle se réalise ici-bas.

Observez un peintre à l'œuvre : il s'absorbe dans son trava Il se donne à lui, il ne fait plus qu'un avec lui. C'est son id inspiratrice qui, lentement et progressivement, passe dans s tableau. Cependant, de temps à autre, le peintre se lève, s'éca de son œuvre, et, grâce à ce recul, il peut apprécier la mise point des perspectives et l'harmonie des couleurs. Cette suspe sion dans l'activité et ce recul sont indispensables pour lui p mettre de bien juger du caractère qu'il veut donner à sa toi N'agissons-nous pas de même lorsque nous voulons estimer u œuvre ? C'est là une sorte de réflexe instinctif et spontané.

Ainsi en va-t-il dans la vie. Le repos nous est donné po examiner, d'un regard rétrospectif, l'emploi que nous avons f de nos facultés, les déviations possibles de nos activités, l déformations inévitables de nos œuvres. En cours de route, no ne les voyons pas ou nous les percevons mal. Il faut le recul temps pour en bien juger.

Ne croyez surtout pas que cette suspension momentanée l'activité soit chose purement négative : nous nous arrêtons po regarder, pour contrôler; ce contrôle implique un jugement q est une autre forme d'activité, ne nous y trompons pas. No avons à produire pendant nos instants de repos, dans un rega qui englobera toute notre vie présente, un acte semblable à cel que nous faisons dans l'examen quotidien de notre activit Celui-ci ne consiste pas du tout dans une recherche détaillée nos actes et de nos pensées. Il consiste bien plutôt à jeter sur journée qui s'achève un regard très simple, embrassant d'u seul coup tous les plans et les reliefs de notre vie pour appréci si Dieu est en droit de se déclarer content de nous. Qui ne cor prend que pour jeter sur soi-même ce limpide et perspica regard surnaturel, il faut évidemment se mettre sous la plei lumière divine et au-dessus de toutes les considérations huma nes qui, au cours de la journée, nous ont plus ou moins impre sionnés.

Deuxième motif : Dieu nous a imposé le repos pour nous pe mettre de posséder la connaissance, judicieuse et avertie, néce saire à toute exécution [6].

6. Nous ne donnons ici que les principes généraux qui commandent l'a

Qu'est-ce à dire? Sinon qu'il faut pénétrer là encore le mystère mirable de la Genèse. *Il y eut un soir et il y eut un matin.* Le ir, nous l'avons vu, c'est le regard jeté en arrière, c'est la con- nplation rétrospective de l'œuvre réalisée pour la juger. Mais tte œuvre n'est pas achevée. Il va falloir la reprendre et la ener à bonne fin : ce sera le « matin » de l'Écriture.

Voilà pourquoi Dieu nous a imposé le repos : c'est en vue de euvre à venir, de l'œuvre à reprendre. Il faut nous tirer de ornière des conflits humains, nous remettre dans l'axe divin n de reprendre la bonne direction. Or, cela ne peut se faire ns l'action même, il faut qu'il y ait suspension d'activité. C'est effet une loi de la vie que celle qui s'énonce de la manière ivante : on ne peut se donner bien à deux activités à la fois; our que l'une aboutisse, il faut que la précédente s'annule. our voir naître le jour, il faut qu'il y ait eu la nuit. Si nous uhaitons la bonne exécution d'une œuvre, il faut avoir à cœur en suspendre la marche pour en prendre une plus parfaite nnaissance. Celle-ci doit précéder l'exécution comme la nuit écède le jour. C'est la loi de notre condition humaine précisé- ent parce que l'homme est capable de connaissance. L'animal a pas ce privilège; aussi la nuit n'a-t-elle pas le même sens our lui; elle règle uniquement son instinct et l'invite à se repo- r jusqu'au retour du jour.

Tout autre est l'attitude de l'homme devant la nuit. Elle lui vèle les splendeurs des mondes inconnus, elle lui livre le secret s cieux, elle accroît sa visibilité et lui fait découvrir des espaces sondables qui chantent à leur manière la magnificence des uvres divines. Devant l'infini, l'homme prend plus ample con- aissance de Dieu. Si le « jour » ne cessait pas, nous resterions nfinés dans la vue des choses d'ici-bas et, absorbés par le jeu s valeurs humaines, nous ne prendrions pas conscience des

---

ité de chacun, car il est bien évident que chaque état de vie apportera ses s particuliers. Un père de famille, un prêtre, un religieux, un homme d'af- ires, sont introduits dans l'action de manières très diverses. Mais chacun doit de réfléchir son cas à la lumière de ces principes, selon les conditions sa vie personnelle et son désir de rejoindre Dieu.

idées supérieures qui cependant doivent mener à bonne fin notr destinée.

Il en va de même pour le travail que nous avons à exécuter. S nous n'avions pas de repos, nous serions toujours absorbés dan le gros œuvre du travail quotidien et nous perdrions la connais sance des principes supérieurs qui doivent le régir. Le repos c'est pour nous la nuit bienfaisante. Bienfaisante non seulemen par le ralenti qu'elle impose à nos diverses puissances, intellec tuelles, morales, organiques même, mais bienfaisante plus en core par la veillée mystérieuse qu'elle nous permet de faire en l présence de Dieu, dans la contemplation de ses desseins sur nous

Troisième motif : Le repos nous est enfin imposé parce qué seul, il permet la distinction qu'il importe de faire dans toute nos œuvres entre la fin qui les inspire et les moyens dont nou nous sommes servis pour les réaliser.

C'est un fait d'expérience que nous devons bien concéder. dans l'action, nous nous attachons, à notre insu, plus souven aux moyens qu'à la fin. Bien plus, nous en arrivons à les con fondre, et c'est pour éviter cette grave confusion que Dieu veu pour nous le repos.

Comprenons bien l'importance de ce motif-là.

Aucune créature, aucune chose créée, ne peut nous retenir nous capter définitivement et nous identifier à elle : nous somme faits pour Dieu, pour la béatitude éternelle qui sera l'éternell contemplation de Dieu.

Par elles-mêmes, les choses créées, étant déjà finies, ne peuven être un but; elles ne sont jamais que des moyens qui doiven nous conduire au Créateur. Or, on ne s'attache pas à un moyen mais à la fin. La preuve de ceci est toute simple : la plupart du temps, quand la fin est atteinte, nous rejetons le moyen. Toute les créatures étant finies, elles ne sont que des moyens par rap port au but infini auquel nous tendons. Puisqu'elles ne sont qu des moyens, il faut donc qu'à un moment donné tous ces moyen soient laissés là pour ne considérer que la fin : la vision de Dieu Un événement (et par ce mot nous entendons toutes les contin gences qui tissent notre vie), un événement, pris en lui-même, n peut pas toujours nous faire voir Dieu. Il faut la foi qui supplée

ette insuffisance. Mais pour que la foi puisse se lever dans une
e et lui montrer Dieu à travers l'événement, il faut que la
on s'efface. Les lumières naturelles doivent disparaître pour
e place aux seules clartés de la foi. Il devient alors opportun
nous nous détachions nettement des choses qui nous occu-
t d'ordinaire, afin de ne plus nous occuper que du seul être
essaire : Dieu.

'est pourquoi Dieu nous commande, à certains moments, de
ser là toute activité et de venir à lui pour en juger selon les
nières de la foi.

lu fait de cette importance fondamentale de la vie de foi, il
que Dieu l'éprouve et lui donne occasion de grandir. Si nous
omprenions! Un exemple nous aidera à saisir la puissance de
teté qu'elle renferme. Nous le trouvons dans l'histoire d'A-
aam, toujours d'actualité. Il se plaint à Dieu de n'avoir pas
éritier. Dieu lui en fait la promesse. Uniquement inspirée
la lumière de sa raison, Sarah ne croit pas, mais Abraham
seul une acte de foi, en dépit des contradictions apparentes
a raison. Toutefois, par la suite, il importe pour Abraham de
ndir dans sa foi. Pour que sa foi grandisse, il faut qu'elle ait
casion de se manifester. Aussi Dieu va-t-il la mettre à l'é-
ive. « Ton fils, ton unique, celui que tu aimes, tu vas me le
ifier. » De ce fait, toutes les espérances d'Abraham s'effon-
nt : l'ordre du Seigneur est contraire à la promesse. Contraire
promesse, il est aussi contraire à la raison. Il y aurait donc
pour Abraham de discuter, ou pour le moins de s'étonner,
ésiter. Non : sa foi accepte et le sacrifice se prépare.

e sacrifice d'Abraham, c'est le drame divin qui se perpétue
s toute vie humaine; malheureusement, la plupart du temps
s manquons à Dieu : nous n'avons pas la foi d'Abraham. Dieu
nanifeste souvent dans nos vies. Il nous demande tel ou tel
ifice, souvent celui que nous songions le moins à lui offrir.
e moment, nous n'en comprenons ni le sens ni la portée;
s tergiversons, nous discutons et nous passons outre.

travers toutes ces réflexions, voici qu'apparaît maintenant
s sa pleine lumière la raison de notre repos. Dieu nous l'oc-
e pour nous permettre d'examiner à sa lumière si, dans le
de l'action et sous la pression des événements, nous n'avons

pas commis des méprises entre les suggestions de la foi et
options de la raison; pour voir si nous n'avons pas peu à p
confondu la fin et les moyens; pour voir, enfin, si derrière
causes secondes nous avons toujours bien discerné la cause p
mière, et si, dans les actes que nous avons posés, nous av
toujours bien prévu les conséquences non humaines, mais divi
qui doivent en résulter.

Comme on le voit mieux à présent, le repos n'est pas la ces
tion de l'œuvre, ainsi qu'on le croit d'ordinaire, c'est un ch
gement d'attitude vis-à-vis d'elle. Il ne s'agit pas d'oubl
l'œuvre, mais simplement de s'en écarter pour mieux la vo
remarquer les faillites du passé, connaître la manière de la
prendre, en discerner mieux le but et les exigences.

*
* *

Dans notre vie quotidienne, nous jugerons du bon emploi d
nous aurons fait de notre repos à ceci : notre attitude dev
l'imprévu. L'imprévu ne manque pas dans une vie même n
male. En cours d'année, le devoir d'état, parfois si complexe
si divers, justifie certaines faillites : nous avons été surpris, n
n'avons pas eu le temps ou la possibilité de nous posséder et
vivre en la présence de Dieu. Dans les temps de repos, l'impré
est un excellent moyen de contrôle : il doit nous trouver p
maîtres de nous-mêmes et plus promptement accessibles à
reconnaissance du vouloir divin sous les événements quotidie

Le repos, surnaturellement compris et vécu, doit nous amen
peu à peu à vivre à la manière des saints. Dans les circonstan
les plus agitées, les saints demeurent fixés en Dieu. Ils le reg
dent, et au plus fort de l'action ils participent au grand cal
de Dieu. Cette stabilité, c'est la caractéristique de l'état de sa
teté. Nous devons y tendre, et aucun effort ne doit nous paraî
trop exigeant pour parvenir à ce calme souverain qui est pe
être le plus beau résultat de l'emprise de Dieu sur une âme.

fr. L.-J. Callens, O. P.

Le bal de l'obéissance

Nous vous avons chanté un air joyeux et vous n'avez pas dansé.

(Mt., 11, 17.)

C'est le 14 juillet.

Tout le monde va danser. Partout, depuis des mois, des années, le monde danse. Plus on y meurt, plus on y danse : vagues de guerres, vagues de bal.

Il y a vraiment beaucoup de bruit. Les gens sérieux sont couchés. Les religieux récitent Matines de saint Henri, roi.

Et moi je pense à l'autre roi, au roi David, qui dansait devant l'Arche.

Car, s'il y a beaucoup de saintes gens qui n'aiment pas danser, il y a beaucoup de saints qui ont eu besoin de danser, tant ils étaient heureux de vivre : sainte Thérèse avec ses castagnettes, saint Jean de la Croix avec un Enfant Jésus dans les bras, et saint François devant le pape.

Si nous étions contents de vous, Seigneur, nous ne pourrions pas résister à ce besoin de danser qui déferle sur le monde. Et nous arriverions à deviner quelle danse il vous plaît de nous faire danser en épousant les pas de votre Providence.

Car je pense que vous en avez peut-être assez des gens qui toujours parlent de vous servir avec des airs de capitaines; de vous connaître avec des airs de professeurs; de vous atteindre avec des règles de sport; de vous aimer comme on s'aime dans un vieux ménage.

Un jour, où vous aviez un peu envie d'autre chose, vous avez inventé saint François et vous en avez fait votre jongleur.

A nous de nous laisser inventer pour être des gens joyeux qui dansent leur vie avec vous.

Pour être un bon danseur, avec vous comme ailleurs, il ne faut pas savoir où cela mène.

Il faut suivre, être allègre, être léger et surtout ne pas être raide.

Il ne faut pas vous demander d'explications sur les pas qu'il vous plaît de faire.

Il faut être comme un prolongement agile et vivant de vous et recevoir par vous la transmission du rythme de l'orchestre.

Il ne faut pas vouloir à tout prix avancer, mais accepter de tourner, d'aller de côté. Il faut savoir s'arrêter et glisser au lieu de marcher. Et cela ne serait que des pas imbéciles si la musique n'en faisait une harmonie.

Mais nous oublions la musique de votre esprit et nous faisons de notre vie un exercice de gymnastique.

Nous oublions que dans vos bras elle se danse, que votre sainte volonté est d'une inconcevable fantaisie et qu'il n'est de monotonie et d'ennui que pour les vieilles âmes qui font tapisserie dans le bal joyeux de votre amour.

Seigneur, venez nous inviter. Nous sommes prêts à vous danser cette course à faire, ces comptes, le dîner à préparer, cette veillée où on aura sommeil.

Nous sommes prêts à vous danser la danse du travail, celle de la chaleur, plus tard celle du froid.

Si certains airs sont souvent en mineur, nous ne vous dirons pas qu'ils sont tristes.

Si d'autres nous essoufflent un peu, nous ne vous dirons pas qu'ils sont époumonnants, et si des gens nous bousculent nous les prendrons en riant, sachant bien que cela arrive toujours en dansant.

Seigneur, enseignez-nous la place que, dans ce roman éternel amorcé entre vous et nous, tient le bal singulier de notre obéissance.

Révélez-nous le grand orchestre de vos desseins, où ce que vous permettez jette des notes étranges dans la sérénité de ce que vous voulez.

Apprenez-nous à revêtir chaque jour notre condition humaine comme une robe de bal qui nous fera aimer de vous tous ses détails comme d'indispensables bijoux.

Faites-nous vivre notre vie, non comme un jeu d'échecs où tout est alculé, non comme un match où tout est difficile, non comme un héorème qui nous casse la tête, mais comme la fête sans fin où votre encontre se renouvelle.

Seigneur, venez nous inviter.

M. DELBREL.

Le pèlerinage des étudiants à Notre-Dame de Chartres

« Parlez-moi du pèlerinage des étudiants et étudiantes de Paris à Notre-Dame de Chartres, me demandait quelqu'un qui n'y était jamais allé. Je me le figure à la ressemblance de nos pèlerinages de campagnes. Les jeunes aiment s'y rendre, car c'est pour eux l'occasion de se retrouver ensemble, de pique-niquer en joyeuse compagnie, de passer, en somme quelques moments agréables. » J'ai dû répondre que ce n'était pas tout à fait cela. Ce n'est pas une ballade, mais un vrai pèlerinage, une route qui ne va pas sans une réelle fatigue, même quand le temps est clément et le soleil pas trop accablant, comme ce fut le cas cette année, une route faite en véritable esprit de foi, en esprit d'hommage et de reconnaissance à Notre-Dame, et qui apparaît comme l'événement spirituel couronnant l'année universitaire. Chaque année, la route de Chartres renouvelle cette espèce de miracle purifiant que Péguy a exprimé si bien dans une lettre à Joseph Lotte : « ... On voit le clocher de Chartres à dix-sept kilomètres sur la plaine. De temps en temps il disparaît derrière une ondulation, une ligne de bois. Dès que je l'ai vu, ç'a été une extase. Je ne sentais plus rien, ni la fatigue ni mes pieds. Toutes mes impuretés sont tombées d'un coup. J'étais un autre homme. J'ai prié une heure dans la cathédrale le samedi soir. J'ai prié une heure le dimanche matin, avant la grand'messe... J'ai prié, mon vieux, comme je n'ai jamais prié... » Péguy cheminait seul, il accomplissait une démarche individuelle. Quand on est six mille pèlerins sur des kilomètres de route, marchant ensemble dans la communion, redécouvrant brusquement la fraternité qui nous lie, comme la révélation sensible et indubitable que nous cachait le vernis des habitudes citadines, quand il y a parmi nous des malades que l'on pousse dans leurs petites voitures, des étudiants étrangers ou de confession différente, et que tout ce monde chante, prie, réfléchit, médite à l'unisson, on se sent saisi, pris dans un

uvement d'une tout autre ampleur. De quoi faire réfléchir sé- ısement la colombe de Picasso.

'importance d'une telle manifestation n'échappe plus aux habi- ts des villages que nous traversons en chemin, ni aux habitants Chartres. Sur les visages silencieux qui nous regardent, je ne s plus le sourire sceptique ou amusé d'il y a quelques années, is une émotion respectueuse. Ce flot qui revient et qui grossit ique année, ce n'est pas simple fantaisie d'étudiant; c'est sérieux. Cette année, la réflexion portait sur la charité, amour de Dieu au n du mystère trinitaire, amour de Dieu pour nous, notre amour Dieu, notre amour du prochain. Sujet magnifique, mais trop ste à mon sens, qu'il y aurait eu sans doute intérêt à limiter. Car la cussion sur la route reste difficile, et forcément très courte. Aux pes, l'exiguité des emplacements réservés aux chapitres ne permet- t pas une élaboration fructueuse, les chapitres trop rapprochés se nant mutuellement. Il est vrai que la discussion doctrinale n'est s le tout du pèlerinage. C'est l'atmosphère de prière qui prime. Et fut, je crois, une heureuse initiative d'avoir accordé, cette année, temps plus long à la méditation silencieuse et au rosaire chanté. serait inutile de rappeler les différents moments du pèlerinage, le part, le travail des chapitres, les repas en commun, le chant des mplies, la messe du dimanche matin, les allocutions de Mgr Blan- et pour la branche Rambouillet, et de Mgr Leclerc pour la branche guy, l'arrivée à Chartres. Rien ne sert de décrire, il faut vivre ces oments dans l'ordonnance parfaite que leur imprime un service ordre vraiment remarquable.

C'est toujours à Chartres, le dernier jour, que se nouent en fais- au les multiples impressions recueillies au cours de la route et que s étudiants saisissent la physionomie d'ensemble du pèlerinage, l'ils font souvent pour la première fois. Est-ce la magie du sanc- aire prestigieux qui opère cette synthèse, ou la visite à Notre-Dame- us-Terre, le « mystère » joué l'après-midi devant le portail sud, ou explosion de joie qui, vers le soir, s'exprime en farandoles sponta- ées ? Tout y conribue, sans doute. Ce qui est sûr, c'est qu'après le tour en train à Paris, au moment du chant des adieux sur le bou- vard, à la sortie de la gare Montparnasse, quand l'aumônier une der- ière fois bénit le chapitre, on se quitte dans la ferveur la plus pro- nde, entièrement conquis par cette certitude que Chartres nous a ndus meilleurs et davantage liés à nos frères dans la charité du hrist.

V. Vergriete, O. P.

A travers les revues

LE PERE DES PAUVRES

« Sans doute, canoniquement, un archevêque de Paris n'a pas juridiction sur d'autres diocèses, mais pratiquement, en raison même de l'importance du siège archiépiscopal de Paris, l'archevêque de la capitale fait figure de chef de l'Église de France... » Ainsi s'exprime la *Cité fraternelle* (5 juin 1949), l'hebdomadaire de Franche-Comté. Toutes les Églises de France et même d'ailleurs se sentent atteintes par le deuil qui frappe l'Église de Paris. Nous voudrions glaner quelques-uns de ces beaux éloges que publient les revues et en faire une gerbe qui exprime aussi notre respectueux attachement et notre reconnaissance.

Pour ceux qui l'ont connu, le cardinal fut d'abord un *Père*. C'est ainsi que s'exprime D.-Rops (*Ecclesia*, juillet 1949) :

Bien souvent, devant ce beau visage au fin sourire, sous ce regard attent accueillant, n'avons-nous pas éprou l'impression chaleureuse de no trouver auprès d'un père, provide tiellement donné à ses enfants po les guider ? Dans le deuil que no éprouvons se mêlent, indissociable la gratitude que tout catholique d à ce grand évêque et, qu'on no permette de le dire à ses proches q le pleurent, un sentiment profo d'affection déférente et de déchi ment.

Ce mot de *père* n'est pas u création d'oraison funèbre. C'é ainsi, on le sait, que l'appelaie spontanément ceux de ses enfan qui ne savaient comment l'app ler autrement.

Eh bien ! oui, écrit le P. Depierr de la mission de Paris (*Témoignag chrétien*, 3 juin 1949), notre père e mort (mon supérieur me l'a annon en ces termes tout à l'heure), le pè des missions, le père de l'Action cath lique, le père de tous ceux, du prol

ariat aux campagnes délaissées, qui ne savent pas que l'évêque est leur père, que l'Église est leur mère. Cet après-midi, quand je suis rentré à la maison, il y avait là, assis sur le banc de la cuisine, un vieil ouvrier et sa femme : soixante ans de labeurs, vingt enfants, trente-trois ans dans la même chambre noire d'un hôtel lépreux. Ils prenaient tout à tour leur unique paire de lunettes pour lire, épeler plutôt l'article du journal du soir. Et ils pleuraient tous les deux. Eux qui ne sont pas allés à l'église depuis leur première communion, ils répètent sans arrêt aux gens qui entrent dans la cuisine : « Vous savez le Père Suhard est mort. »

Père, il l'était en effet, parce qu'au milieu de tant de responsabilités et de besognes administratives, il n'avait de cesse que de voir et de connaître ses diocésains :

« Venez me voir », disait-il à des ouvriers, à des étudiants, à des patrons, à des écrivains. Ou bien : « J'irai vous voir chez vous ! » (*Prêtre et Apôtre*, 15 juin 1949).

Père de tous, il l'était spécialement de ses prêtres :

Il ne se consolait pas de la distance qui sépare inévitablement de son clergé le chef d'un grand diocèse : il eût voulu connaître personnellement chacun de ses prêtres, ses jeunes prêtres surtout, dont l'isolement est parfois si dur et si déprimant. En leur faveur il créa un nouveau poste à sa curie épiscopale... (R. d'Ouince, dans les *Études*, juillet-août 1949).

Et tout spécialement des prêtres de la mission et des pauvres avec lesquels ceux-ci vivent.

Quelques jours après sa mort, le séminaire de la mission de France, à Lisieux, a reçu la crosse du cardinal. Elle est là maintenant comme le signe de sa présence pastorale auprès de ceux qu'il a guidés et aimés. Il demeure le père de la *mission* : mission de France, mission de Paris... C'est le mot que nous lisons partout sous la plume de ses enfants endeuillés :

Le cardinal Suhard reste avant tout dans l'histoire le cardinal de la mission de France, mais son regard de contemplatif et d'apôtre a scruté la nuit des masses païennes et paganisées sur toute la terre... Dans les murs de sa ville de Paris il se préoccupait autant des problèmes de toutes les classes de notre communauté de Français, que de ceux des étrangers, nos frères dans le Christ : Celui qui ne connaît ni frontières ni distinction de races (Bén. Milcent, *Bulletin du cercle Saint-Jean-Baptiste*, juin 1949).

Ce sens de l'Église universelle, cette vision de foi par-dessus les classes, les frontières, les révolutions et les guerres, écrit encore le P. Depierre. L'intérêt spirituel de son diocèse ne faisait qu'un, disait-il, avec le baptême de cette humanité nouvelle (*art. cité*).

« Comment marchent les paroisses de votre secteur ? » demandait-il à l'un de ses prêtres.

— Éminence, les prêtres qui les guident font ce qu'ils peuvent, mais, écrasés de travail, ils ne peuvent con-

naître à fond les grandes aspirations et les souffrances du prolétariat. Cependant ils vivent comme des saints. — Ne parlons pas de notre sainteté lorsque le pasteur cesse d'être à l'écoute de son peuple le plus délaissé, à la recherche des brebis perdues. Un saint ne dort pas lorsque les gens ne dorment pas et que des milieux entiers n'entendent plus la Bonne Nouvelle... Nous revoyons le vieux saint Paul, fatigué, usé, mais toujours combattant, toujours vigilant autour de la foi et de l'Évangile. Nous revoyons saint Paul, haletant au bord des frontières territoriales, juridiques, culturelles, sociales, religieuses de l'immense monde romain, mais attiré, happé par ces gentils dont il parle tant... (P. Depierre, *art. cité.*)

Le cardinal avait la hantise du « mur de séparation », comme il disait, de ce que l'on pouvait appeler une Église-ghetto. L'on pense encore à saint Paul.

« Maintenant, en Jésus-Christ, vous qui étiez jadis éloignés, vous êtes rapprochés par le sang du Christ. Car c'est lui qui est notre paix, lui qui des deux peuples n'en a fait qu'un : il a renversé le *mur de séparation*, l'inimitié ayant abrogé par l'immolation de sa chair la loi des ordonnances avec ses rigoureuss prescriptions, afin de fondre en lui-même les deux dans un seul homme nouveau, en faisant la paix, et de les réconcilier, l'un et l'autre unis en un seul corps avec Dieu par la croix, en détruisant par elle l'inimitié. Et il est venu annoncer la paix à vous qui étiez loin, et la paix à ceux qui étaient proches; car par lui nous avons accès les uns et les autres auprès du Père, dans un seul et même Esprit. »

C'est un fait, écrivait le cardinal dans sa dernière lettre pastorale — et c'est justement la citation qu'épinglait *Prêtre et Apôtre* quelque temps avant sa mort — une longue, une épaisse muraille sépare en deux camps fermés l'Église et la cité des hommes. Le premier devoir sacerdotal de nos jours est de prendre conscience de ce fait et de regarder le monde en face.

Ce mot de *mur* qui revient si souvent sous sa plume exprime sa souffrance. Il souffre du schisme qui sépare, dans le siècle, le monde des chrétiens avec ses comportements empruntés de vieille bourgeoisie, sa culture, sa manière de penser, et le monde des hommes. Il ne tolère pas que l'Église ne puisse coïncider avec l'universelle fraternité dans la foi et l'amour, qu'elle ne puisse accueillir dans sa catholicité tous les humanismes, toutes les aspirations des hommes, toutes les faims et soifs de justice, qu'elle paraisse faire acception de personnes, de classes, de races, de nations. En ce sens il a merveilleusement rejoint les désirs enthousiastes des pauvres, des petits, de ceux qui, parce qu'ils souffrent des injustices et des cloisonnements de ce monde inhumain, sont spontanément accor-

s par-dessus les frontières à l'u-
verselle fraternité. C'est à ces
uvres laïcs qu'il aimait donner
confiance. Et c'est ainsi que
voix du cardinal, confondue avec
le de l'Église universelle, a de
uveau passé comme une grande
meur dans le peuple pour annon-
r justice, paix et fraternité. C'est sans doute aussi par ce travail en commun de toutes les branches laïques, sacerdotales, missionnaires, paroissiales, sociales, internationales de l'Église de Paris, réunies autour de son chef et de son père que nous avons pu de nouveau faire entendre la voix de l'espérance chrétienne aux pauvres de la terre (P. Depierre, *art. cité*).

PAUVRETE

Ce thème de la pauvreté sur le-
uel nous terminons et qui nous
mble, quant à nous, condenser
qu'il y a de plus précieux dans
ut l'Évangile, nous fait penser à
méditation d'un prêtre-ouvrier
nonyme — un de ces nombreux
rêtres qui doit aujourd'hui son
xistence aux pionniers de 1943-
944 et au « cardinal-mission-
aire », — que nous lisons dans
lasses ouvrières (mai 1949).

... Devenir matériellement le plus
auvre d'entre eux, celui qui vit au
ur le jour, est déjà très difficile
uand on vit au milieu des proléi-
res, et ce n'est pourtant qu'à ce
rix que le témoignage évangélique
ourra être porté... Pour qu'ils vien-
ent chez soi il faut vivre la même
ie, il faut être habitué aux tristes-
es et aux tourments de leur vie, il
aut épouser exactement leurs con-
ictions.

... André et Antoinette sont capa-
les de ramasser dans la rue n'im-
orte quel malheureux, de le nour-
ir pendant quinze jours, de lui prê-
ter trois mille francs, alors qu'ils arrivent à peine à vivre, avec la certitude qu'ils ne reverront pas leur argent, de coucher sur le plancher pour qu'il couche dans le lit... Ceux-là nous ont laissé une fameuse leçon de pauvreté et d'amour; si nous avons mission d'être le dernier pour être le meilleur, nous en sommes loin.

Ce qui me semble extrêmement grave, c'est que de telles valeurs chrétiennes puissent vivre au pied de la cathédrale sans être connues de l'Église, parce que l'Église est coupée sociologiquement des pauvres.

[...] Comme classe ouvrière ils sont entrés ensemble dans la souffrance, ils ont connu, comme le peuple hébreu, l'exil de l'exploitation. Il leur faudrait des prêtres traînés en exil comme eux, avec eux, non point pour leur parler de résignation, mais pour qu'aux étapes historiques de leur libération, ils reconnaissent dans leurs prêtres une autre libération, un autre exode, qui est la sortie du péché qui nous aliène aussi.

... Ce n'est que parce que je vis au milieu des pauvres, de ceux qui ont

faim et soif de la justice, qu'il me sera peut-être donné de vivre à mon compte la pauvreté sacerdotale.

Un vent souffle sur le sacerdoce. Il fait penser à celui qui soulevait le prophète Amos, lorsque celui-ci dénonçait la vaine sécurité des riches et le luxe des femmes, ou encore à l'esprit qui inspirait l'apôtre saint Jacques s'élevant contre les chrétiens q font acception de personnes da l'Église du Christ. La pauvre n'est plus aujourd'hui « l'ap nage des religieux » (plaise à Di qu'ils rivalisent de zèle dans pauvreté !), comme on le dis autrefois; elle est une vertu « s cerdotale ». Elle est le signe d'a thenticité à quoi l'on reconna aujourd'hui la charité du prêt

ENQUETES ET DIAGNOSTICS

Nous sommes au temps des enquêtes. Le monde devient si compliqué, si différencié, qu'il ne faut rien moins qu'une enquête pour que le pasteur connaisse ses brebis et pour que même le militant connaisse son milieu. On sait avec quelle ferveur le cardinal désirait « connaître » toutes les conditions de vie dans son diocèse. Le P. van Wing, dans la *Revue du Clergé africain* (mai 1949), essaye de convaincre les missionnaires de l'utilité d'une enquête concernant l'*influence* des milieux de vie sur la vie religieuse. L'enquête éclaire le pasteur, mais aussi stimule son zèle et l'oriente sur la voie des solutions. Suit un long questionnaire, inspiré d'ailleurs d'un formulaire de M. Le Bras.

La méthode, nouvelle en Afrique, n'a pas fini de donner en Europe des résultats. *La Revue Nouvelle* (15 juin) publie les co clusions d'une enquête sur la v religieuse dans la bourgeoisie que l'on intitule pudiquement « *Les milieux indépendants* en fa du Christ et de son Église. » titre ne mériterait-il pas une pr mière enquête ? De quelle ind pendance s'agit-il ? Et de quel dépendance s'agit-il aujourd'h pour ceux qui ne sont pas « ces milieux » ? De l'argent ? D travail ?... Les chrétiens « dépe dants » le sont-ils en vertu d'un saine justice distributive, ou e vertu de l'égoïsme et du péch des « indépendants » ? Un recen seur a bien le droit de poser question préalable. Mais abordon les réponses. Les réponses déno tent une lucidité, une loyaut dans l'examen de conscience qu est tout à l'honneur de leurs au teurs. On pourrait résumer en deux mots les conclusions : pha

aïsme (de la pratique, des ju-
ments, du « témoignage ») et
norance religieuse — ou au
oins infantilisme de la culture
igieuse. Ceci pour les défauts.
ais il faut signaler aussi une
rtaine générosité bien peu sou-
nt mise en relief : ce sont en
et ces milieux qui fournissent
jourd'hui la très grande majo-
é des vocations religieuses et
cerdotales.

Évangéliser (mai 1949) se fait
cho d'une enquête analogue
enée par les *Feuilles familiales*
r la vie religieuse des gens ma-
és. Pratiquement, la plupart des
ns atteints semblent de milieu
ourgeois et l'examen est assez
mblable. Comme le courrier est
nsidérable, *Évangéliser* se con-
nte de relever les réponses aux
uestions de l'enquête concernant
sermon et la messe. En voici
uelques-unes. Sur la messe d'a-
ord :

— On aimerait moins de bruit et
e remue-ménage.

— Gens trop mondains, je préfère
ne chapelle de couvent.

Reste à savoir si, du point de
ue de la mondanité, certaines
hapelles ne rivalisent pas avec
ertaines paroisses.

— La messe devrait être dite dans
n recueillement total et non pas
ntrecoupée de recommandations,
ermons, collectes, prix des chaises et
a-et-vient vers les confessionnaux et
anc de communion.

Sur le sermon ensuite :

— Pour vivre quelque chose, expli-
que un mari, il faut le connaître et
le comprendre. Je ne suis pas le seul
chrétien qui ne connaît à peu près
rien de ma religion (ma formation
ayant été trop sentimentale, sans base
profonde). Je suis chrétien par tradi-
tion. Les sermons sont en général
pieux et n'apportent rien de substan-
tiel. De la messe je lis l'épître et l'é-
vangile que je ne comprends pas sou-
vent.

— J'aime les rares sermons où l'on
parle de Dieu notre Père.

— Les sermons sont presque tou-
jours trop humains. On ne parle pas
assez de l'amour-charité qui doit ins-
pirer les actes; tandis que l'on oppose
une série de défenses; il faudrait par-
ler de l'amour de Dieu.

— La plupart des catholiques sont
inertes. On leur laisse croire qu'ils
sont une élite parce qu'ils viennent
dépenser, distraitement, une quaran-
taine de minutes, chaque dimanche,
en un bâtiment très froid.

Ces jugements sont peut-être durs. Il faut cependant en tenir compte et se réjouir même de l'état d'esprit qu'ils manifestent. Il y a vingt ans, les laïcs se seraient-ils exprimé si librement et avec une telle volonté de voir changer les choses ? J'aimerais reprendre ici — en l'adaptant bien sûr — *l'adresse à un auditoire mécontent* que publie le dernier numéro (6-7) du *Semeur*. La revue rapporte un petit discours récent de M. Marrou lors d'une réunion des étudiants de l'Université de Paris. M. Marrou les apostropha et leur

dit : « Vous n'êtes pas assez intelligents. » Cette fois l'auditoire ne se résigna pas. Il réagit. Et l'auteur s'expliqua : « Vous ne réfléchissez pas, vous ne pleurez pas par vous-mêmes, vous ne cherchez pas à voir vous-mêmes, vous êtes trop résignés, pas assez critiques :

Je vous le dirai sans ménagement, vous me paraissez naïfs d'abord, paresseux ensuite, et (oui, je risque le mot) lâches. Car c'est de la lâcheté que de se dérober au devoir inéluctable qui est celui de toute génération montante, et, au sein de cette génération, la tâche propre de son élite, de ses spécialistes de l'intelligence que sont les étudiants : le devoir qui consiste à poser, dans toute leur intensité et toute leur profondeur, vos propres problèmes...

Les fidèles — qui ne sont pas seulement des élèves — ne sont-ils pas trop souvent comme ces étudiants résignés... jusqu'à ce que la classe finisse ? Pourquoi condamner les prêtres à n'être parfois que des « professeurs » ? *Celui qui plante n'est rien. Celui qui arrose n'est rien. Dieu seul est quelque chose qui donne croissance... Les uns et les autres nous sommes des ouvriers au service de Dieu* (1 Cor., 3, 8-9). Et ailleurs : *Je n'ai pas la prétention d'exercer une domination sur votre foi. Je collabore simplement à votre joie. Aussi bien, dans la foi, vous êtes fermes* (2 Cor., 1, 24).

Mais revenons au *Semeur*. Da le même cahier nous lisons effet deux diagnostics intér sants : l'un de M. l'abbé Pézer l'autre de G. Suppert. Celui essaye de présenter la *situati des étudiants catholiques* France. Après avoir rappelé l'i fluence des jécistes pendant l'o cupation, l'apothéose du mouv ment à la libération, l'aute s'efforce d'expliquer son affaibl sement apparent :

Le « jécisme », avec sa séquel de « Montée vers la lumière », « En route vers le large » et phrases sonnantes et creuses dispe sées au long des pages de ses age das, faisait ravage [...]; la « spi tualité de l'action » prétendait êt bien davantage, alors qu'elle n'éta en fait qu'un curieux mélange d'a tivisme et de vague providentialisn facile; quant à un certain aspe abrupt des vérités chrétiennes, u sens fondamental du mystère, on cherchait vainement...

Cette première période ne po vait durer longtemps. Spirituell ment, des tentatives authentiques style très divers, la découverte p de nombreux étudiants de l'œuv de Kierkegaard et de K. Barth, d vaient amener ceux-ci à savoir ce q leur christianisme avait d'infantil Intellectuellement la vague hég lienne relancée par Hypolite, la v gue marxiste, l'influence de Sart et de Merleau-Ponty venaient bou culer les conformismes de pensée usage. [...] Une certaine lassitude g néralisée se répandait sur la plupa des étudiants : l'ironie en face d mots en est une des preuves les pl manifestes : engagement, dégag

ment, apostolat, témoignage, démocratie, résistance, existence...

Mutatis mutandis, les positions actuelles des étudiants catholiques semblent assez bien refléter les options intellectuelles de tous les chrétiens d'aujourd'hui :

L'une des plus fortes est indiscutablement celle que sous-tend, plus ou moins obscurément, l'œuvre de Kierkegaard. Les numéros de la revue *Dieu vivant*, la parution aux *Études carmélitaines* d'un livre intitulé *Satan* et l'intérêt qu'il suscita aussitôt, un certain esprit diffus autour de l'effort authentique de Saint-Séverin, tout cela participe d'une même découverte du *sens de Dieu* chez un grand nombre d'étudiants.

... En face de celle-ci l'insistance d'un grand nombre sur l'urgence de l'engagement des chrétiens dans le monde définit — si l'on veut — une autre optique générale d'esprit. Ce sera l'importance pour beaucoup de chaque numéro de *Jeunesse de l'Église*, d'*Économie et Humanisme*, etc., ce sera l'accent mis sur la classe ouvrière.

Mais pourquoi faut-il que ceux-ci qui redécouvrent la transcendance de Dieu se tiennent à l'écart de l'engagement et deviennent si sensibles à la force des puissances du mal qu'ils se déclarent avant tout « pessimistes » ? N'y a-t-il d'option qu'entre un pessimisme radical, d'une belle qualité spirituelle, mais sans engagement, et un optimisme également radical, se manifestant dans une belle ardeur apostolique, mais à la vue religieuse un peu courte ? Les articles du P. Dom. Dubarle, *Optitisme ou pessimisme ?* publiés ici même, gardent toute leur actualité. Il faut remercier les éditions de la *Revue des Jeunes* de les avoir groupés en une petite plaquette : *Optimisme devant ce monde*.

A.-M. H.

Les Livres

LA PAROLE DE DIEU

La Sainte Bible traduite en français sous la direction de l'École de Jérusalem. Édit. du Cerf, Paris, 1948. Fascicule parus : *Évangile selon saint Luc*, 145 pp.; 225 fr. — *Évangile selon saint Marc*, 80 pp.; 135 fr. — *Le livre des Maccabées*, 172 pp.; 270 fr. — *Aggée, Zacharie, Malachie*, 70 pp.; 115 fr.

Cette vaste entreprise, annoncée depuis de longs mois, a suscité beaucoup de joie dans les milieux chrétiens. Quatre premiers opuscules ont paru. Sans doute faut-il louer la façon de procéder par fascicules successifs, qui permettra, en cours de route, de rectifier ceci ou cela dans la lettre ou dans l'esprit, selon les réactions du public. L'ampleur du travail entrepris légitime ici toutes les prudences et même les lenteurs d'exécution par ailleurs si regrettables. Tant pis pour les gens pressés. Beaucoup loueront la qualité de la présentation : beau papier, belle typographie, caractères nets et bien agréables à lire. Certains lecteurs eussent préféré cependant une présentation plus simple et qui eût mis dès le début la traduction nouvelle à la portée des bourses modestes. Mais on comprend l'intérêt d'une belle édition qui satisfait à la fois les yeux, les mains, l'esprit et le cœur. Et sans doute est-il techniquement difficile de publier le même texte en li vraisons parallèles, l'une mieux présentée, l'autre moins coûteuse. Je crains que le parti choisi, dans le concert de louanges et de critiques qui commence à monter, ne laisse un peu muette la voix du peuple. Qu'en pense une revue comme *Masses Ouvrières* ? Qu'en disent les militants d'Action catholique ouvrière ou rurale ?

Mais ceci n'est que le dehors.

Le dedans, c'est le texte et ce sont les introductions et annotations.

Je ne sais si le choix des quatre premiers opuscules — *Aggée, Zacharie, Malachie, Les Maccabées, Saint Luc, Saint Marc* — a obéi à des intentions déterminées. S'il s'agissait de poser quelques repères à travers les siècles de l'Histoire Sainte, voilà trois jalons pas trop mal choisis : VI^e^ et III^e^ siècles avant Jésus-Christ; et, dans la littérature apostolique, celle des années 60 (je regrette cependant, puisqu'il y a quatre opuscules, qu'on n'ait pas pris aussi quatre « temps » bien divers; rien notamment qui concerne la toute première littérature biblique). S'il s'agissait de repères choisis non en fonction de l'Histoire mais des genres littéraires, voici trois opuscules « historiques » et un

ul « prophétique »; sans aucun re-ésentant pour la littérature sapien-lle... Des raisons pratiques ont ns doute déterminé seules le oix de ces quatre premiers opus-les; des traducteurs étaient prêts, autres ne l'étaient pas ! Mais cela nite les jugements portés sur l'œu-e et gêne ceux qui s'y essaient.

Je dirai peu de choses sur la traduc-on elle-même. Aux techniciens des ngues anciennes et de la nôtre d'en rler avec compétence. Manifeste-ent, on a choisi le parti d'un bon excellent français, plutôt que une lettre trop calquée sur l'o-ginal. Quelques exégètes en souf-iront. Mais le grand public en ra plutôt satisfait. Or, c'est à lui e s'adresse la présente traduc-on. Si, à viser ce but, les tra-cteurs se sont déjà attiré l'avis e leur travail en serait inutile (il rait suffi d'un Crampon revu et rrigé, a-t-on écrit), la critique est autant moins vraie que tel livre tra-it s'écarte davantage du simple ré- historique. Nous lisons les pro-ètes d'Israël avec un tel meilleur tillage que les chrétiens du Xe siècle et du début du XXe ! Et listoire elle-même s'est tellement lairée à la découverte des civilisa-ons exhumées !

Aussi bien est-ce un autre point vue que le lecteur de *La Vie Spi-tuelle* voudrait mettre en lumière. ce point de vue ressort beaucoup oins du texte que des introduc-ns ou annotations. Elles ont certes xcellentes choses. Nous pouvons re-ercier notamment M. le chanoine ty de nous avoir campé d'une fa-n vraiment très attachante un por-it de l'œuvre de Luc; je ne con-is pas de plus convaincant entraî-ment à lire le troisième Évangile e ces vingt-huit pages de présen-ion et d'analyse exacte. Il était rmal que saint Marc, écrivain bref sans artifice, eût, sous la plume P. Huby, une présentation plus urte. Celle du P. Abel aux Macca-es situe suffisamment le livre dans leur contexte hellénistique. Quant aux trois petits prophètes de la res-tauration postexilienne, M. Gelin nous en donne juste assez pour ne pas les lire en béotien. Tout cela est bon. Le dirai-je cependant ? Tout cela ne satisfait pleinement ni le spirituel ni même le simple croyant. Lecteur de la Bible, j'y cherche beaucoup moins une information historique que la nourriture de ma foi, ceci sans doute appuyé et conditionné par cela, puis-que c'est dans et par l'Histoire que parvient à mon entendement la pa-role de Dieu. Encore faut-il qu'à tra-vers le texte, et par les présentations et annotations qu'on m'en fait, j'en trouve une expression un peu riche et chaleureuse, un peu mystérieuse aussi, si mystère il y a. Il y a de très saines mystagogies. Or, la parole de Dieu est le mystère même de ma vie. Et elle n'a été dite d'une façon un peu complète qu'échelonnée à travers plusieurs siècles. La fameuse « ana-logie de la foi » est indispensable à qui veut en saisir ici ou là la portée, l'esprit qui, à travers la lettre, cher-che à se dire. Il y a notamment la constante relation des deux Testa-ments qui est une clé nécessaire pour le croyant. Il lui est impossible d'a-border l'Ancien sans que la pensée du Nouveau le travaille; impossible qu'il lise le Nouveau sans y voir le couronnement de l'Ancien. Comment se fait-il que je n'aie guère senti ces choses à la lecture de la présente édi-tion, mais souvent quelque chose de sec et de fermé, de trop limité, qu'en-traîne le souci, par ailleurs si néces-saire, d'une œuvre claire et exacte ? J'allais dire qu'une certaine perfec-tion de la lettre semblait compromet-tre l'esprit.

Cherchant à m'expliquer l'impres-sion ressentie, j'ai dressé le catalogue des références au Nouveau Testament dans les livres traduits de l'Ancien Testament. En tout : huit pour les deux livres des Maccabées. C'est évi-demment peu. Peut-être huit réfé-rences à des passages topiques suffi-raient-ils à donner un esprit. Est-ce

bien le cas ? Ici, nous avons une simple référence géographique : parce que Ptolémée et ses gens dressent leur camp près d'Emmaüs, on cite Luc, 24, 13 (p. 35). Là, ce sont des détails de mœurs sans grande portée spirituelle : pour la bastonnade que subit Eléazar, on cite Heb., 11, 35; au sujet de la mort affreuse d'Antiochus l'impie, on fait un rapprochement avec celle d'Hérode Agrippa : Act., 12, 23 (p. 143); pour les juifs qui hellénisent au point de cacher le signe de la race dans leur chair, on cite 1 Cor., 7, 18 (p. 22); on note aussi une expression identique de part et d'autre : comme le Manahen des Actes, 13, 1, ainsi Philippe, non pas frère de lait (Vulgate), mais compagnon du roi (p. 145). Tout cela ne va pas loin. Seules trois références ont une portée spirituelle plus ample, ou pouraient l'avoir si, par quelques mots, on la mettait en relief : quand l'auteur de 2 Mac. fait une petite théologie de la souffrance et de sa valeur médicinale, on nous renvoie à 1 Thes., 11, 16; que d'autres textes du Nouveau Testament, et peut-être meilleurs, on aurait pu citer ! et comme on aimerait alors que quelques mots soulignent le raprochement. De même quand on fait le rapprochement de « Le temple pour le peuple, non le peuple pour le temple », avec le « sabbatum propter homines » de Marc, 2, 21 (p. 127), c'est très suggestif, mais que c'est bref ! Quant à la référence essentielle du testament « vieilli (et ce qui est vieilli est quasiment fini) » de Hebr., 8, 13, elle est présentée en contradiction avec un document « apocryphe » cité par l'auteur sacré (p. 112) — c'est la fameuse cachette où Jérémie aurait, avant l'exil, abrité l'arche d'alliance... Il y a un certaine gêne. Que nous voilà loin, en tous cas, de l'étincelle jaillie de la rencontre des deux alliances, loin de toute une école patristique et non la moins attachante, loin de tout un courant de l'exégèse contemporaine. J'ai dit : « Toute une école patristique. » Il est curieux que — l'introduction exceptée — la seu annotation qui fasse état d'une t dition soit d'une tradition juive, il s'agit de la mère des sept martyr symbole de Jérusalem qui a per ses fils ! (p. 133). Pas un mot de tradition chrétienne au sujet 1 Marc, 4, 46, et des pierres de l'au disposées sur la montagne du Te ple « en attendant la venue d'un p phète ».

Si j'ajoute à ces traits, bien mi mes en eux-mêmes, mais assez ré lateurs, les quelques notations de l'i troduction sur « le caractère re gieux » des deux livres des Mac bées, où je ne vois rien de spécia ment chrétien évoqué de près ou loin, où je discerne à peine la pla de nos livres dans l'histoire des vé tés révélées, avec leur apport prop je demeure un peu déçu. On p cise sans doute : « La note la pl frappante de son enseignement (l'e seignement de l'auteur de 2 Ma est la doctrine de la résurrection morts, disons même de la chair mais on ajoute aussitôt que cela « r tache l'auteur à l'école pharisienne A quoi on ajoute simplement : « prière pour les morts, l'intercessi des mérites, le récit de martyres d'apparitions merveilleuses ont gr dement contribué à la diffusion livre et à sa vogue dans l'Église (p. 15). La diffusion et la vogue livre, c'est bien. Mais j'aurais p féré quelques mots sur la percepti par l'Église, à travers notre liv du dogme de la résurrection et sa portée spirituelle. N'aurait-on ici, dans ces récits de martyres et prières pour les morts, faire ser au lecteur que son dogme et sa y sont déjà engagés ? L'exactitu scientifique en aurait-elle souffe L'optique du spirituel n'est pas cl dans l'événement historique. Il se ble qu'une édition de la Bible devr disposer ses notes et présentatio de telle façon qu'à chaque occasi se produise le contact avec la par qui est esprit et vie.

Je me suis étendu sur la prés

on des Macchabées. Les réflexions
ıire sur celle d'Aggée seraient de
me ordre. Ici, aucune référence
Nouveau Testament. Les deux ou
s que je trouve dans la présen-
on de Zacharie ne sont pas es-
ticelles, dans un livre où tant de
prochements avec l'Apocalypse de
ıt Jean pourraient faire jaillir la
ıière ! Pour Malachie, on ne cite
› les textes concernant le retour
lie. Il est difficile, certes, de
senter les prophètes d'Israël au
nd public du XX^e siècle. La pré-
te traduction le fait excellemment,
is le spirituel n'y est pas gâté.
dirai-je sans rougir? La petite
tion de Cornelius à Lapide, à
page 32, cet « oculatissima Pro-
entia », a irradié ma lecture du
te. Mais voilà, la petite note a le
t d'être en latin, et parfaitement
raduisible.
Une traduction de la Bible n'est
, bien sûr, un manuel « d'exerci-
» spirituels. Mais, de grâce, illu-
ez votre texte, traducteurs, de ces
ıes qui, sans arrêter le lecteur,
ıchantent et le font prier.
'ai assez fait comprendre ma pen-
pour ne pas m'étendre sur les
ellents opuscules du deuxième et
troisième Évangiles. Ici, le mys-
e est plus immédiatement en œu-
. Sa dimension spirituelle est
ıs directement perçue. Le croyant
sent chez lui à moins de frais. Il
n faut cependant qu'il n'y puisse
e aidé; et si toute page d'Évan-
e est nourriture pour l'âme, telle
ıtion opportune de l'Ancien Tes-
ıent, montrant l'éclatement ou l'é-
ıouissement de l'alliance vieillie en
lui qui devait venir, provoque l'ad-
ration pour une meilleure com-
ſhension et un plus fort amour.
ce point de vue, l'actuelle édition
Marc et de Luc pourrait, en
tant de s'en aloudir, être un peu
richie.
Bref, voici une grande œuvre amor-
. Et il faut que les travailleurs
ent encouragés à poursuivre. Cette
ole, déjà appelée dans le public
Bible de Jérusalem, est appelée par trop de désirs pour ne pas nous être donnée un jour tout entière. Editeurs et traducteurs ne devront s'accorder de repos que quand ils nous auront donné tout l'Ancien et le Nouveau Testament en des éditions manuelles complètes, faciles à manier et à consulter, et dont les chrétiens de chez nous feront leur plus précieux livre de chevet. C'est dans l'espoir de ce jour, dans la confiance qui, de toutes parts, entoure l'entreprise qu'un lecteur de *La Vie Spirituelle* a voulu dire son avis. Aussi bien, n'est-ce pas, Bible et vie spirituelle n'ont pas le droit de s'ignorer.

J. BONDUELLE.

JEAN GUITTON : *Le Problème de Jésus et les fondements du témoignage chrétien.* Éditions des Croix Provençales, Aix-en-Provence; 264 pp.; 360 fr.

La personne de Jésus, la force de son témoignage, son mystérieux rayonnement posent un problème à tout homme cultivé et surtout à l'incroyant.

L'ouvrage est écrit dans cette perspective et débute par une sorte de « Journal du libre penseur ». L'auteur analyse ensuite, avec son habituelle finesse, la notion existentielle de « témoignage » : unité, intimité, engagement. Un chapitre remarquable est consacré au « développement du témoignage dans la durée spirituelle ».

Signalons du même auteur, chez le même éditeur : *Le Développement des Idées dans l'Ancien Testament* (192 pp.; 250 fr.). On connaît déjà la compétence de Jean Guitton sur ces questions.

HENRI RÉVOL, S. J., aumônier national de la J.I.C. : *Actes d'Apôtres. Actes.* Beyaert, Bruges, 1948; 75 pp.; Abbé R. POELMAN : *Plongée dans les*

Actes. Beyaert, Bruges, 1948; 75 pp.; 30 fr. belges.

Les Actes des Apôtres font pour beaucoup de chrétiens figure de parent pauvre dans le Nouveau Testament; pourtant, c'est le livre qui dispose le mieux à comprendre la vie et la doctrine chrétiennes. Réjouissons-nous donc de le voir pris comme thème de méditations par les cercles de la J.I.C. Pour chaque mois, l'auteur a choisi un passage caractéristique d'un aspect de la vie des baptisés : la docilité à l'Esprit, la vie communautaire, l'engagement... et il l'a développé suivant un plan, toujours le même : idée à dégager, précisions historiques ou théologiques, applications pratiques, réflexions, le tout visant à informer la conduite des jeunes.

Tout autre est le livre de M. l'abbé Poelman : il introduit de façon excellente au texte des Actes sans chercl à provoquer des applications pers nelles, et il le fait de manière si recte et si vivante que l'on se s emporté à sa suite : auteur, gran divisions du texte, idées maîtress en quelques lignes nous avons app l'essentiel. Un verset souligné, le cours à des textes parallèles suggé de nombreuses questions qui excit l'intérêt, et que l'Auteur laisse s réponse pour obliger le lecteur à effort personnel, des indications po un travail plus approfondi : vo qui amène à une connaissance app fondie du livre inspiré. Ne cherch pas là des notions d'exégèse, m un contact vivant avec la jeune co munauté chrétienne, avec sa foi son amour. Livre qui convien aussi bien à la lecture privée qu'a cercles d'études de nos mouvem spécialisés.

M.-L. T.

HISTOIRE DE L'EGLISE

Histoire illustrée de l'Église, publiée sous la direction de G. DE PLINVAL et A. PITTET. — Fasc. XVII. *Rayonnement spirituel de l'Église*, par M.-H. VICAIRE, O.P. — XVIII. *La catholicité en marche. Réalisations et espoirs de l'Église*, par Y. CONGAR, O. P. — XIX. *L'Église devant les problèmes politiques*, par G. CASTELLA. — XX. *L'Église en face des problèmes moraux et religieux*, par G. DE PLINVAL. Éd. du Cerf. L'histoire complète en deux tomes reliés; 6.000 fr.

C'est peut-être venir bien tard pour présenter aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* les derniers fascicules de l'*Histoire illustrée de l'Église*, par lesquels s'achève, — en moins de deux ans ! — cette publication qui jusqu'au bout soutient l'intérêt du lecteur. Les chapitres précédents (voir *La Vie Spirituelle*, août-septem 1948, pp. 214-215) nous avaient la sés sur le spectacle douloureux ruines accumulées par le XVIII^e s cle et la Révolution, et des for « laïques » déchaînées contre u Église endormie dans le souvenir d passé glorieux. Mais, disions-no l'Esprit ne meurt jamais dans l glise, et ces quatre derniers chapit tracent le tableau exaltant du rayo nement spirituel de l'Église à t vers le XIX^e et le XX^e siècle qui r teront dans son histoire de gra siècles. L'Église, dépouillée par révolutions de toute sa puissance t restre et de ses privilèges, mais rifiée aussi et libérée de toute a che politique, connaît un merveille renouvellement spirituel — comb de saints le XIX^e siècle n'a-t-il enfantés ? — en même temps qu'u magnifique et toute nouvelle exp

n missionnaire, d'autant plus re-
rquable qu'elle repartait pour
si dire de zéro. La catholicité est
marche d'un mouvement qui ne
rait désormais s'arrêter (PP. Vi-
e et Congar). Cependant, la pa-
uté se trouve en face de redouta-
s problèmes politiques : de la
te des États pontificaux à la Sépa-
ion du *Kulturkampf* à l'encycli-
Mit brennender Sorge, c'est une
toire complexe, souvent doulou-
se, que raconte M. Castella. Mais
rquoi s'en tient-il surtout à l'as-
t *politique* du problème (rapports
la papauté avec les États), sans
dégager peut-être assez le carac-
e *spirituel* et les incidences pro-
ment *religieuses* ? Au demeurant,
ces crises l'Église sort grandie et
frée. L'aspect doctrinal enfin de
te période si agitée et si pleine
décrit par M. de Plinval : la foi
ffirme au Concile du Vatican
nme lors de la crise moderniste,
elle s'affirme d'ailleurs en demeu-
nt dans une attitude défensive, —
is en même temps s'affirment aussi
droits de l'esprit contre tous les
alitarismes, et, Pie XI lance l'Ac-
n catholique à la conquête de tout
monde moderne. L'évocation d'un
bleau d'Ingres, reproduit dans un
précédents chapitres, pouvait
us faire craindre que l'Église ne
figeât dans son passé hiératique
. *La Vie Spirituelle*, août-septem-
1948, p. 215); une émouvante
otographie prise à Rome dans l'été
43, lors de la marche sur la capitale
armées alliées, nous montre au
traire, en un vivant symbole, com-
n l'Église demeure intimement
lée à toute la vie de notre temps
488).

Sans doute, n'avons-nous pas encore
iez de recul pour pouvoir dégager
ec netteté les lignes maîtresses du
veloppement de l'Église en ces der-
res années, — et cela explique
mpression un peu confuse que lais-
nt certaines de ces pages, — mais
cette longue histoire nous garde-
ns une certitude renouvelée et une confiance affermie en l'indéfectible jeunesse de l'Église.

P.-Th. Camelot.

N. ARSENIEV : *La sainte Moscou*, tableau de la vie religieuse et intellectuelle russe au XIX^e siècle. Édit. du Cerf, Paris, 1948; 145 pp.; 280 fr.

La Russie moscovite, demeurée beaucoup plus fidèle que Saint-Pétersbourg à l'ancienne tradition russe, fut, durant la seconde partie du XIX^e siècle, le cadre d'une renaissance intellectuelle et religieuse, dont le retentissement n'a pas cessé de se faire sentir. Khomiakov, Soloviev, Dostoïevski, en sont pour nous les témoins les plus célèbres. Mais ce ne sont pas des isolés, et il était souhaitable qu'un tableau général de la société où ils ont vécu fût tracé. N. Arséniev l'a tenté avec sa ferveur coutumière et sa connaissance approfondie de l'aristocratie et de la bourgeoisie moscovites parmi lesquelles il a grandi. Il fait revivre successivement les formes spécifiques de la vie religieuse, liturgique et individuelle, la société moscovite et deux de ses représentants les plus typiques : I. Kiréevski et A. Khomiakov, le milieu intellectuel et le développement de la philosophie religieuse dont Berdiaeff a transmis l'écho en France, enfin quelques figures de « justes » figures attachantes de la piété russe, formées à l'école des grands « starsi » d'Optino Macaire et Alexis, des évêques Philarète et Théophane le Reclus et de tant de saints prêtres.

De ces pages se dégage le parfum caractéristique du christianisme ruse, nourri de la tradition des Pères ascétiques orientaux dont l'auteur cite quelques pages heureusement choisies et de la liturgie byzantine si profondément dogmatique, toute rayonnante de la contemplation des saints moines qui lui ont donné sa forme définitive. On aurait pu souhaiter plus de rigueur, une construction moins

floue; néanmoins, tel qu'il est, ce volume nous paraît constituer l'une des contributions les plus utiles à cette grande œuvre d'une meilleure connaissance et d'une compréhension réciproque entre l'Orient et l'Occident chrétien. Sa lecture fait souhaiter des publications moins rapides : la vie et les œuvres de Théophane le Reclus, sur lequel N. Arséniev semble posséder des informations de première main, mériteraient d'être mieux connues, comme aussi le rôle des monastères d'Optino et de la Trinité Saint-Serge, dont il est beaucoup parlé en raison de l'influence qu'ils exercèrent parmi les intellectuels russes, mais qui demeurent aussi mal connus, que ce monachisme qui, depuis les fondateurs de la Laure des Cryptes à Kiev au XI[e] siècle, exerça une si prodigieuse influence sur la vie religieuse de la Russie qu'il modela à son image. *La sainte Moscou* est un produit du monachisme, n'est-ce pas une des raisons du drame de la Russie d'aujourd'hui ?

I.-H. Dalmais.

Don Bosco. Album n° 40 de *Fêtes et Saisons.* Paris, Éd. du Cerf, avril 1949; 30 fr.

Après le Curé d'Ars, auquel un des derniers albums fut consacré, saint Jean Bosco; et c'est une heureuse idée d'avoir voulu faire mieux connaître la vie d'un des saints les plus populaires de notre temps. L'humble origine du petit Italien, son enfance besogneuse, ses performances sportives et scolaires, son labeur acharné pour réaliser sa vocation attirent le lecteur dès les premières pages. Puis c'est la grande aventure, annoncée par des songes mystérieux; la conquête des enfants entassés dans taudis, le patronage errant, repo de tous les abris, l'école qui gra comme un champignon, les const tions qui s'élèvent par miracle, Congrégation qui se fonde. L' de tous ces progrès est l'amour Don Bosco pour en enfants; « cœur, charité, patience, voilà nos tus », disait-il à ses disciples, par elles qu'il s'appliquait à prév les fautes plutôt qu'à les punir le ciel se mettait de la partie prodiges foisonnent dans cette d'un de nos contemporains, mir souvent chèrement achetés.

Sauver des milliers d'âmes d fants, bâtir des églises, des éc des ateliers, ne lui suffit pas : le ple a besoin d'être à son tour inst Don Bosco se fait homme de let imprimeur, il publie des centaine brochures bon marché; dans les lointains des hommes ne connais pas le Christ, il envoie des miss naires vers la Terre de Feu. Il-e court d'argent, le voilà parti à tra l'Italie, la France, l'Espagne recueillir des aumônes. Jusqu'à derniers jours, pareille activité n ralentit point; toujours il veut êt l'avant-garde du progrès.

Aujourd'hui seize mille Salés et douze mille Salésiennes contin son œuvre et essaient de marcher ses traces dans l'obéissance à Die la vraie charité, cette charité qui se dévouer dans les plus humbles sognes et atteindre à l'héroïsme

Il faut louer sans réserves la sentation de ces pages : des titre sous-titres qui attirent l'atten une typographie soignée, des pl graphies nettes et bien choisies... a là une formule tout à fait heur qui permet de faire pénétrer dan grand public toute une informa sur la vie de l'Église.

SPIRITUALITE

Église et le pécheur. La pénitence. Cahiers de La Vie Spirituelle, 2e éd. Éd. du Cerf, 1948; 256 pp.; 280 fr.

Sous ce titre est réédité un des premiers « Cahiers de la Vie Spirituelle » publié en 1943 et consacré à la pénitence. Ce volume débute par un appel des principaux textes bibliques concernant la pénitence et par une étude de Dom J. Leclercq, montrant qu'elle est le sacrement de la réconciliation du pécheur avec Dieu dans la sainte Église du Christ. Après ces préliminaires, la matière du volume se distribue logiquement selon les trois actes de la pénitence : contrition, confession, réparation.

La contrition, acte principal de la pénitence, est étudiée successivement par les PP. Dondaine et Henry. Le premier montre admirablement comment la justification, œuvre de Dieu, assume le repentir du pécheur. Ainsi la vertu morale de pénitence est intégrée au sacrement d'où elle tire toute son efficacité. Envisageant le repentir chrétien devant l'Église, le P. Henry présente la pénitence comme le sacrement de la miséricorde divine et de la guérison spirituelle.

Dans la seconde partie, qui traite de l'aveu et de la réconciliation, il faut d'abord signaler un texte nouveau du P. Th. Philippe. Celui-ci analyse, d'une part, l'état d'âme du pécheur repentant qui va solliciter auprès du prêtre le pardon de Dieu et, d'autre part, la psychologie du prêtre qui exerce alors son rôle de médiateur entre Dieu et les hommes. Les usagers de la confession fréquente qui veulent éviter la routine et faire de ce sacrement un moyen efficace de progrès spirituel apprécieront les conseils pratiques si judicieux du P. Chéry sur l'art de se confesser. Le chapitre sur la confession des enfants est dû à Mme Marie Fargues. Ce nom en garantit la valeur pédagogique. On en rapprochera avec profit un récent article du même auteur paru dans *L'Union* (avril 1949, pp. 19-26). L'étude du P. de Régis sur la confession et la direction dans l'Église orientale fera mieux comprendre, par contraste, certains aspects de la pénitence un peu estompés dans la pratique latine de ce sacrement.

L'histoire et la liturgie apportent également leurs lumières grâce à la contribution de Dom Leclercq et de M. Martimort.

La question de la réintégration des convertis dans la communauté ecclésiale n'a pas été oubliée. En s'inspirant du catéchuménat traditionnel, M. Philippeau suggère une solution qui, si elle ne rallie pas tous les suffrages, aura du moins l'avantage d'attirer l'attention sur un problème délicat de réadaptation qu'on ne peut méconnaître. Le volume se termine par une bonne bibliographie systématique où chaque ouvrage est apprécié brièvement pour orienter le lecteur. Ce « Cahier de la Vie Spirituelle » offre de l'excellente *théologie* mise à la portée d'un large public. Qu'on n'y cherche donc pas la législation *canonique* concernant l'administration du sacrement de pénitence. Il se recommande aux prêtres comme un bon instrument de travail et de réflexion. Il aidera les uns et les autres à faire de l'administration et de la réception du sacrement de pénitence un moyen plus efficace de sanctification. On ne saurait en faire un plus bel éloge.

Prudence Chrétienne. Cahiers de la Vie Spirituelle. Édit. du Cerf, 1948; 216 pp.; 250 fr.

Il n'est peut-être pas de vertu morale surnaturelle plus méconnue et plus dévalorisée que la prudence chrétienne. Il était donc très opportun de

consacrer un des « Cahiers de la Vie Spirituelle » à cette vertu.

Le volume, qui s'ouvre par une courte introduction du cardinal Salièges, étudie divers aspects de la prudence chrétienne ses sources scripturaires, sa théologie, sa pédagogie, ses applications pratiques de la vie personnelle, familiale et sociale. Sous le titre : *Des Sages d'Israël à l'Evangile*, le P. Henry envisage sommairement la prudence dans la Bible. Vient ensuite l'étude proprement théologique. Le P. Deman, en un vigoureux plaidoyer, retrace le vrai visage de cette vertu cardinale et montre son rôle essentiel dans la vie morale. La vertu qui fait prendre des initiatives et des responsabilités, c'est la prudence. Le P. Perrin la montre à l'œuvre : prudence défensive en face des obstacles de la vie surnaturelle, prudence d'élan qui pousse à affronter certains risques, prudence réalisatrice qui traduit, dans les actes de la vie quotidienne, les grands élans de la charité. L'auteur esquisse ensuite une pédagogie de la prudence en examinant les conditions requises à son acquisition. A revendiquer pour chacun la nécessité de se gouverner par sa prudence personnelle, ne risque-t-on pas de faire déprécier la direction spirituelle et plus encore la belle vertu d'obéissance ? Pour répondre à cette difficulté, le P. Perrin écarte les contrefaçons de la direction spirituelle, puis il montre ce qu'elle doit être : non pas « un gouvernement ou un précepte, mais un service et un conseil ». Le véritable directeur apparaît comme « un prudent qui vise à former un prudent... Est donc manquée la direction qui ne tend pas à faire un chrétien parfait, capable d'initiatives et de responsabilités ». Quant au conflit prudence-obéissance, il est étudié avec brio et non sans humour par M. Philippeau, en ses phases les plus saillantes au cours de l'histoire des institutions ecclésiastiques. L'auteur montre que « l'obéissance la plus surnaturelle aux règles du droit, aux supérieurs en charge et aux directeurs spirituels ne saurait toujou et partout suppléer au jugement pr dentiel de la conscience. Pareille ali nation de la personnalité serait co tre nature, donc incapable de serv de base à un vrai surnaturel (p. 82). A titre d'illustrations, Do J. Leclercq présente quelques extrai de la règle de Saint-Benoît, modè de sage discrétion dans le gouvern ment des communautés. Le P. Arm guier évoque brièvement quelqu circonstances de la vie de saint Ant nin, archevêque de Florence, qui m rita le beau surnom d'Antonin d conseils. Etant aux écoutes de la s gesse divine, les mystiques sont l meilleurs conseillers. On en aura un nouvelle preuve en lisant les belle pages de sainte Catherine de Sienn concernant la vertu de discernement

La prudence chrétienne n'intéress pas seulement la conduite perso nelle. Son champ d'action, c'est auss les diverses communautés. On trou vera mises en œuvre la prudenc familiale et la prudence politique. A sujet de la première, Mme de Ret étudie longuement le rôle de la pru dence dans l'organisation du foyer l'éducation des enfants et la vie con jugale. Parents et éducateurs trouve ront dans ces pages les conseils judi cieux et les suggestions pratique d'une mère de famille.

Telles sont les principales richesse de ce « Cahier de la Vie Spirituelle consacré à la prudence. Etant l'œu vre d'auteurs différents, les diver chapitres n'en sont peut-être pas tou jours très homogènes. Mais la variét des points de vue fait mieux saisi la complexité du problème. De no jours, où se prépare, sous l'influenc de l'Action catholique et du renou veau de l'ecclésiologie, une promo tion du laïcat chrétien dans la vi de l'Eglise, la restauration de la pru dence est une nécessité impérieuse Les chrétiens doivent être mis même d'assumer les responsabilité correspondant aux activités apostoli ques qu'on leur demande. Sans pré

dre être une véritable somme doc-
iale et pédagogique pour former à
prudence, le présent ouvrage y
porte une très heureuse et effi-
e contribution.

B.-M. Foissey, O. P.

rfection chrétienne, Amour et sim-
plicité. Anonyme du XVIII^e siècle.
Saint-Germain-des-Prés. Texte pré-
paré avec préface et notes par
Dom R.-J. Hesbert. Saint-Wan-
drille, 1949; 102 pp.

La collection qu'ouvre cette pla-
ette réserve sans doute bien d'heu-
uses surprises et feu l'abbé Bre-
ond se fût réjoui de voir tiré de
ubli ces trésors inédits de la litté-
ture spirituelle. Cette première pu-
ication en tout cas est de qualité,
on seulement par la présentation
apeccable, le soin d'une édition où
souci de présenter un texte aisé-
ent lisible a su s'allier avec les exi-
nces les plus pointilleuses de la cri-
que textuelle, mais par l'intérêt de
œuvre publiée. Il n'est peut-être
as inutile de témoigner par les faits
ue les Mauristes ne furent pas seu-
ment d'admirables érudits et qu'à
aint-Germain-des-Prés, au temps des
randes publications et des difficiles
ontroverses, la méditation des moi-
es, nourrie comme jamais de saint
ugustin, restait dans la ligne la
lus pure de l'évangélisme monasti-
ue. Certes l'œuvre est bien de son
emps, non seulement par la magni-
cence de la langue vraiment classi-
ue, mais par l'accent un peu mora-
sant, la place faite aux réflexions
ur la Providence, la prédestination
t la grâce au sens restreint donné
lors à ce mot. Mais, en cela même,
ui peut dater en ces pages elles sont
n témoignage; et pour une grande
art leur valeur est permanente, la
remière partie surtout, élévation sur
a grandeur de Dieu. Souhaitons que
es volumes à venir aient tous l'inté-
êt de celui-ci.

I.-H. Dalmais.

H. PINARD DE LA BOULLAYE, S. J. : *La spiritualité ignatienne*. Textes choisis et présentés (Bibliothèque spirituelle du chrétien lettré). Paris, Plon, 1949; un vol. in-8° (200 × 140), L-457 pp.; 540 fr.

La « Bibliothèque spirituelle du chrétien lettré », que dirige M. l'abbé O. Englebert, « a été créée pour mettre à la disposition des lecteurs, sous une forme commode, les textes les plus importants de la littérature mystique, depuis les origines jusqu'à nos jours ». Ici nous ne trouvons pas la réédition intégrale de quelques textes, mais simplement des morceaux choisis, une anthologie. Le genre est difficile, assez peu attrayant, surtout lorsque le choix doit porter sur un nombre considérable d'auteurs que leur appartenance à une même famille religieuse n'a pas empêché de vivre à des époques différentes, et donc dans des contextes spirituels assez divers. En dépit de la difficulté de la tâche qu'il s'est imposée, le P. Pinard de la Boullaye nous fait faire une instructive promenade dans le jardin luxuriant de la spiritualité ignatienne, de saint Ignace au P. de Grandmaison. Le classement des textes est non pas chronologique, mais systématique, de façon à donner à l'ensemble de l'ouvrage l'allure d'un manuel d'ascétique et de mystique. La division générale en est peut-être discutable (I. Principes et fondements. — II. La Vie chrétienne : *a*) devoirs du chrétien; *b*) moyens de sanctification. — III. La recherche de la perfection : *a*) de la perfection; *b*) voies ordinaires; *c*) voies extraordinaires; *d*) les cimes). L'intérêt réel de l'ouvrage vient de ce que l'auteur a cherché à en faire véritablement un manuel, un instrument de travail. Un ensemble de notes explicatives et bibliographiques permet de situer chaque thème dans l'ensemble de la spiritualité de la Compagnie, d'en retrouver les attaches traditionnelles, d'en marquer les rapports avec les doctrines spirituelles d'autres écoles, d'indiquer

dans quel sens et à l'aide de quels auteurs il peut être approfondi. Un appendice nous livre des notes bio-bibliographiques sommaires sur la plupart des auteurs cités. Bref, les inconvénients du genre « anthologie » sont largement compensés par l'érudition et la compétence de l'auteur.

A. Duval.

H. DUMERY : *Les trois tentations de l'apostolat moderne*. Édit. du Cerf, Paris, 1948. Coll. « Rencontres »; 160 pp.; 200 fr.

Voici un livre bien intelligent. Ce que d'autres ont écrit à partir de leur expérience et comme en pleine bataille, ce qui fait la trame spirituelle des ouvrages de l'abbé Godin, de l'abbé Boulard, du P. Michonneau, de maints rapports en maints congrès, des enquêtes de *Jeunesse de l'Église* et d'*Esprit*, ce qui jaillit partout depuis quelques années dans les revues, — ici se trouve synthétisé, décanté de toute connotation individuelle ou locale, logiquement classé et comme stylisé, par un intellectuel qui n'ignore rien des problèmes de l'apostolat moderne, qui a tout lu, profondément médité, qui est armé d'un jugement sûr et d'un sens surnaturel authentique, qui place à point nommé l'index sur les déviations possibles des meilleures tendances et se tient impeccablement au juste milieu entre les excès d'un quiétisme plus ou moins individualiste et les excès de « l'incarnation » ou de « l'efficacité ».

C'est ce qui fait sa force et risque à quelques-uns de paraître sa faiblesse. Sa force, car nul ne pourra récuser cette étude comme on récuse un « témoignage », trop facilement écarté pour ce qu'il a d'individuel et donc de partiel (on le croit du moins, ou on fait semblant de le croire) : à mon sens, c'est irréfutable; il n'y a qu'à méditer et dire : « C'est vrai. » Sa faiblesse aux yeux de certains, car l'observateur qui fa le point en prenant du recul par ra port aux positions qui s'affronten s'exprime forcément en propos tou en nuances, qui ne peuvent avoir force percutante de ceux qui jailli sent de la vie.

Au total, cette faiblesse paraîtra n gligeable à tous les esprits réfléchi Je voudrais voir ce livre entre le mains de tous ceux qui sont engagé dans l'action, non point parcour distraitement, mais médité.

Prenant comme cadre les trois ten tations subies par Jésus au début d sa vie publique, l'auteur y distingu fort judicieusement les trois tenta tions qui assaillent tout apôtre : celle d'aliéner le spirituel au profit d pragmatisme (pseudo-efficacité de l'ar gent, de la philanthropie ou de « œuvres » considérées comme pri mordiales), au profit d'un faux mes sianisme (pseudo-efficacité de la pro pagande se substituant à l'apostolat du « racolage » tenant lieu de tra vail profond, estime indue pour l succès), au profit du cléricalisme (défiance du laïcat, tentation de l'in gérence dans le politique, confu sion de l'action catholique et d l'action sociale). Tous les problè mes importants de l'apostolat mo derne sont envisagés, et toujour dans une note de vérité et d'équité qui rend ce livre incontestable.

Il devrait être traduit en plusieur langues, notamment l'espagnol. Rien qu'en français, il rendra service à beaucoup, jeunes prêtres débutan dans le ministère, auxquels il four nira une orientation, prêtres dè longtemps engagés au service d Christ, qui pourront y trouver l'occa sion d'une loyale mise au point d leur pensée et de leur action, mili tants d'Action catholique, qui y ver ront plus clairement ce que Jésus Christ attend de ceux à qui il a con fié la mission de porter à leur temp son propre témoignage.

H.-Ch. Chéry.

P. BOULOGNE, O. P. : *Le Monde des esprits.* Éditions du Rocher, Monaco; 165 fr.

Au Diapason du Ciel, dont a parlé ans cette revue M. Carrouges, traisait l'angoisse humaine face à au-delà et un effort décevant et danreux pour s'y relier. C'est un autre ject de cette angoisse et de cet ort dont nous entretient le P. Boulogne dans *Le Monde des orits*. Il s'agit non plus de nos reions avec les morts, mais avec les ges et les démons; non plus d'expéences concrètes, mais d'investigons entreprises à la lumière de la vélation, de la philosophie, de la éologie, de la psychologie. Le proès est plus austère, mais aussi plus rme, plus conforme à notre foi et notre condition présente. Ce livre it prendre rang parmi ceux, nomreux de nos jours, qui tendent à ous rendre plus intelligibles et plus milières les réalités invisibles. C'est, l'évidence, un trait et un besoin de époque. Allons-nous revenir au mps de Jeanne d'Arc, où Bedford, près avoir vaincu l'évêque saint Denis ar la prise de la basilique, entreprit e vaincre l'archange saint Michel en alevant le mont qui porte son nom, seule fin d'abattre le dernier espoir es Français au bénéfice de saint eorges ?

Mais avant de nous sentir engagés ans une lutte mystérieuse, il faut néditer les réalités prises en elles-mêmes. L'auteur le fait à l'aide de aint Thomas, le « Docteur angéli[ue », deux fois dignes de confiance, t par son titre et parce qu'il est le remier à avoir organisé les données le la science à ce sujet. Son plan est ucide et coulant : l'existence des sprits, leur nature, leurs activités, eur épreuve, leur partage en anges t démons et les rapports de ceux-ci avec les hommes. A la netteté du dessin, l'auteur a joint une sobriété de développement et une probité dans les affirmations qui rendent cette lecture sûre et somme toute facile. Quelques recours — rares — à la littérature l'illustrent et l'agrémentent.

Le livre s'achève par ces mots : « En ce traité des anges, l'imagination, le rêve ou la piété n'ont point de part. » L'auteur traduit ainsi son souci d'objectivité; il n'en reste pas moins que ces pages ont pour résultat de soulever l'imagination et de nourrir notre piété, par trop défaillante, de réalités fraîches et splendides. On comprend, à cette lecture, que ces êtres intermédiaires entre l'homme et Dieu aient sollicité la réflexion des philosophes, les rêveries des poètes, les élans de l'âme chrétienne. L'homme, au surplus, s'éclaire mieux par rapport aux créatures spirituelles et cette vision fait naître irrésistiblement la louange et l'admiration à l'endroit du « Dieu des armées ».

L.-Hyac. Maréchal.

Jules LEBRETON : *Tu Solus Sanctus*, Jésus-Christ vivant dans les saints. Études de théologie mystique. Paris, Beauchesne, 1949; 267 pp.

Le P. Lebreton a groupé sous ce titre une étude sur l'union mystique dans la vie contemplative d'après saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila, — une étude sur l'union mystique dans la vie apostolique, d'après la vie de la Mère Marie de l'Incarnation, Ursuline de Tours et de Québec, — enfin une étude sur l'union au Christ souffrant, d'après la vie de saint Paul de la Croix et de sainte Véronique Giuliani, « âmes réparatrices ».

Les « étapes » de la vie contemplative sont : l'appel du Christ, la purification des sens et de l'esprit, l'aube de la contemplation infuse, la nuit de l'esprit, l'union de l'âme avec Dieu. Cette progression, conforme, on le voit, au vocabulaire le plus classique et aux distinctions les plus traditionnelles, est appuyée sur les meilleures citations des auteurs spirituels les plus sûrs (P. de la Taille,

J. de Guibert, saint Vincent de Paul, saint Ignace de Loyola, saint François de Sales, etc.). Ces hautes constructions de théologie spirituelle, sous la plume si vivante, si claire, si sage du P. Lebreton, éclaireront les fidèles sur des matières et des auteurs que, seuls, ils n'aborderaient pas toujours sans danger. Un « directoire » fort précis fait, du reste, suite à ce traité : destiné aux mystiques, à leurs confesseurs et directeurs et qui leur permet de ne pas s'égarer.

Dans le livre II, l'étonnante vocation de la sainte Ursuline est retracée, analysée, commentée de la façon la plus heureuse et la plus bienfaisante. Citations très finement choisies et présentées : l'ardeur extraordinaire de cette âme d'apôtre nous apparaît telle qu'elle fut.

Enfin nous sont proposés trois témoins de la « mystique réparatrice » : saint Paul de la Croix, comme s'étant uni à la Passion du Sauveur, saint Marguerite-Marie comme s'étant associée à son œuvre rédemptrice, sainte Véronique Giuliani comme ayant été animée du désir d'expier les fautes des pécheurs et d'obtenir leur pardon. Distinctions qui sont des notes prédominantes et des nuances de sainteté plutôt que des différences profondes. On retrouve en ces pages chaudes et lumineuses la manière du P. Lebreton, toujours marquée du double signe de la simplicité et de la profondeur.

A. B.

Mgr CHEVROT, H.-M. FÉRET, etc. : *Le Jour du Seigneur*. Robert Laffont, Paris, 1948; 384 pp.

Toute la théologie du dimanche telle que la présentèrent en 1947 les éminents conférenciers du *Congrès de Lyon* : Mgr Chevrot, les RR. PP. Féret, Daniélou, Congar, le professeur Guardini, les chanoines Michaud, Martimort, Boulard, l'abbé Michonneau, Dom Robeyns, le chanoine P. Parsch. S'il fallait encore, après ce palmarès, montrer l'intérêt de ce livre et persuader les chrétien de son utilité, nous pourrions simplement citer la parole de M. le chanoine Cardijn que reproduit le P. Duployé dans sa préface : « Il s'agit de rendre au peuple une richesse perdue, un privilège volé, un droit violé C'est une croisade de libération, d'émancipation, de rénovation; c'est une révolution qu'il s'agit de déclencher et de faire triompher... La reconquête chrétienne du dimanche doit apparaître à tous comme la condition essentielle de la victoire sur la violence, la ferveur, l'injustice et l'oppression, comme la condition indispensable du respect de la personne, de la famille, de la dignité humaine du travailleur. »

Z. B.

J.-M. PERRIN, O. P. : *Le Mystère de la charité*. S.L.M., 21, rue de l'Opéra, Aix-en-Provence; 168 pp.; 200 fr.

Un nouveau livre sur l'amour de Dieu après vingt siècles de christianisme ! Mais ce livre se présente sans prétention d'être nouveau et par là même il trouve une vraie nouveauté. A force d'avoir recueilli attentivement les meilleures richesses de la théologie et de la spiritualité, ce livre devient une synthèse assez complète du mystère chrétien envisagé à ce point de vue central : l'amour de Dieu pour l'homme.

L'auteur a suivi les principaux mystères de la foi : Dieu, la vie trinitaire, l'adoption divine, l'Incarnation rédemptrice, le Christ vivant, l'Église, la Vierge.

Un autre trait à en signaler est son accent : c'est un témoignage, moins celui de l'auteur d'ailleurs, que celui de l'Église dont la pensée, par les citations d'Écriture Sainte et des Pères est toujours présente.

L'auteur l'a spécialement dédié aux laïcs, et on s'étonnerait d'une telle destination quand on voit dans quel monde de sérénité absolue il évolue, mais le P. Perrin, appliqué à l'Union

itas Christi et auteur de *Perfection étienne et vie conjugale*, sait, en t chrétien, les exigences du bap- e. D'ailleurs, toute consécration rdotale ou religieuse ne demande- lle pas une prise de conscience s vive de l'immense amour de u pour nous ? Et l'on voit par là bien la méditation de ces pages a aussi féconde pour ces appelés perfection.

On se réjouit tout particulièrement trouver un livre qui, consacré à la rité, s'occupe uniquement de l'a- ur de Dieu pour nous, ce qui ne à toute vie chrétienne un tre et un sens absolu.

Bien que promettant une trilogie, livre, *Le trop grand Amour*, forme tout complet capable de changer e vie et de la mettre dans la pleine nière chrétienne.

M. PERRIN, O. P. : *Perfection chrétienne et vie conjugale*. Édit. du Cerf. Coll. « Le Cœur et la Croix »; 137 pp.; 150 fr.

La perfection chrétienne est l'accomplissement de la charité. Si la e de famille est avant tout une vie charité, ne peut-elle être école de rfection ? Ce petit livre en étudie s modalités, en montre les difficul- s, en exalte les grandeurs. Donnant contempler l'idéal plus qu'il ne gnale les pierres d'achoppement de route, il fournira de thèmes de éditation, appuyés sur les plus aux textes de l'Évangile et des ères, les âmes soucieuses de con- lier (et l'on sait bien que c'est pos- ble) la recherche d'un bel amour umain et la quête de la sainteté. es fiancés, les jeunes foyers appro- ondiront leur vie intérieure en réflé- hissant aux résonances, dans leur xistence quotidienne, de ces quel- ues chapitres graves et pleins. Mais s devront, nous semble-t-il, com- léter cette lecture par celle d'autres uvrages plus concrets.

R. M.

C. SPICQ : *Spiritualité sacerdotale d'après saint Paul*. Collection « Lectio divina ». Éditions du Cerf, Paris, 1949; 450 fr.

On ne saurait trop féliciter l'auteur d'avoir, dès le premier chapitre, mis l'accent sur la raison d'être, aux yeux de saint Paul, de la vocation à l'apostolat. Une telle vocation n'a d'autre but que révéler au monde ce que saint Paul appelle « le mystère de la piété », c'est-à-dire « le secret de Dieu relatif au salut des hommes » (p. 16). « Les missionnaires du Dieu Sauveur n'apportent pas aux hommes une panacée de leurs maux physiques et sociaux... mais le salut de leur âme, l'accès du royaume de Dieu. Or, ces biens spirituels s'obtiennent par la foi au Christ Jésus » (pp. 17-18). « Dès lors, on ne saurait trop se convaincre que l'objet du ministère sacerdotal ne peut être que prêcher Jésus-Christ, exposer le mystère du salut par la foi au Christ, annoncer l'Évangile du Christ et en exprimer toutes les grâces aux âmes de bonne volonté » (p. 22). Pour saint Paul, « les apôtres ne sont que des intendants des mystères de Dieu » (p. 23). D'où, « s'il y a une spiritualité sacerdotale, c'est sur cette considération majeure qu'elle se fonde » (p. 25).

L'apostolat tire de là tout son sens qu'il est « un élément intégrant du « mystère de la piété ». Il s'insère dans le plan éternel qui embrasse toutes les relations de Dieu avec l'humanité et les raisons d'être de la création... il est un moyen aussi indispensable de sauver les hommes que la mort du Christ. L'un et l'autre sont connexes et inséparables » (p. 28).

La piété sacerdotale trouve là son fondement le plus sûr et y prend un aspect théocentrique, sotériologique et eschatologique. Ayant reçu, par l'imposition des mains, l'aptitude à être « le coopérateur de Dieu », « l'homme de Dieu », le prêtre a, dans cette grâce qui lui a été donnée, « une provision où il peut tou-

jours puiser » (p. 61). « Les exercices spirituels », à l'image d'un entraînement sportif, seront donc la mise en œuvre de la puissance divine reçue par l'imposition des mains et qui demeure toujours en lui comme un principe toujours actif de bonnes œuvres.

La grande fonction du prêtre sera « le ministère de la parole ». Et cette parole, c'est la Parole de Dieu. D'où la place que doit avoir la Sainte Écriture dans la vie du prêtre. Elle doit être l'objet de sa méditation, et il doit s'effacer derrière elle pour mettre les fidèles en contact avec « la grâce de ce quasi sacrement » (p. 99). Car « ce n'est pas l'action personnelle du prêtre qui est efficace, mais la parole de Dieu elle-même » (p. 109).

C'est donc là un livre qui, à l'école de saint Paul, aidera puissamment les prêtres, dans les conditions souvent si défavorables du ministère moderne, à garder le vrai sens du sacerdoce de Jésus-Christ, en gardant conscience que leur fonction est une fonction essentiellement religieuse, leur apostolat une révélation vitale du « mystère » de Dieu. Ils éviteront, en le méditant, et surtout en méditant les Épîtres dont il ne veut être que l'introduction, de laisser se « laïciser » leur ministère.

Il y aurait, cependant, une petite remarque à faire. L'auteur n'aborde pas la question des différents degrés du sacerdoce. Et pourtant, le haut idéal sacerdotal, extrait par lui des épîtres pastorales, est proposé par saint Paul à Timothée et à Tite qui partagent avec lui les pouvoirs apostoliques. Et cet idéal place ces collaborateurs du grand Apôtre très loin au-dessus des simples « épiscopes » qu'ils sont chargés d'installer, et à qui il n'est demandé, quoi qu'on en dise, qu'une honnêteté assez élémentaire, suffisante pour ne pas encourir de reproches de la part des incroyants : n'avoir été mariés qu'une fois, être sobres, de bon sens; dignes, hospitaliers, capables d'enseigner, point buveurs ni batailleurs, point avares, savoir diriger leur maison, maintenir leurs enfants dans l'honnêteté, pour que ceux du dehors n'aient point de mépris à leur égard (cf. 1 Tim., 3, 18). Il faut avouer qu'à ces premiers prêtres issus d'un milieu païen gangrené on ne pouvait proposer un état de perfection trop élevé, et que le grand Apôtre, avec un sens aigu de l'humaine condition, réclame un minimum pour leur imposer les mains, afin de ne point participer aux péchés d'autrui (cf. 1 Tim., 5, 22).

Tout cela est bien négatif. Ceux, par contre, à qui saint Paul demande d'être les *modèles* de la communauté chrétienne, c'est à ses délégués qui vont devenir ses successeurs, ancêtres des évêques. C'est sur eux peu à peu que se régleront pour leur conduite les ministres de rang inférieur, à mesure qu'ils prendront conscience d'être leurs collaborateurs dans l'unité du sacerdoce de Jésus-Christ.

On aurait pu retrouver là un aspect trop méconnu de la spiritualité sacerdotale : le rôle de l'évêque, à la suite de Timothée et de Tite, comme maître et modèle de spiritualité sacerdotale, entraîné, au centre de son presbytérium, des prêtres de second rang dans l'ascension vers les cimes de la perfection du Christ dont il est, lui, évêque le « lieu-tenant ». C'est ainsi que le comprenait un saint Augustin. Et il serait bon de remettre l'accent sur ce point, pour ôter de l'esprit de trop nombreux prêtres la tendance à considérer leur évêque comme un préfet, avec qui on entretient des relations d'ordre administratif, plus que comme un père, un maître et un modèle de spiritualité sacerdotale, une image vivante de Jésus-Christ qui, dans le sacerdoce, les précède et les entraîne.

JEAN COLSON.

LIVRES REÇUS

CEL (A.) : *La vraie dévotion à la Sainte Vierge.* Prado, Éd. Libraire, 75, rue Saint-Gryphe, Lyon, 1949; 38 pp.

cient Christian Writers, Arnobius, the case against the Pagans, translated by G. E. Marc Cracker. The Newman Press, 1949; 372 pp.; $ 3,50.

INT-BARTHÉLEMY (Anne DE) : *Spiritualité carmélitaine.* 8, Couvent de Chèvremont, par Vaux-sous-Chèvremont, 1949; 108 pp.; 50 fr. belges.

thanie. Bloemendaal; 40 pp.

YER (Chan.) : *Le bon Jésus,* III. *Les Paraboles.* Lethielleux, Paris, 1949; 32 pp.

thiers Charles de Foucauld, vol. XIII, 4e série. 41, rue de la Bienfaisance, Paris, 1949; 192 pp.

STIELLO (J.) : *Une psychologie humaine de l'éducation.* Casterman, Paris, 1946; 300 pp.

EVROT (Mgr) : *Les petites vertus du foyer.* Bonne Presse, Paris, 1949; 120 pp.

OULET (P.) : *La personne humaine en danger.* Éd. Spes, Paris, 1949; 240 pp.; 250 fr.

OUSINET (R.) : *Une méthode de travail libre par groupes,* 2e éd. Éditions du Cerf, Paris, 1949; 142 pp.; 240 fr.

EDEYAN (Ch.) : *Alain-Fournier et la réalité secrète.* Julliard, Col. « Les témoins de l'esprit », 1948; 178 pp.; 210 fr.

UPUY-MAZUEL (H.) : *L'enfant de lumière (Florentina).* Albin Michel, Paris, 1949; 288 pp.; 240 fr.

êtes et Saisons : Le Credo. Juin 1949, Édit. du Cerf; 20 pp.; 30 fr.

RAIGNEAU (A.) : *Port-Royal-des-Champs.* Édit. Sun, 79, Champs-Élysées, Paris, 1949. Héliogravure, 21 × 27, avec 54 photos; 32 pp.; 200 fr.

ERBAULT (A.) : *Un paradis se meurt.* Édit. Self, Paris, 1949; 280 pp.

ILSON (É.) : *Saint Bernard, textes choisis.* Plon, 1949; 330 pp.; 450 fr.

RENTE (Mgr) : *Œuvres, oratoires et pastorales.* Beauchesne, Paris, 1948; 320 pp.

ELLE (J.) : *Les miracles.* Édit. Sun, Paris, 1949; 310 pp.

OESL (P.) : *Sainte Jeanne de Lestonnac.* Édit. Spes, Paris, 1949; 256 pp.; 300 fr.

OYOIS (G.) : *Église et vie rurale. Études religieuses,* nos 649-650. O.G.L., Paris-VIe; 52 pp.; 12 fr. belges.

ECLERCQ (J.) : *Studia Anselmiana. Analecta Monastica.* 1re série, Via Porta Lavernale, 19, Roma, 1949; 240 pp.

LEKEUX (M.) : *La petite Sœur Céline.* Albin Michel, Paris, 1949; 256 pp. 300 fr.

LESIMPLE (P.) : *Missel des malades.* Droguet et Ardant, Limoges, 1949; 90 pp. 66 fr.

MAGNAUD (P.) : *Dilexit me.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1949; 176 pp. 130 fr.

MAHIEU (J.) : *La sainteté dans la vie du prêtre.* Beyaert, Bruges, 1949; Dép. à Paris, 55, rue du Cherche-Midi; 158 pp.; 40 fr. belges.

MARC (P.) : *Le secret de la beauté morale.* Édit. Spes, Paris; 192 pp.; 180 f.

MARC-BONNET (H.) : *Histoire des Ordres religieux.* Coll. « Que sais-je ? » Presses Universitaires de France, n° 338, 1949; 131 pp.

MARIE-CÉCILE DU CHRIST : *Mère Marie de l'Esprit-Saint.* Casterman, Paris, 1948, 256 pp.

Marthe et Marie. Un message d'en haut. Édit. Spes, Paris, 1949; 360 pp; 350 f.

MONTIER (E.) : *Les jeunes devant l'avenir.* Édit. Spes, Paris, 1949; 192 pp. 180 fr.

MORICE (H.) : *Le charme de Jésus.* Bonne Presse, Paris, 1948; 174 pp.

MOSCHNER (F.) : *Christliches Gebetsleben.* Verlag, Herder, Freiburg, 1948, 338 pp.

MULLER (A.) : *Die Stellung des Mneschen im Kosnos.* Bouvier, Verlag, Bonn, 1948; 32 pp.

OSTY (E.) : *Les quatre Évangiles.* Trad. nouv. avec notes. Paris, 1949, Édit. Siloë; XII-454 pp.; 320 fr.

PERROY (H.) : *La Bible vécue.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1949; 448 pp. 375 fr.

Prières de S. S. Pie XII. Plon, Paris, 1949; 100 pp.

POULET (Ch.) : *Histoire du christianisme.* Fascicule XXVIII. Beauchesne, Paris, 1949; pp. 121 à 138.

Regards sur le Christ. Édit. « Jeune Rurale », 27, rue Cassette, Paris-VI[e]. 100 pp.; 100 fr.

ROY (A.) : *La prière de l'Église.* Beauchesne, Paris, 1949; 344 pp.

ROTHACKER (E.) : *Schelers Durchbruck in di Wirklichkeit.* Bouvier, Verlag, Bonn, 1949; 30 pp.; 1,50 D. M.

Sainteté de Marie. Études mariales 1947. Vrin, Paris, 1948; 132 pp.

SOUBIGOU (L.) : *Lumières sur le sacerdoce de Jésus-Christ.* Lethielleux, Paris, 1949; 160 pp.; 190 fr.

SORAS (A. DE) : *Service militaire et conscience catholique.* Spes, Paris, 1948. 80 pp.; 80 fr.

TROCHU (Fr.) : *Le Bienheureux Pierre-Julien Eymard.* Vitte, Paris, 1949. X-502 pp.; 480 fr.

VEUILLOT (F.) : *Deus Caritas est; les Sœurs de Nevers.* Alsatia, Paris, 1948. 256 pp.

WAUTHIER (M.) : *Une victime d'amour.* Édit. Mont-Blanc, 1948; 192 pp.

WEBER (Mgr) : *La Bible, le livre de Dieu et le livre de l'homme.* Édit. F.-X. Le-roux, Strasbourg, 1949; 44 pp.

WEHRLE (R.) : *Primogenita.* Édit. Franciscaines, Paris, 1949; 152 pp.; 200 fr.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7[e].

Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 3[e] trimestre 1949. — Impr., n° 404.